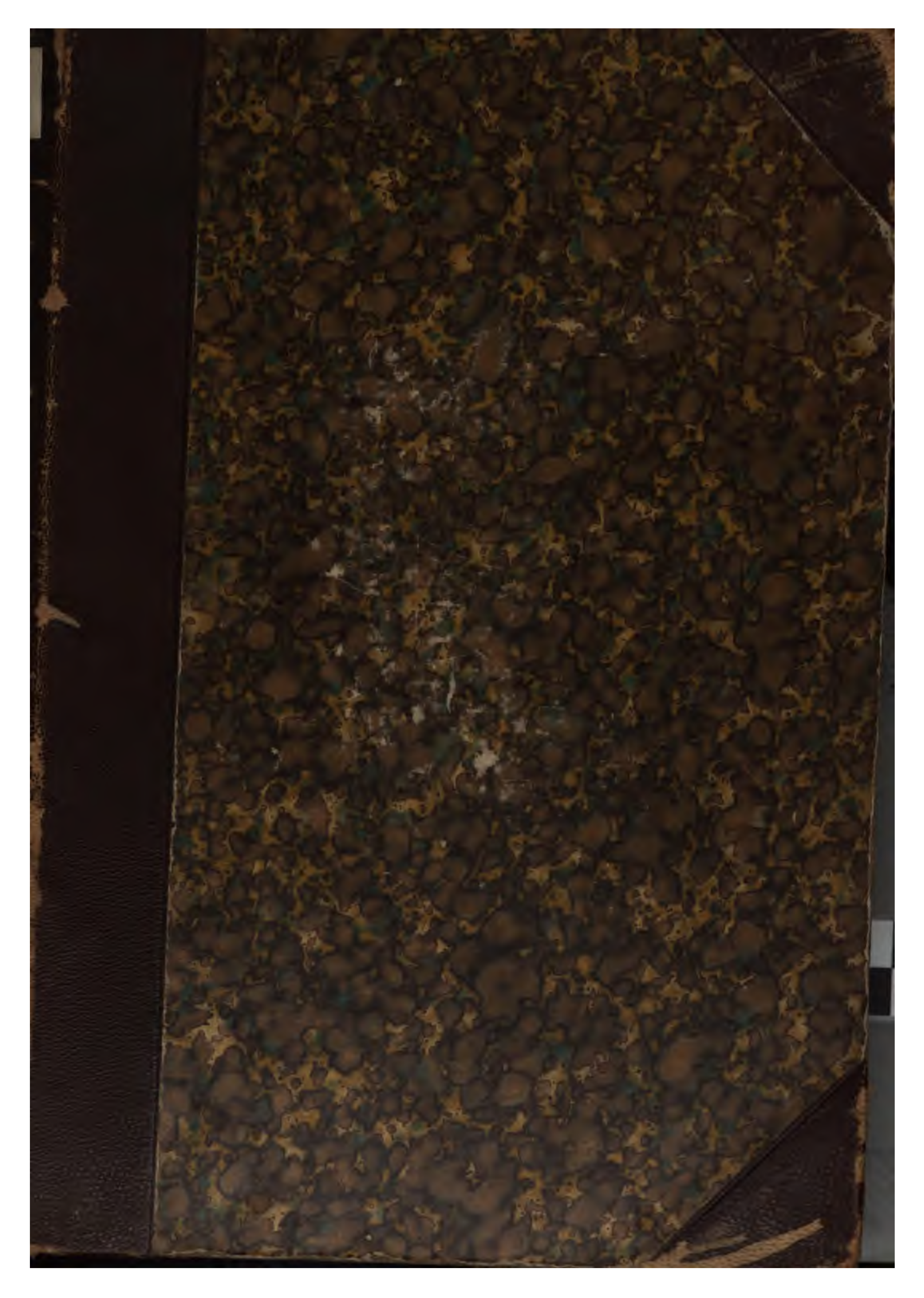




DU MÊME AUTEUR :

LETTERS OF CHRISTOPHER COLUMBUS DESCRIBING HIS FIRST VOYAGE TO THE WESTERN HEMISPHERE. TEXTS AND TRANSLATIONS. New-York, 1865; in-folio.

NOTES ON COLUMBUS. New-York, 1866; in-folio.

BIBLIOTHECA AMERICANA VETUSTISSIMA. A DESCRIPTION OF WORKS RELATING TO AMERICA PUBLISHED BETWEEN THE YEARS 1492 AND 1551. New-York, 1866; grand in-8°.

DON FERNANDO COLON, HISTORIADOR DE SU PADRE; ENSAYO CRITICO. Sevilla, Sociedad de Bibliófilos Andaluces, 1871; in-4°.

BIBLIOTHECA AMERICANA VETUSTISSIMA. ADDITIONS. Paris, Librairie Tross, 1872; grand in-8°.

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA BIBLIOGRAPHIE ET A LA CARTOGRAPHIE DE LA NOUVELLE-FRANCE ET DES PAYS ADJACENTS, 1545-1700. Paris, Librairie Tross, 1872; in-8°.

INTRODUCCION DE LA IMPRENTA EN AMERICA, CON UNA BIBLIOGRAFIA DE LAS OBRAS IMPRESAS EN AQUEL HEMISFERIO DESDE EL AÑO 1540 AL DE 1600. Madrid, Ribadeneyra, 1872; in-4°.

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit. — [750]

To Francis Parkman Esqre
with the best compliments
of the author
Henry Harrisse

Paris, Sept. 20th 1872.

FERNAND COLOMB

SA VIE, SES ŒUVRES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Deux cent vingt-cinq exemplaires numérotés, dont vingt-cinq sur papier Whatman (nos 1 à 25)

et deux cents sur papier de Hollande (nos 26 à 225).

Les exemplaires numérotés 1 à 75 n'ont pas été mis dans le commerce.

Nº 26

FERNAND COLOMB

SA VIE, SES ŒUVRES

ESSAI CRITIQUE

PAR L'AUTEUR DE LA

BIBLIOTHECA AMERICANA VETUSTISSIMA

« Emprendió cosas grandes y de mucha « alteza, entre las quales la una y mas « principal fué que hizo juntar todos los « libros de todas las lenguas y facultades « que por la christiandad y fuera de ella « se pudiesen hallar... » *Declaraciones del Albacea, Marcos Felipe.*





PARIS

LIBRAIRIE TROSS

5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

M DCCC LXXII

A MON AMI

ERNEST RENAN

FERNAND COLOMB

I.



Nous savons par les déclarations de son exécuteur testamentaire Marcos Felipe, qui invoque des souvenirs personnels et dignes de foi, que Fernand Colomb est né à Cordoue le 15 août 1488[1]. Sa mère se nommait Béatrice Enriquez.

Le seul document de l'époque où il soit parlé

1. « Porque por memorias suyas fidedignas paresze que nació en Cordova á quinze dias del mes de Agosto, dia de la Asuncion de nuestra Señora, año de mill é quatrocientos é ochenta é ocho. » *Declaraciones del Albacea*, dans *Don Fernando Colon, historiador de su padre, Ensayo critico*, Séville, 1871, in-4°, première édition du présent ouvrage, et que nous citerons sous le titre de *Ensayo*.

L'épitaphe porte que lorsque Fernand mourut le 12 juillet 1539, il était âgé de « 50 años 9 meses y 14 dias, » ce qui nous donnerait pour date de sa naissance le 28 septembre 1488. Ortiz de Zuñiga dit que Fernand est né « a veinte y nueue de Agosto como parece de papeles originales suyos que tiene nuestra Santa Iglesia. » (*Anales eclesiasticos*, page 496.) Les seuls documents que Zuñiga ait pu consulter dans les archives de la

d'elle est le testament de Christophe Colomb. « Je recommande, dit-il, à mon fils Diégo, Béatrice Enriquez, mère de mon fils Fernand; je veux qu'il la mette à même de vivre d'une manière honorable, comme étant une personne à qui j'ai de grandes obligations. Ce que j'en fais, c'est pour alléger ma conscience, car ceci pèse lourdement sur mon âme. Il n'est pas permis d'en donner ici la raison[1]. »

Ce langage si solennel, le manque absolu de documents affirmatifs, et le silence des registres des paroisses de Cordoue, autorisent l'opinion adoptée d'ailleurs par la tradition et par tous les historiens sérieux de l'Amiral, qu'il ne fut jamais l'époux de Béatrice Enriquez, et que Fernand était fils illégitime.

Une autre circonstance, restée inaperçue jusqu'à présent, semble venir en aide aux critiques qui ne voient en lui qu'un enfant naturel.

Diégo Colomb, fils aîné de l'Amiral (mais par

cathédrale de Séville, sont le testament de Fernand et les déclarations précitées. Sauf les *autos*, qui ne font aucune allusion à sa naissance, il n'y a pas d'autres pièces où il soit question de lui. Les dates que donne Zuñiga sont donc inexactes. L'Amiral lui-même se trompe lorsque dans sa lettre du 7 juillet 1503, il exprime son chagrin de « verle [su hijo] de tan nueva edad de trece años en tanta fatiga y durar en ello tanto » (Navarrete, *Coleccion de viages*, vol. I, page 298). Fernand avait alors quinze ans.

1. « Digo é mando á D. Diego mi hijo... que haya encomendada á Beatriz Enriquez, madre de D. Fernando mi hijo, que la provea que pueda vivir honestamente, como persona á quien yo soy en tanto cargo. Y esto se haga por mi descargo de la conciencia, porque esto pesa mucho para mi ánima. La razon dello non es licito de la escribir aquí. » — *Loc. cit.*, vol. II, pag. 315.

sa femme légitime Félipa Mogniz Perestrello), répétant dans son testament certaine clause de celui de son père, dit qu'en effet il avait fidèlement payé à Béatrice Enriquez 10,000 maravédis par an, pendant un temps, mais que, croyant avoir négligé de lui servir cette pension dans les trois ou quatre années qui précédèrent sa mort, il ordonne que les arrérages soient remboursés à *ses héritiers*[1].

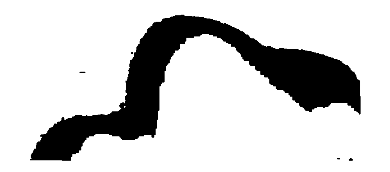
Si Béatrice avait été femme légitime, veuve, elle ne pouvait avoir qu'un héritier, son fils unique, Fernand, que Diégo Colomb n'aurait pas manqué de désigner par son nom. Comment se fait-il qu'elle

1 « ... Por quanto el Almirante mi Señor me dejó encomendada á Beatriz Enriquez, vecina que fué de Córdova, por ciertos cargos en que la era, y mandó que la diese en cada un año diez mil marayedis, lo qual yo he cumplido. Y porque creo que se le ha faltado de pagar algun año de los que vivió, mando que se averigue lo que pareciere aversele dejado de pagar en su vida, é aquello se le pague á *sus herederos*, porque creo que se le dejaron de pagar los dichos diez mil maravedis tres o quatro años antes que muriese, é no me acuerdo bien dello. » Testament de Diégo Colomb, déposé à Saint-Domingue le 8 septembre 1523, Ms.

Avant son départ pour le Nouveau-Monde en 1509, Diégo avait fait un premier testament. Nous y lisons la clause suivante :

« Mando que á Beatriz Enriquez sean dados diez mil maravedis en todo un año allende de los diez mil que le mandó dar el Almirante mi padre, de manera que son por todos veinte mil maravedis en cada un año mientras que viviere. Y si desde el año de quinientos y siete hasta ahora no le han sido dados, mando que se le cumplan y todo lo que faltare. » Testament de don Diégo, déposé à la Chartreuse de Séville le 16 mars 1509, Ms. Ces deux pièces se trouvent dans les archives de notre ami, M. le duc de Véraguas, représentant actuel de la famille des Colomb, qui, avec son obligeance habituelle, les a mises à notre disposition.

Les termes de ce premier testament : « Y si desde el año de 1507 hasta ahora no le han sido dados, » indiquent que peut-être Diégo a



ait eu plusieurs héritiers? C'est que d'après la loi espagnole l'enfant naturel n'ayant aucun droit sur les biens de sa mère, l'héritage revenait aux frères, sœurs ou neveux de Béatrice, dont le langage de Diégo implique l'existence [1].

Quoi qu'il en soit, l'Amiral eut toujours pour lui l'affection la plus vive, et ne cessa jamais de le traiter comme un fils légitime [2].

Lors du premier voyage de découverte de Colomb, du 3 août 1492 au 4 mars 1493 (et probablement jusqu'en 1498), Fernand était, nous dit son père, à l'école dans la ville de Cordoue [3].

négligé de payer la pension de Béatrice de 1507 à 1509; mais la phrase : « lo qual yo he cumplido, » que nous lisons dans le testament de 1523, prouve que, par les ordres de Diégo, ces premiers arrérages furent ensuite soldés. Le paragraphe où il est dit que : « Se le dejaron de pagar los dichos diez mil maravedis *tres o quatro años antes que muriese* » se rapporte nécessairement à des arrérages subséquents. Si nous rapprochons ces « trois ou quatre années » du 15 mars 1509, date du premier testament, nous voyons que Béatrice Enriquez a dû vivre au moins jusqu'en 1513.

1. Rodrigo de Arana, gentilhomme de Cordoue, et Pedro de Arana, qui commandait un des navires de la troisième expédition de Colomb, étaient, paraît-il, frères utérins de Béatrice Enriquez. C'est là, du moins, ce qu'affirme M. Roselly de Lorgues (*Christophe Colomb*, vol. I, pag. 47), mais sans citer ses autorités. Ce seraient alors les Arana qui auraient touché cette somme.

2. En cas que Diégo vínt à mourir sans postérité, Fernand devait lui succéder dans ses honneurs et dignités. « Primeramente que haya de suceder á D. Diego mi hijo, y si del dispusiere nuestro Señor antes que el hobiese hijos, que ende suceda D. Fernando, mi hijo. » *Institucion del Mayorazgo*. Navarrete, vol. II, pag. 227.

3. « Dice mas, que tambien le daban gran pena dos hijos que tenia en

Le 18 février de l'année 1498, il fut nommé page de la reine Isabelle.

Quatre ans après, Colomb l'emmena au lieu et place de Diégo[1] dans sa quatrième et dernière expédition au Nouveau-Monde. Fernand mérita cette préférence par le calme et la résolution dont il fit

Cordoba al estudio, que los dejaba huerfanos de padre y madre en tierra estraña. » *Derrotero*, Navarrete, vol. I, pag. 152.

Herrera dit (Decad. I, lib. II, cap. 6) que lorsque Colomb partit en 1492, il laissa auprès du prince royal ses deux fils, Diégo et Fernand, en qualité de pages. Cet historien suit ici évidemment Oviedo, qui relate que : « Hizo Colon que los Reyes Católicos hubiesen por bien que sus hijos el Principe Don Juan los recibiese por pajes suyos, los quales eran D. Diego Colon, hijo legitimo y mayor del Almirante, y otro su hijo Don Fernando Colon que hoy vive... Y asi el Principe Don Juan trato bien a estos sus hijos, y eran del favorecidos y anduvieron en su casa hasta que Dios lo llevo á su gloria en la ciudad de Salamanca en el año de 1497. » *Historia General*, lib. III, cap. VI, f. 30, de l'édition de 1547.

L'autorité d'Oviedo est considérable, car il était lui-même page du prince; mais comment concilier son assertion que Diégo et Fernand, depuis le départ de Colomb en 1492 jusqu'en 1497, restèrent dans la maison de don Juan, et celle de l'Amiral qui dit lui-même en 1493 que ses fils étaient à l'école à Cordoue?

On n'a que la nomination de Diégo, laquelle est datée du 8 mai 1492 (Navar., vol. II, pag. 17). Copiée dans des registres qui sont encore intacts, il est singulier que celle de Fernand ne s'y trouve pas, à côté, comme pour la nomination des deux frères aux fonctions de pages de la reine, nomination faite en deux ordonnances qui se suivent dans les mêmes registres à un jour de distance (*loc. cit.*, p. 220). Il ne faut pas non plus oublier que Fernand en août 1492 était à peine âgé de quatre ans, tandis que le prince en avait quatorze.

1. « A lo que nos suplicais que hayamos por bien que leveis con vós este viaje á D. Fernando vuestro hijo. » *Lettre des Rois Catholiques*, dans Navarrete, vol. I, page 277.

preuve pendant ce pénible et dangereux voyage [1].

Parti de Cadix le 9 mai 1502, il revint en Espagne avec son père le 7 novembre 1504. Nous le voyons le 3 décembre suivant, porter de Séville à Ségovie à son frère qui était à la cour, de l'argent, des lettres et une pétition au sujet des réclamations que l'Amiral ne cessait de formuler [2].

D'après Washington Irving [3], Fernand accompagna son oncle Barthélemy à la cour au printemps de 1505. Son père vint l'y rejoindre en mai de cette année, et il est probable qu'à cause de la mauvaise santé de l'Amiral [4] il ne le quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée à Valladolid le 20 mai 1506.

Nous n'avons pu trouver aucune indication de nature à nous renseigner sur le lieu de résidence et les occupations de Fernand pendant les trois années qui suivirent.

On remarque sur la pierre tumulaire qui couvre ses restes, dans la cathédrale de Séville, des vers latins qu'il composa lui-même. Cette épitaphe, gravée d'après le texte qui se lit dans le testament de Fernand, commence ainsi :

1. « E vederlo durare tanta fatica, e passare tanta passione, e durare ancora più che nissuno di noi altri : Dio, non altri, gli dette tal fortalezza di animo : lui altri faceva core e animo nelle opere sue. » *Lettera rarissima;* édition de Morelli, pag. 8.

2. Navarrete, vol. I, pag. 343, 344, 345, 347.

3. *Life of Columbus,* New-York, 1869, vol. II, p. 536. Irving semble s'appuyer sur l'*Historia* inédite de Barthélemy de Las Casas.

4. « Venido su señoria á la corte, y estando en Salamanca en la cama enfermo de gota. » *Relacion de Diego Mendez,* Navarrete, vol. I, p. 325.

Aspice quid prodest totum sudasse per orbem
Atque orbem patris ter peragrasse novum.

Nous n'avons de preuves que de deux voyages au Nouveau-Monde entrepris par Fernand Colomb. Celui de 1502-4, et un autre dont nous parlons plus loin. Est-ce entre ces trois années qu'il alla pour la seconde fois aux Antilles? Malgré nos recherches, nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer.

De 1506 à 1509, Diégo Colomb était en Espagne, cherchant vainement à obtenir l'investissement des dignités auxquelles le testament de son père l'appelait à succéder. On peut supposer que l'état précaire de la fortune [1] des héritiers de l'Amiral et les intérêts qu'ils avaient tous à surveiller, puisque leur seul patrimoine provenait de concessions territoriales qui étaient contestées, retinrent Fernand en Espagne auprès de son frère, qui s'était vu forcé de porter ses réclamations devant le conseil des Indes [2]. Mais ces mêmes raisons purent aussi l'obliger à traverser l'Océan pour aller surveiller ses domaines.

Bien que Herrera parle [3] d'un voyage fait par les

1. Colomb mourut sans avoir tiré aucun profit de ses découvertes. L'or et les perles rapportés de Saint-Domingue et de la côte de Paria, étaient en très-minime quantité et allèrent dans le trésor de la couronne, où on dut les conserver plutôt comme curiosités qu'à cause de leur valeur intrinsèque. Quant à des profits provenant de la colonisation et des terres, on n'en retira que très-tard. Dans son testament en date du 25 août 1505, l'Amiral dit lui-même : « Porque fasta agora no se ha habido renta de las dichas Indias. » Navarrette, vol. II, p. 313.

2. Herrera, Decad. I, lib. VI, cap. V, p. 183.

3. *Loc. cit.*, cap. VI, p. 185.

deux frères à Saint-Domingue en 1508, ce ne fut qu'un an après qu'ils l'entreprirent. En l'année 1508, qui est celle du mariage de Diégo avec Maria de Tolède, nièce du duc d'Albe, ses droits n'avaient pas encore été reconnus, et Nicolas de Ovando, l'ennemi juré de Christophe Colomb et de sa famille, était toujours gouverneur de l'île. C'est le 10 juillet 1509 seulement, que Diégo, revêtu enfin de la dignité d'amiral, s'embarqua à San-Lucar avec sa femme, son oncle Barthélemy et Fernand, qui était spécialement chargé par le roi de fonder à Saint-Domingue des églises et des monastères[1].

Fernand semble s'être fidèlement acquitté de sa mission, car dans une carte manuscrite d'Hispaniola, trouvée dernièrement à la Colombine parmi les feuillets de garde de son exemplaire des *Décades* de Pierre Martyr, imprimées à Séville en 1511, on remarque un nombre assez considérable d'édifices à clochers surmontés d'une croix[2].

Ce fut alors qu'il reçut, comme esclaves, quatre cents Indiens, qu'en 1514 le roi Ferdinand lui permit

1. « Assi que, despues que el Rey Catholico acordó de admitir el segundo Almirante, é ovo por bien que acá pasasse, llego a esta ciudad de Sancto Domingo con su muger la vissoreyna, doña Maria de Toledo, á diez dias de Julio, año de la natividad del Cristo de mill é quinientos é nueve años. » Oviedo, *Hist. general*, lib. IX, cap. 1, vol. I, p. 97, de l'édition de l'Académie de Madrid.

« Tuvo orden del Rey, para aprovechar á su hermano Don Hernando en quanto pudiese, i de poner todo cuidado en la fabrica de las Iglesias i monasterios. » Herrera, Decad. I, cap. VI, p. 185.

2. *Additions to the Bibliotheca Americana Vetustissima*, p. 56.

de conserver malgré la loi[1]. Las Casas l'accuse d'avoir méconnu les droits de ces malheureux insulaires[2].

Bibliophile éclairé, Fernand inscrivait sur la dernière feuille de chaque livre de sa belle et nombreuse bibliothèque, l'époque et le lieu où il en avait fait l'acquisition. Beaucoup de ses livres sont perdus, mais le catalogue qui reproduit ces intéressantes rubriques, et les quatre mille volumes provenant de sa collection qui se trouvent encore à la Colombine, suffisent pour nous permettre de rétablir avec exactitude le nom des pays et des villes qu'il visita et l'année de ses voyages[3].

Nous remarquons tout d'abord qu'il ne resta pas longtemps avec son frère Diégo à Saint-Domingue, puisqu'on le voit dès le mois de janvier 1510 à Valla-

1. « ... Y porque se trataba de embiar nuevo Repartidor de los Indios de la Española que no se quitasen á D. Hernando Colon los quatrocientos que tenia, aunque fuese contra el tenor de las ordenanças. » Herrera, Decad. I, lib. X, cap. XVI.

Nous avons retrouvé les traces de quelques-uns de ces Indiens réduits à l'état de domesticité ou plutôt d'esclavage. A la date du 23 novembre 1514, un nommé Marmolejo reçut en partage dans la ville de La Conception, à Saint-Domingue, onze des naturels que Fernand, nous n'avons pu découvrir en quelle année, avait fait matriculer en son nom : « Once naborias de casa que registró D. Hernando Colon. » *Repartimiento de la Isla Española* dans la *Coleccion de documentos ineditos del Archivo de Indias*, vol. I, p. 70.

2. « Don Hernando Colon alcanzó poco de derecho destas gentes [los Indios] y de tener por injusticias las primeras que su padre comenzó en esta isla contra los naturales della. » *Hist. de las Indias*, Ms., cap. XXVII, cité par Navarrete, vol. I, p. 84.

3. Voyez *infra*, dans l'Appendice V, les faits et les raisons qui servent de base à notre théorie.

dolid[1]. La même année nous le retrouvons à Calatayud, dans le pays d'Aragon[2].

En 1511, établi à Séville, il envoie au cardinal Ximenez, grand ami de son père[3], un ouvrage manuscrit[4], apparemment le premier qu'il ait composé. C'étaient deux traités ayant pour but de démontrer qu'on pouvait faire le tour du monde par mer, d'Orient en Occident, que l'Évangile était destiné à porter la civilisation dans toutes les parties du monde, et que la terre entière serait un jour soumise à l'Espagne[5]. Cet ouvrage lui valut des lettres flatteuses du cardinal et de l'empereur Charles-Quint[6].

1. *Libro de la menescalia, compuesto por mosen Manuel*, Ms. Diómelo Almeyda, paje de D. Hernando de Toledo, en Valladolid, por Enero de 1510. N° 3292 (du *Registrum B.* où nous prenons presque toutes nos indications. Voyez aussi le N° 1870 du vol. II de l'*Ensayo* de Gallardo).

2. *Libro de Marco Polo, traducido de latin en castellano por Rodrigo de Sanctaella.* Fol. 2 col. Sevilla, Lanzalao Polono y Jácome Cromberger, 1502. Costó en Calatayud 54 maravedis, año de 1510. N° 3279.

3. Herrera, Decad. I, lib. VI, cap. XIV, p. 166.

4. « El original del libro que yo hice y envié al cardenal Don fray Francisco Ximenez en Sevilla, año de 1511, dicho *Colon de Concordia*, dividise en dos tractados. Es in folio manuscriptus. N° 3787.

5. « Un volúmen intitulado *Colon de Concordia* en tres libros diviso, en el primero de los cuales se mostró que en nuestros dias seria todo el mundo de Oriente á Occidente por todas partes navegado, y la forma que en ello se debia tener : en el segundo se dijo que por todo el mundo asimesmo en nuestros dias seria la palabra de Evangelio divulgada y recibida : y en el tercero se probó que el universal imperio habia de ser á la corona de España concedido. » *Declaracion del derecho que la R. C. de Castilla tiene á la conquista de Persia. Coleccion de doc. ined.*, vol. IX, p. 383.

6. « Y segun se muestra por las cartas que su Alteza y el dicho Cardenal sobre ello me escribieron, fué gratamente aceptado. » *Loc. cit.*

Dans l'automne de la même année, il fait une excursion à Tolède et à Alcala de Henares[1].

En juin 1512, Fernand est à Lérida, où il achète plusieurs ouvrages en langue catalane[2]. Peu de temps après il entreprend son premier voyage à Rome, et passe près d'une année dans cette ville[3].

1. *Carcel de Amor en español.* Edit. por Diego de Sampedro. Logrono, 1508, in-4. Costó en Alcalá de Henares 17 maravedis, año 1511 á 5 de Noviembre. N° 3006.

— *Manual de la Sancta Fe católica.* Sevilla, 1495, in-4. Costó en Toledo 34 maravedis, año 1511, 9 de Octubre. N° 3004.

2. *Vocabularius catalan y aleman,* divisus in duo lib. Perpiñan, 1502, in-8, 2 col. Costó en Lérida 20 maravedis, año 1512, por Junio. N° 3862.

— *Refranes en prosa catalana glossados por mosen Dimas prevere.* Barcelona, 1511, in-4, 2 col. Costó en Lérida 8 maravedis, año de 1512. N° 3854.

— *Libro en catalan, del estilo de escribir* á cualquier persona, hecho por Tomas de Perpinia. Impr. por Jo. Rosembach, 1510, in-4. Costó en Lérida 5 maravedis, año de 1512, por Junio. N° 3860.

— *Disputa del ase contra frare Enselm Turmeda, sobre la natura et nobleza dels animals, ordenat per lo dit Enselm.* Barcelona, 1509, in-4. Costó en Lérida 29 maravedis, año de 1512, por Junio. N° 3861.

— *El recibimiento que hizo el rey de Francia en Saona al rey D. Fernando,* en español, in-4. Costó en Lérida 3 maravedis, año de 1512, por Junio. N° 3856.

3. *Lettera di Americo Vespuci delle isole novamente trovate in quatro suoi viaggi.* Datum Lisbone die 4 di Septembre 1504. Es en toscano y en 4°. Costó en Roma cinco cuatrines, año de 1512, por Setiembre. N° 3041. C'est l'ouvrage si important dont il existe encore cinq exemplaires (*Additions to the Bibliotheca Americana Vetustissima,* p. 24); le cinquième vient d'être découvert à Florence, et était dernièrement en vente dans cette ville chez Giovanni Dotti.

— *Spagna,* en metros toscanos. Florencia, 1490, fol. 2 col. Costó en Roma 50 cuatrines por Octubre de 1512. N° 2548.

— *Juvenal,* 1509, in-fol. Costó en Roma 60 cuatrines año de 1512

L'été de 1513, Fernand est de retour en Espagne, où il paraît s'être rendu directement par mer. En août il est à Barcelone[1], à Tarragone, puis à Valence[2]. C'est en cette année que les restes de son père furent transférés du couvent de Saint-François de Valladolid à celui de las Cuevas de Séville[3]. Nous supposons que cette translation eut lieu dans l'automne, et que Fernand, le seul des fils ou parents de l'amiral qui fût en Espagne, y assista. L'hiver suivant, de bonne heure, il recommence ses pérégrinations. En février 1514 il se trouve à Madrid[4], ville qui alors

por Setiembre, y un ducado de oro vale 307 cuatrines. Ego D. Fernando Colon audivi Romæ hunc librum quodam meo magistro exponente á 6 die decembris 1512 usque ad 20 ejusdem mensis.

— *Libro de motetes* de canto d'organo. Impr. en Venecia, por Otavio Petrucio, 1504, 4 vol. in-4, ad longum; cada voz está de por si en un libro. Costaron las 4 partes en Roma 247 cuatrines, año de 1513, por Hebrero. N° 2895.

— *Sermo Fr. Dyonisii Vasquez hispani.* Impr. Romæ, año de 1513. Hunc sermonem audivi viva voce auctoris Rome, Mensis Martis 1513. N° 2640.

— *Bernardini Carvajal, Oratio de eligendo summo pontifice*, es in-4. Costó en Roma 2 cuatrines, por Junio de 1513. N° 2902.

1. *Lo plant de la Reina Ecuba*, en prosa catalana, compost per mosen Joan Rozes de Corella. Impr. Barcelona, por Joan Luscher, in-4. Costo 3 dineros en Barcelona, por Agosto de 1513. N° 3958.

2. *Cancionero de Rodrigo de Reinosa*, de coplas de Nuestra Señora, en español, cum nonnullis figuris depictis. Estampado en Barcelona, año de 1513, in-4, 2 col. Costó en Tarragona 6 dineros, por Agosto de 1513.

— *Vision deletable de la casa de la Fortuna*, compuesto por Eneas Silvio en latin e traducido en español por Juan Gomez. Valencia, 1511, in-4. Costó en Valencia 5 dineros, por Agosto de 1513.

3. Navarrete, *Coleccion de viajes*, vol. I, Introd., p. CXLVIII.

4. *Antonii Nebrissensis Grammatica.* Logronii per Arnaldum Guillel-

comptait à peine 3,000 habitants, où l'imprimerie ne fut introduite que quarante-six ans plus tard, mais qui possédait déjà une boutique de libraire et peut-être un relieur. En juillet suivant, il est à Medina del Campo[1], à Valladolid en novembre[2]; mais il retourne bientôt en Italie, car en janvier 1515 il est à Gênes[3], en juin et septembre à Rome[4]. Au mois d'octobre, il fait une excursion à Viterbe[5], et revient passer l'hiver dans la ville des papes[6] peut-être après avoir été à

mum, 1513, in-fol. Costó en Madrid 170 maravedis, por Hebrero de 1514, encuadernado.

1. *Floretum sancti Mathei, collectum per Petrum de Prexano,* Hispali, 1491, in-fol. Costaron en Medina del Campo 600 mrs., por Junio de 1514. N°s 2721 et 3975.

2. *El setimo libro de Amadis.* Sevilla, 1514, in-fol. Costó en Valladolid 130 mrs., por Noviembre de 1514. N° 4000. — *La Historia de Melosina,* en español. Valencia, 1512, in-fol. con figuras. Costó en Valladolid, 79 mrs., por Noviembre de 1514. N° 4146.

3. Silvestri de Prierio *in theoricas planetarum preclarissima comentaria.* Mediolani, 1514. Costó en Genova siete sueldos, por Enero de 1515. Prima novembris 1515 incepi hunc librum exponente eum magistro Sebastiano Rome immediate post 24^am^ horam, octoque prima folia tantum in octo lectionibus exposuit. — Bib. Col. I^c^I^c^. 177. 23.

4. *Tragicomedia de Calisto y Melibea.* Sevilla, 1502, in-4. Muchas figuras. Costó en Roma 25 cuatrines, por Junio de 1515. N° 2417. — *Copia de una lettera del re de Portogallo.* Roma, 1505, in-4. Costó en Roma, por Setiembre de 1515, 3 cuatrines. N° 2428.

5. *Littera della presa de Orano,* edita per Georgio de Veracaldo, traducida de castellano en vulgar italiano, per Baltasar del Rio, in-4. Costó en Viterbo, por Octubre de 1515, un cuatrin. N° 2433. — *Obedentia Joannis II Portugaliæ regis ad Alexandrum VI* præst. per Ferdinand de Almeida, in-4. Costó en Viterbo 1 cuatrin, per Octubre de 1515. N° 3452.

6. *Coplas en catalan de Miraglos de N. S. del Socors,* in-4. Costaron en Roma un cuatrin, por Diciembre de 1515. N°s 2366 et 2454. Voyez aussi *supra,* note 3.

Bologne lors de l'entrevue de Léon X avec François Ier le 9 novembre de l'année 1515.

Au mois de janvier 1516, Fernand se rend à Florence [1], puis revient à Rome, où il se trouve encore en juillet [2], malgré la nouvelle de la mort de Ferdinand d'Aragon; mais il retourne immédiatement après en Espagne, très-probablement par mer, car à la fin de juillet il est déjà à Medina del Campo [3].

Dans la première quinzaine de juin 1517, nous le trouvons à Madrid, où il reçoit le 16 un livre que Pierre de Salamanque lui avait envoyé de Rome le 29 mai de cette année [4].

Se rendit-il à Rome immédiatement après, mais pour y faire un court séjour? On peut le supposer, car nous avons un livre de lui daté de cette ville [5], de juin 1517. De retour en Espagne, il va rendre visite à Antonio de Lebrixa, alors à Alcala [6], où il enseignait l'éloquence latine à l'université, et probablement le

1. *Adriani Cardinalis, de Sermone latine opusculum*, in-4. Costó en Florencia 34 cuatrines viejos, por Enero de 1516. N° 2985.

2. *Gasparis Torella consilium de præservatione et curatione pestis*. Rome. Costó en Roma 10 cuatrines, por Julio de 1516. Nos 3599 et 2131.

3. *Expositio Laurentii Vallensis*. Salmanticæ, in-fol. Costó en Medina del Campo un real, por Julio de 1516. N° 2723.

4. *De correctione Kalendarii. Sine anno et loco*. Este tratado me embio maestro Pedro de Salamanca de Roma a los 29 de Mayo de 1517 y recebilo en Madrid a 16 de Junio del dicho año. IcIc. 177. 5.

5 *Marci Danduli oratoris Veneti apud Ser. Ferdinandum Hispaniæ oratio*. Neapoli, 1507, in-4. Costó en Roma 3 quatrines, por Junio de 1517. (*Additions*, N° 28.)

6. *Tabla de la diverʒidad de los dias y horaʒ en las cibdades, villas y lugareʒ de España, y otras de Europa que les responden por sus paralelos*.

consulte sur le Dictionnaire géographique de l'Espagne, que Fernand commence à Séville[1], le lundi 3 août 1517. Le président du conseil royal, pour des raisons que nous ignorons, lui défend de continuer son travail[2].

Il passe cette fois l'hiver en Espagne, apparemment à Valladolid, où se trouvaient les Cortès de Castille que Charles-Quint venait de convoquer pour se faire proclamer roi. Fernand est dans cette ville au mois de janvier 1518[3]; il y est encore en mars, où après l'avoir fait relier il commence la lecture de ce *Sénèque*[4],

compuesta por Antonio de Nebrija; in-4. Diómela el mismo autor en Alcalá de Henares, anno de 1517. N° 2725.

1. Le brouillon, écrit de la main de son secrétaire, existe encore à la Colombine, B. B. 150. 24.

2. « Entendia en hacer la descripcion y Cosmographia de España, a que por el Presidente del Real Consejo de S. M. me fué puesto impedimento. » *Discurso declar. del derecho que la corona tiene en la conquista de Persia. Colleccion de Documentos ineditos*, vol. XVI, p. 383.

3. *Alvari Pelagi De planctu ecclesiæ*. Lugduni, 1517, in-fol. Costó en Valladolid 10 maravedis, por Enero de 1518. N° 2584.

4. *Tragedie Senece cum duobus commentariis*. Venetiis, 1510, in-fol. Costó quatro reales y dos por encuadernar en Valladolid por Março de 1518, asi que costó seis reales. — « Sabado seiz de Março de 1518, comence á leer este libro y a pasar las notas del en el yndice en Valladolid, y distraydo por muchas ocupaciones y caminos no lo pude acabar hasta el domingo ocho de Julio de 1520 en Bruselas de Flandes, en el qual tiempo las anotationes que ay des del numero 1559 en adelante aun no estan pasadas en el indice porque quedo en España. »

« Miercoles 19 de Enero de 1524, entre las doce y la una, lo torné otra vez a pasar y añadi las anotationes que tienen dos virgulitas y las diciones sublineadas que tienen una o al fin de linea y comence a pasar otra vez las notas añadiendo las autoridades. » N° 478.

devenu célèbre par la note portée en marge des vers de la *Médée* et si souvent citée[1].

En juillet 1518, Fernand est à Medina del Campo[2], et en septembre il commence à Ségovie cet aride dictionnaire de définitions, rédigé en latin, dont le premier volume se trouve encore à la Colombine[3].

Nous le perdons complétement de vue pendant l'année 1519. Peut-être assista-t-il dans la ville de Barcelone à cette discussion solennelle présidée par Charles-Quint en présence de Diégo Colomb, et où Las Casas défendit avec tant de véhémence la cause des malheureux Indiens.

Dans l'intervalle, la mort de l'empereur Maximilien ayant laissé vacant le trône impérial, Charles-Quint avait été choisi dès le 28 juin 1519 pour lui succéder. Mais il fallait au nouvel élu des sommes considérables, non pas tant pour rembourser les Fugger que pour la guerre qu'il prévoyait, et il comptait surtout sur le *donativum* ou don de joyeux avénement, lequel ne lui fut accordé que très-tard.

Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Typhisque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.

2. *Historia de Floriseo, compuesta por Hernando Bernal.* Valencia, 1516, in-fol. Costó 128 maravedis en Medina del Campo, por Julio de 1518. N° 2708.

3. BB. 150. 25. La première feuille porte, écrite de sa main, cette phrase : *Die lunæ septembris sexta, 1518, in ciuitate Secubiensi hora* 8 *ante meridiem incepi hunc.*

Aussi ne s'embarqua-t-il pour les Pays-Bas que le 22 mai 1520.

Fernand faisait partie de la suite nombreuse que Charles emmena avec lui. Son nom ne se trouve pas dans la liste que donne Sandoval. Nous pensons cependant que Fernand fut présent au couronnement à Aix-la-Chapelle le 23 octobre 1520, car nous le voyons d'abord à Bruxelles le 8 juillet[1], jour où il termine la lecture de son poëte favori (dont les œuvres sont couvertes de notes marginales écrites de de sa main), puis auprès de l'empereur le 17 décembre à Worms, où il reçoit une délégation annuelle de 200,000 maravédis sur la trésorerie des Indes, en récompense de ses services comme attaché à la maison impériale[2]. Mais Fernand n'assista pas à la fameuse diète tenue dans cètte ville[3], car pendant l'hiver de 1520-1521, il était en Italie.

Au milieu de décembre 1520, il est à Gênes[4], le 2 janvier 1521, à Savone[5] : étape sans doute dans une excursion en Ligurie à la recherche de la famille de son père. Au commencement de mai il est

1. *Supra*, page 15, note 4.

2. « Este á la corte que se le emplee. » Extraits faits par Muñoz, fol. 256, *apud* Navarrete, *Biblioteca maritima*, vol. I, p. 619.

3. Cité le 3 janvier 1521, Luther ne resta à Worms que jusqu'au 26 avril suivant.

4. *Arte de arithmetica*, Thaurino, 1492. Costó 30 dineros en Genova, de mediado de Diziembre de 1520.

5. *Platini Elegia Pulcherrima*. Milano, 1505, in-4. Costó 14 dineros en Saona a 2 de Enero de 1521, y el ducado de oro vale 900 dineros. Bibliot. Colombina. N. 73. 24.

à Ferrare[1], à la fin de ce mois[2] et en juillet, à Venise[3], en novembre à Trévise[4].

Il retourne en Allemagne par la Suisse[5], est à Nuremberg[6] en décembre 1521, à Francfort[7] au milieu de janvier 1522, à Cologne[8] et à Aix-la-Chapelle[9] en février. De cette ville il passe dans les Pays-Bas où il reste jusqu'au printemps.

Il fait un séjour de deux mois à Louvain[10], probablement en compagnie de Nicolas Cleynaerts, qui y professait le grec et l'hébreu. A sa sollicitation, ce savant alla plus tard s'établir en Espagne. Nous

1. *Viagio ed paese de l'isola de loro trouato p. Juan de Angliara*, in-4. Costó en Ferrara medio quatrin a 4 di de Mayo de 1521, y el ducado vale 378 quatrines. *Additions*. N° 65.

2. *Littera mandata de la insula de Cuba*, 1519, in-4. Costó en Venetia 2 marcos a 22 de Maijo de 1521. N° 1179.

3. *Cosmographiæ Introductio et quattuor Americ. Vespuc. navigationes*, Argent. 1509, in-4. Costó 5 sueldos en Venetia, por Julio de 1521. N° 1773.

4. *Tesoro de Ser Bruneto Latino de Firenza*. Impr. en Treviso, año de 1474, y costó en la misma cibdad, encuadernado, 34 sueldos, á 17 de Noviembre de 1521. N° 522.

5. *Petri Martyr. liber de insulis*. Basil. 1521, in-4. Costó en Basilea, dos crayces, año de 1521. N° 930.

6. *Aritmetica speculativa Gasparis Lax*. Paris, 1515, in-fol. Costó en Nuremberga 20 crayces, por Diciembre de 1521. N° 503.

7. *Modus confitendi Andreæ Hispani*. Argentinæ, 1508, in-4. Costó en Francfort 7 feni, de mediado Enero de 1522. N° 1878.

8. *Tractatus syllogismorum Ludovici Coronel hispani segoviensis*, in-4. Costó en Colonia 24 feni, por Hebrero de 1522. N° 1616.

9. *Vocabulario para aprender frances, español y flamini*. Antuerpiæ, 1520, 4°. Costó in Aquisgrano 6 feni, por Hebrero de 1522. N° 1690.

10. *Carmina in laudem Adriani cardinalis electi pontificis*, in-fol. Costó un

voyons Fernand en mai à Bruges, où il a dû rencontrer Jean Vasæus, qui vers 1535 devint son bibliothécaire[1].

En mai 1522, Fernand présente à l'Empereur sa *Forma de navegacion para su alta y felicisimo pasaje de Flandres en España*, et passe en Angleterre avec lui[2]. Il se trouve à Londres[3] en juin 1522, et à Santander lors de l'arrivée de Charles-Quint dans cette ville, au mois d'octobre[4].

Nous sommes sans données sur les treize mois qui suivirent. Peut-être est-ce pendant ce temps qu'il écrivit le traité, aujourd'hui perdu, *sobre la forma de descubrir y poblar en la parte de las Indias*[5]. En tout cas il est en Espagne dans l'année 1523, car le 4 novembre[6]

neguin en Lobaina, por Hebrero de 1522. N° 273. Le n° 1112 dit « al fin de Hebrero. »

— *Petri Ferdinandi de Villegas, Flosculus sacramentum. Parisiis*, 1510, in-fol. Costó en Lobaina 4 neguins, de mediado de Abril de 1522. N° 325.

— *Hore divæ Crucis per Jo. Ferdinandum musicum Reginæ editæ*, in-4. Costó un neguin en Brujas, por Mayo de 1522. N° 1947.

1. « ... Postquam Ferdinandi Columbi... auspiciis e Belgio et Lovanio Hispalim concessisset, inque ejus domo et bibliotheca instructissima aliquot annis commoratus esset. » Antonio, *Bibliot. Hispan. Nova*, vol. II, p. 369.

2. Embarqué à Calais le 28 mai 1522, Charles-Quint ne quitta l'Angleterre que le 4 juillet suivant. Sandoval, *Historia*, vol. I, lib. XI, f. 559.

3. *Alfonsi Aragonensis facetiæ*. Argentinæ, 1509, in-4. Costó en Londres 4 penins, por Junio de 1522. N° 1260.

4. « En el año de veynte é dos alli en Santander quando volvio el Emperador nuestro señor de Flandres, me alquiló un mulo. » Testament, *Ensayo*, p. 130.

5. Il y fait allusion, mais sans le décrire, dans l'introduction à son mémoire de 1524. *Coleccion de doc. ined.*, vol. XVI, p. 383.

6. *Biblia per cardinalis Toletani Francisci Ximenez instantiam*, in quatuor

il fait acheter à Alcala la fameuse Bible polyglotte, dite du cardinal Ximenez, et le 23 il achète lui-même à Medina del Campo [1] un certain nombre de livres.

Par décrets du 19 février 1524, il est nommé l'un des arbitres chargés de définir des droits de l'Espagne et du Portugal sur les îles Moluques. Cette commission se réunissait à Badajoz, où Fernand a fait acte de présence au moins jusqu'au mois de mai. C'est à cette occasion qu'il rédigea quatre mémoires qui nous sont parvenus :

Parecer sobre la pertenencia de los Malucos (27 avril).

Memorial de D. Hernando Colon à los diputados letrados en la junta de Badajoz, para que declaren lo relativo al derecho de S. M. al dominio y pertenencia del Maluco.

Parecer de los astronomos y pilotos españoles de la junta de Badajoz sobre la demarcacion y propriedad de las islas del Maluco [2].

Declaracion del derecho que la Real corona de Castilla tiene à la conquista de las provincias de Persia, Arabia e India e de Calicud [3].

En octobre 1524 il est à Medina [4], à Valla-

linguas translata, et in quinque volumina divisa. Impr.(este ultimo tomo Compluti) 1515, in-fol. Costaron en Alcala de Henares, al que los envié á comprar, 3 ducados á 4 de Noviembre de 1523. N° 519.

1. *Romance hecho por Andres Ortiz, de los amores de Floriseo y la reina de Bohemia*, en español, in-4. Costó en Medina del Campo 3 blancas, à 23 de Noviembre de 1523. Nos 4084 et 4083.

2. Ces trois documents ont été publiés par F. M. de Navarrete, *Coleccion de Viajes*, vol. IV. Nos 34, 36 et 37.

3. Inséré dans la *Coleccion de documentos ineditos*, vol. XVI, p. 382.

4. *Anselmi de Turremada, fratris. Doctrina de los cristianos*, en metro

dolid [1] dans la seconde semaine de novembre, et revient quelques jours après à Medina [2] del Campo.

En février 1525 il fait une tournée dans le nord de l'Espagne, et il passe deux mois à Madrid [3] et deux mois à Salamanque [4].

Si l'automne suivant Fernand retourna à Rome [5], il n'y resta guère qu'un mois, puisque nous le voyons à Séville le 27 novembre, jour où Fernand Perez de Oliva, qui devait être, s'il ne l'était déjà, le

castillano; in-8. Costó en Medina del Campo 4 maravedis, á 19 de Octubre de 1524. N° 4047.

1. *Question de Amor*, en castellano. Salmanticæ, 1519, in-fol. Costó en Valladolid 34 maravedis, á 12 de Noviembre de 1524. N° 4027.

2. *Historia de Arnalte y Lucenda*, hecha por Diego de Sampedro. Burgos, 1522, in-4. Costó en Medina del Campo 11 maravedis, á 19 de Noviembre de 1524. N° 4055.

3. *Libro II de la Historia de D. Clarian de Laudanis*, traducido en castellano por Alvaro, fisico. Toledo, 1522, in-fol. Costó en Madrid 6 reales y medio, por Hebrero de 1525. N° 4120.

— Libro III. Costó encuadernado en pergamino en Madrid, 7 reales, por Marzo de 1525. N° 4119.

4. *La Historia de Palmerin de Oliva*, traducido de griega en español, por Francisco Vasquez. Salamanca, 1516, in-fol. Costó en Salamanca 4 reales, á 17 de Marzo de 1525. N° 4124.

— *La Historia de Canamor y del infante Turian*. Burgos, 1509, in-4, con figuras. Costó en Salamanca 30 maravedis, á 27 de Marzo de 1525. N° 4122.

— *Tractatus Astrolabii*, de mano, compos. in Arabico per Ameth filium Afar, et traductus en español per Philippum, Artis Medicinæ Doct. In-4. Costó en Salamanca real y medio, á 18 de Abril de 1525. N° 4127.

5. *Vitorie del re de Portugallie en India et de la presa de Malacha*, in-4. Costó en Roma un cuatrin, por Setiembre de 1525. N° 2429.

biographe de Christophe Colomb, lui fait don de sa traduction d'une pièce de Plaute[1].

Il passe les quatre années suivantes à Séville[2], occupé d'abord à organiser cette bibliothèque célèbre dont il fait remonter lui-même la fondation à l'année 1526[3]. Dans cette année il est chargé par l'empereur de former une commission de cosmographes et de pilotes, afin de corriger les cartes marines et de construire une sphère ou une mappemonde indiquant les pays nouvellement découverts[4].

En 1527, pendant l'absence de Sébastien Cabot, parti dès le mois d'avril 1526 pour une expédition

1. *Muestra de la lengua castellana en el nascimiento de Hercules,* ó comedia de *Anfitrion,* en español, compuesta por Fernan Perez de Oliva, in-4. Diómelo el mesmo autor en Sevilla, á 27 de Noviembre de 1525. N° 4148.

2. *Cartilla para monstrar a leer,* in-4. Costó en Sevilla 8 maravedis, año de 1526. N° 4160. Le n° 4155 est daté du 9 mars, le n° 4161 de juin, le n° 4176 de juillet, 1527.

3. Établie non loin de la porte d'Hercules, presque sur les bords du Guadalquivir, elle portait cette inscription : DON FERNANDO COLON HIJO DE D. XPVAL COLON PRIMERO ALMIRANTE QVE DESCVBRIO LAS YNDIAS FVNDO ESTA CASA AÑO DE MILL E QVINIENTOS E VEYNTE E SEYS.

Dans son testament, il enjoint à son héritier, s'il accepte le legs de sa bibliothèque et la conserve au même endroit, de faire repeindre l'inscription ci-dessus (*Ensayo,* p. 134.) « Edificio el año de 1526 unas casas principales en esta ciudad de Sevilla con pieza particular fabricada de proposit para la libreria... en el sitio que aun oi se llama de Colon, que es à la Puerta de Goles. » (Argote de Molina, *Aparato á la Historia de Sevilla,* Ms.). L'édifice existait encore du temps d'Argote, car ces lignes furent écrites en 1592, et « las casas que fueron del Almirante, » n'ont été vendues aux religieux de l'ordre de la Merci qu'en 1594 (*Ensayo,* p. 109).

4. Herrera, Decad. III, lib. X, cap. XI, p. 294.

aux Moluques [1], Fernand eut pour mission de présider dans sa propre maison aux examens des pilotes que les célèbres cosmographes Diégo Ribero et Alonso de Chavés étaient chargés d'interroger [2].

En août 1528 il lit à Séville cette curieuse plaquette dans laquelle le roi de Portugal annonce la découverte faite par hasard de la terre de Santa-Cruz par Pedro Alvarez Cabral. Ce pays n'était autre que le Brésil, ce qui prouve que même si Christophe Colomb n'avait jamais existé, le Nouveau-Monde aurait néanmoins été découvert le 22 avril 1500 [3].

Charles-Quint, manquant d'argent pour son expédition d'Italie, fait venir Fernand à la cour afin de le consulter sur la cession ou plutôt la vente qu'il se propose de faire au Portugal de ses droits sur les îles Moluques. Fernand rédige ses *Apuntamientos sobre la demarcacion del Maluco y sus islas, firmada de los seis juices que firmaron la capitulacion para empeñar estas islas a Portugal el año de 1529* [4]. Le 22 avril le transfert est signé à Saragosse.

1. Le plan primitif fut modifié en mer à cause du manque de provisions, et changé en une exploration des côtes du Brésil.

2. Herrera, Decad. IV, lib. IV, cap. v, p. 30. D'après les notes prises par Cean Bermudez aux archives des Indes et que Navarrete résume (*Bibliot. maritima*, vol. I, p. 16), Chavès ne semble pas être entré au service de la couronne avant le 4 avril 1528.

3. *Copia de una littera del Ré de Portogallo.* Romæ, 1505, in-4. (*Additions*, nº 18.) Le lecteur n'ignore pas que le voyage de Cabral n'était qu'une suite de celui de Vasco de Gama, lequel existait en projet dès le retour des frères Dias en 1487.

4. Ce mémoire qui, d'après Barcia (*Epitome de la Biblioteca*), vol. II,



Charles-Quint s'embarque à Barcelone pour Gênes le 8 juillet 1529, mais cette fois Fernand ne l'accompagne pas, puisqu'en septembre il est à Séville où il ajoute des notes nombreuses, mais de peu d'intérêt, à son vaste recueil de références[1].

Ce n'est que pendant l'automne de l'année suivante que Fernand a probablement visité encore une fois l'Italie; il semble avoir été à Pérouse le 4[2] et à Rome le 20 septembre 1530[3]. Aussi ne put-il assister au couronnement de Charles-Quint comme roi de Lombardie et empereur des Romains par Clément VII, à Bologne[4].

Il est de retour en Espagne l'année suivante. Nous le voyons à Valladolid en novembre 1531[5]. Mais que fit-il dans les deux années qui suivirent? Nous ne le

col. 633) se trouvait aux archives de Simancas, n'a pu être retrouvé ni dans ce dépôt ni dans celui de Séville.

1. « Dia de Sancto Mathia. Año de 1529 ». Feuillet de garde du volume manuscrit conservé dans la Colombine, B. B. 150. 23.

2. *Lamento duna Cortigiana Ferrarese laquale per hauere il mal Franzese si conduxe andare in carrecta,* compuesta p. Maestro Andrea Venitiano, in-8. Costó en Peruso à 4 de Setiembre de 1530..... Les bibliographes ne connaissent pas d'édition de cette curieuse plaquette (qui se trouve dans un des recueils de la Colombine), antérieure à celle de Venise de 1532. L'exemplaire de Fernand nous a semblé en tout semblable à celui qui a passé à la vente Libri.

3. *Constituciones et regulæ cancellariæ,* 1492. Costó en Roma 6 quatrines á 20 de Setiembre de 1530.

4. L'empereur avait quitté cette ville pour l'Allemagne dès le 22 mars 1530. Entré à Bologne le 5 novembre 1529, il ne fut couronné qu'en février de l'année suivante.

5. Petri de Rescentiis, *in commodum ruralium.* Costó 170 mrs. en Valladolid, á 29 de Noviembre de 1531.

retrouvons qu'en janvier 1534, à Alcala de Henares [1].

Pendant l'été de 1535, il fait un voyage dans le centre de la France, car il est à Montpellier [2] en juillet, et à Lyon [3] en octobre et décembre de cette année.

De retour dans son pays, nous pensons qu'il ne le quitta plus. L'héritage de son frère Diégo Colomb était l'objet de telles contestations de la part de la couronne que sa veuve, Maria de Tolède, avait été obligée de quitter Saint-Domingue pour venir revendiquer les droits des héritiers. Ce n'est qu'en 1536 que se termina, par un compromis, le procès intenté devant le conseil des Indes. Le cardinal Loyasa et Fernand étaient les arbitres [4]. Nous pouvons donc supposer que ce dernier fit son occupation de ce grand procès, où il ne s'agissait pas seulement des intérêts de ses neveux et nièces, mais aussi des siens, car sa seule fortune consistait en esclaves et en rentes

1. *Tabule longit. et latitud. planetarum.* Lovanii. Costó 68 mrs. en Alcalá de Henares, por Enero de 1534.

2. *D. Haymoniis, viri sanctissimi, in psalmos explanatio.* Parisiis, 1532. Costó 20 sueldos en Monpeller, á 7 de Julio de 1535.

3. *Oeuure tres subtille de l'art de arithmeticque.* Lyon, 1515. Costó 76 dineros en Leon, por Octubre de 1535.—*Bedæ Presbitery, Opus.* Basileæ, 1533. Costó 18 sueldos en Leon, á 6 de Diziembre de 1535, y el ducado vale 47 sueldos y medio.—Nous voyons qu'il reçut dans cette ville : « Yo le rescebi en Leon de Francia », une procuration touchant l'héritage d'un nommé Jean Antoine, docteur en droit et Bourguignon, qui mourut à son service vers 1535. Testament, *Ensayo,* p. 132.

4. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue,* livre VI, p. 476.

provenant des possessions territoriales léguées par Christophe Colomb [1].

Nous sommes persuadé qu'il était à Séville en 1535, non à cause de la tradition qui lui attribue le distique :

Ferrea Fernandus perfregit claustra Sibillæ
Fernandi et nomen splendet ut astra poli,

surmontant l'effigie d'un Saint-Ferdinand peint en cette année sur la porte d'Hercules, mais parce que c'est la date de l'arrivée dans cette ville de Nicolas Cleynaerts [2] et surtout de Jean Vasæus, qui devint alors bibliothécaire de la Colombine, ou plutôt de la Fernandine, comme on l'appelait alors.

En juin 1536, il est à Barcelone [3]; le 25 août suivant à Valladolid [4], où il rencontre l'évêque Juan de

1. « E despues destas nueve partés [de la renta que Diego toviere por razon de la dicha herencia], tome las dos dellas é las reparta en treinta y cinco partes, é dellas haya D. Fernando mi hijo, las veintisiete. » Testament de Christophe Colomb. Navarrete, *Coleccion de viajes*, vol. II, p. 314.

2. Nic. Clenardi *epistolarum libri duo*. Antverp., 1560, in-8, p. 284; Vasæus *Cronici rerum memorab. Hisp.* Salmant. 1552, in-fol., f. 1; Antonio, *Bibl. Hisp. Nova*, vol. II, p. 373.

3. *Pratica mercantisol composta per Joan Vatallol. S. a. et l.* Costó enquadernado 48 dineros en Barcelona, por Junio de 1536. — Note sur son exemplaire du Dictionnaire des Rimes provençales de Jacme March, MS., cité par Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, vol. I, p. 292, note.

4. *Joannes de Zummaraga, universis et singulis. R. P. ac Fratribus in Christo.* E Maioreti oppido Kl. Jan. 1533. In-4. Este libro me dio el mismo autor en Valladolid, á 25 de Agostó de 1536. Bibliot. Colombina, P. 85. 11.

Zummaraga, qui venait d'arriver en Espagne afin de rendre compte de l'établissement définitif d'un évêché à Mexico.

Ici semblent s'arrêter ses voyages, qui, loin de s'être étendus dans toute l'Europe et dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique[1], ne couvrent, en dehors de ses trois traversées à Saint-Domingue, qu'une zone limitée au nord par Londres, Bruges et Cologne, à l'est par Venise et Ferrare, au sud par Rome, où il est allé trois fois certainement, et peut-être cinq fois, en s'embarquant à Barcelone.

C'est probablement à partir de 1537, que revenu à Séville[2], il s'occupa de fonder, avec l'approbation de l'empereur, cette école de mathématiques et de navigation qui devait porter le titre de *Collége Impérial*. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en novembre de cette année il reçut une nouvelle pension de Charles-Quint[3]. C'est aussi en 1537 qu'il fit l'achat de cette chronique de Gênes rédigée par Giustiniani, qui venait d'être publiée et dont les allégations ont tant occupé les biographes de l'Amiral. La belle pétition[4]

1. « Peregrino toda la Europa, y mucho de la Asia y Africa. » Ortiz de Zuñiga, *Anales*, p. 496.

2. Petrus Nannius, *Apologia*, Lovanii, 1536, in-4. Este libro me enbio Juan Vasco (Vasæus?) desde Salamanca y recibilo en Sevilla á 20 de Agosto de 1537. Bib. Colomb., D. 21. 32.

3. « Dozientos é veynte é cinco mil maravédis que S. M. me da desde los veynte de Noviembre del año de treynta y siete. » Testament, *Ensayo*, p. 137.

4. Codice SS. 254, 30 de la Colombine, et *infra*, dans l'appendice VI.



adressée à l'empereur au sujet du caractère perpétuel qu'il désirait imprimer à la Biblioteca Colombina est probablement aussi de cette époque, bien qu'elle ne contienne aucune allusion qui puisse nous permettre d'en préciser la date.

Au mois de décembre 1538, il était toujours à Séville[1], déjà souffrant du mal qui devait l'emporter, car il meurt dans cette ville après une longue maladie, le samedi 12 juillet 1539 dans la journée[2].

Le seul de la famille des Colomb, Fernand fut enseveli dans la cathédrale de Séville, où sa pierre tumulaire, plusieurs fois renouvelée, se trouve dans la grande nef, à quelques pas en avant du chœur.

Sa fortune était considérable. Il avait du chef de son père une rente annuelle d'environ deux millions de maravédis[3], du roi Ferdinand quatre cents escla-

1. *Lactantii et archediaconi del Viso. Dialogus rerum gestarum Romæ.* Costó a trasladar y encuadernar 8 rs. en Sevilla, por Diciembre, año de 1538. Nº 4181.

2. « V. S. sabrá que el sábado á 9 dias de Julio á las 8 del dia falleció el bienauenturado Don Hernando Colon vuestro tio : vuestra señoria no reciba pena de su muerte, sino haya placer, porque fué tal su acabamiento, como de un apostol. Cincuenta dias antes que muriese supo que habia de morir con su gran saber, y llamó á sus criados, y les dijo, que poco habia de estar con ellos en este mundo. » Lettre adressée à Luis Colon, probablement par le bachelier Juan Perez; *infra*, dans l'ap pendice VI.

3. « Habra de la dicha renta del dicho Mayorazgo, ó de otra cuarta parte della, D. Fernando mi hijo, un cuento cada año, si la dicha cuarta parte tanto montare, fasta que él haya dos cuentos de renta. » *Institucion del Mayorazgo*. Navarrete, vol. II, p. 130.

Dans le testament du 19 mai 1506, cette rente est fixée à un million et demi : « Mi intencion seria y es que D. Fernando, mi hijo, hobiese,

ves[1], placés en condition ou employés aux mines d'Hispaniola, et de Charles-Quint deux pensions[2] se montant ensemble à la somme de 425,000 maravédis. Ce qui fait un revenu d'environ 45,000 francs de l'époque, ou plus de 180,000 francs d'aujourd'hui.

Bien que Fernand eût fait peindre son portrait, lequel se trouvait encore en novembre 1592 dans le cabinet de travail d'Argote de Molina[3], on ignore quels étaient les traits de son visage. Nous savons seulement que c'était un homme très-corpulent et d'une taille élevée[4].

Dès l'enfance il montra un esprit vif[5], des manières

della [renta de las dichas Indias] un cuento y medio en cada un año. » *Loc. cit.*, p. 313.

1. *Supra*, p. 9, note 1.

2. L'une de 200,000 maravedis, du 17 décembre 1520; l'autre du 20 novembre 1537, de 225,000 mrs.

3. « Su retrato se vé en mi estudio. » *Aparato á la Historia de Sevilla*, MS.

4. « Mando que sobre mi sepultura ras con ras de todo el suelo, sea puesta una losa de marmol blanco que sea de dos varas y quarta de medir de luengo, y de vara y quarta de ancho, en la qual se haga un quadrángulo de dos varas e dos dedos de media de luengo, y de una vara é un dedo de ancho, a causa que los anchores desto son una longura é estatura de mi persona, loqual en mi conciencia no pungo tanto por curiosidad que se sepa qual fué. » Testament, *Ensayo*, p. 125.

Ces dimensions n'étaient même pas assez grandes, car nous lisons dans les déclarations de l'exécuteur testamentaire qu'il fut obligé de les augmenter, le corps ne pouvant tenir dans cet espace : « Parece que el grandor que el Sr. D. Hernando Colon mando que tuviese la dicha losa es pequeña. » *Ensayo*, p. 157.

5. « Y por mayor complimento envio allá á tu Hermano, que bien que él sea niño en dias, nos es ansi en el entendimiento. » *Carta del Almirante á Diego Colon.* Navarrete, vol. I, p. 341.

avenantes, et un caractère aimable[1] que l'âge et les infirmités ne purent altérer[2].

Ses fréquents voyages à Rome, les invocations qu'on trouve dans ses écrits, ses poésies, son célibat, son testament et sa mort témoignent assez de son zèle religieux; mais il n'y a aucune preuve qu'il ait jamais été dans les ordres[3].

Cosmographe, juriste[4], bibliophile, et très-lettré, il aimait les arts[5] et cultivait la poésie. Fut-il aussi

1. « De tu hermano haz mucha cuenta : el tiene buen natural, y ya deja las mocedades. » *Loc. cit.*, p. 339.

2. Oviedo écrivait en 1535 de Fernand, dont certains écrivains le déclarent l'ennemi : « Virtuoso caballero y demas de ser de mucha nobleza y afabilidad y dulce conversacion. » *Historia General de las Indias*, lib. III, cap. 6.

Voyez aussi la lettre attribuée à Perez, *infra*, dans l'appendice VI.

3. « Fernand Colomb se fit prêtre sur la fin de ses jours. » Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, vol. I, p. 262; Humboldt, *Essai critique*, vol. II, p. 106. C'est une erreur; son oncle Diégo, second frère de Christophe Colomb, seul fut ordonné prêtre : « ... á D. Diego, mi Hermano, cien mil maravedis porque es de la Iglesia. » *Testament de l'Amiral.* Navarrete, vol. II, p. 313.

4. *Cf.* sa *Propuesta o proyecto de Audiencia Real*, dans la *Coleccion de Documentos ineditos*, vol. XVI, p. 365.

5. Son catalogue d'estampes, que se propose de publier notre ami don M. R. Zarco del Valle, témoigne d'un goût éclairé En fait de cartes géographiques, nous n'avons trouvé de traces que d'une seule, qui est ainsi décrite dans le *Catalogo de estampas*, sous la rubrique : *De picturis quas Colon adquiviserat :* « Vn mapamundi en seys pliegos y al fin occidente del mundo nuevo, comiença una escritura de tres renglones diciendo, populares esterior. Fue impreso en Venecia á 29 de Abril de 1527. Jamaica tiene al occidente quatro islotes y no ay Yucatan. » Quelle est cette carte pliée en six, imprimée à Venise en 1527?

L'absence de cartes nautiques et de planisphères, non-seulement

historien, est-il enfin l'auteur de cette biographie de Christophe Colomb qui depuis trois cents ans circule sous son nom, et que Washington Irving n'hésite pas à qualifier de clef de voûte de l'histoire du Nouveau-Monde?

C'est la question que nous voulons examiner et résoudre.

dans la Colombine mais dans tous les dépôts d'archives de l'Espagne, est un des grands désappointements que nous avons éprouvés. Il y a une carte surtout que nous espérions découvrir. C'est celle faite par Americ Vespuce, et qui se trouvait en 1518 dans la bibliothèque de l'Infant Ferdinand, frère de Charles V : « Hay otro secreto. En el Oriente posee Portugal mucho, que es de V. M. La misma ciudad de Malacca, que tiene 25,000 vecinos, le toca segun parece por este mapamundi que hizo imprimir Americo que anduvo por aquellas partes; el qual tiene en forma redonda el señor Infante en su cámara. » Capitulos de Carta del licienciado Alonso de Cuaco, 22 de Enero, 1518. *Coleccion de Documentos inedit. de Indias*, vol. I, p. 296.

Notre *Ensayo* contient (Appendix F) un certain nombre de ses poésies empruntées au *Cancionero* manuscrit que possède la Bibliothèque du Palais à Madrid, et qui a été décrit par le marquis de Pidal (Introduction au *Cancionero* de Baena). Mais il y a d'autres poésies de Fernand que nous avons lues en 1866 dans un recueil conservé au *British Museum* (*Add.* MSS. N° 13984), et qui n'ont jamais été publiées.

Elles sont toutes d'un caractère religieux. Du reste il était très-fier de ses vers. Dans l'épitaphe qu'il rédigea lui-même, il s'écrie : « Voyez à quoi cela m'a servi d'avoir chanté les bords charmants du Bétis aux flots calmes; qu'ai-je gagné à ce que mon génie poétique ait méprisé les richesses afin de vous mieux révéler la puissance de la fontaine de Castalie! »

Quid placidi Bætis ripam finxisse decoram
Divitiasque (*sic*) genium posthabuisse meum,
Ut tibi Castalii reserarem numina fontis.

. . . .



II.


'OUVRAGE dont nous entreprenons la critique porte le titre suivant :

Historie Del S. D. Fernando Colombo; Nelle quali s'ha particolare, & vera relatione della vita, & de' fatti dell'Ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo padre: Et dello scoprimento, ch' egli fece dell' Indie Occidentali, dette Mondo-Nvovo, hora possedute dal Sereniss. Re Catolico: Nuouamente di lingua Spagnuola tradotte nell' Italiana dal S. Alfonso Vlloa. Con privilegio.

IN VENETIA, M D LXXI. Appresso Francesco de' Franceschi Sanese.

C'est un petit in-octavo de vingt feuillets non chiffrés pour titre, épître et table, et de deux cent quarante-sept feuillets de texte chiffrés au recto, bien imprimé en caractères italiques [1].

1. Réimprimé à Milan par Girolamo Bordoni en 1614, in-12 (sans l'épître de Moletto, avec un texte altéré et l'addition de plusieurs lettres, plus tard publiées d'après les originaux dans le *Codice Diplomatico*), à Venise, par Gio. Pietro Brigonci en 1676; in-12, par Iseppo Prodocimo en 1678, et par Giuseppe Tramontin en 1685, petit in-8, et à Londres, in-8, en 1867. Cancellieri cite des éditions de 1618 et 1672, in-8.

Les détails concernant l'origine de ce livre, détails que la plupart des historiens et des critiques, depuis Humboldt [1], répètent en y ajoutant foi, sont empruntés à l'introduction écrite par Gio-Battista Spotorno pour le *Codex* publié par ordre du conseil municipal de Gênes en 1823 [2].

D'après le savant barnabite [3], don Luis Colomb, étant venu à Gênes en 1568, remit au patricien Baliano di Fornari le manuscrit original écrit en espagnol. Fornari le confia à un autre patricien, Giambattista de Marini, qui l'apporta à Venise où il fut traduit en italien par un lettré espagnol nommé Alfonso Ulloa. Le texte espagnol serait perdu. Il n'est que trop vrai qu'on n'a jamais pu en retrouver la trace.

Le Luis Colomb dont il est ici question était le fils et l'héritier de Diégo, fils aîné de Christophe Colomb. Né à Saint-Domingue, il avait à peine

1. *Examen critique de la Géographie du Nouveau Continent*, vol. III, p. 381.

2. *Codice diplomatico Colombo Americano, o sia Raccolta di documenti originali e inediti spettanti à Christoforo Colombo, alla scoperta ed il goberno dell'America. Pubblicato per ordine degl'illmi. Decurioni della città di Genova.* — Genova, Ponthenier, 1823, in-4.

3. « Vuolsi notare in questo luogo, che Luigi Colombo, persona di vita dissoluta, venuto à Genova intorno al 1568, portò seco l'istoria MS. dell'Eroe composta in lingua Spagnuola da D. Ferdinando, lasciandola in mano del patrizio Fornari, del quale passò ad altro patrizio Giambattista De Marini. Questi andatosene à Venetia, fè tradurre in italiano da un letterato spagnuolo detto Alfonso Ulloa, il testo à penna, il quale cosi tradotto venne pubblicato in quella città l'anno 1571, in-8. L'originale Spagnuolo si è perduto. » *Loc. cit.*, p. LXII.

six ans lorsque son père mourut, le 23 février 1526.

D'après Washington Irving[1], Luis Colomb était en 1538 à la cour, où il suivait un procès intenté devant le conseil des Indes afin de rentrer en possession de la vice-royauté octroyée à son grand-père et à ses descendants. Deux ans après, continue l'éminent écrivain, le procès fut jugé par des arbitres. Don Luis, se contentant du titre de capitaine-général, serait parti pour Saint-Domingue; mais trouvant que ses dignités n'étaient qu'une source continuelle d'ennuis, il aurait accepté un nouveau compromis. Ce petit-fils de l'Amiral serait mort peu de temps après.

Malheureusement pour la réputation de don Luis, cette assertion est inexacte.

D'abord la sentence arbitrale ne fut pas rendue deux ans après l'année 1538, c'est-à-dire en 1540, mais le 28 juin 1536, avec l'assentiment non de don Luis, alors mineur, mais de Maria de Tolède, qui, au nom de son fils, fit abandon des droits à la vice-royauté des Indes en échange du titre de duc et de marquis de la Jamaïque[2].

1. *Life of Christopher Columbus*, New-York, 1866, vol. III, p. 363.

2. Nous empruntons nos dates et nos preuves à un dossier imprimé qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, O. 296 :

Memorial del pleyto sobre la sucesion en posesion del Estado y Mayorazgo de Veragua, marquesado de la Iamayca y Almirantazgo de las Indias. que fundó Don Christoval Colon, primer descubridor y Gobernador general dellas. — In-folio, *sine anno et loco*, de 279 ff.

Nous y lisons :

« En 28 de Junio de 1536 años, el Cardenal de Sigüenza (Garcia de Loaysa, évêque de Sigüenza) dió una sentencia de compromiso, en el

Quant au second compromis, il ne fut effectué qu'en 1556[1].

Si, comme le dit Washington Irving, don Luis se trouvait à la cour en 1538, et si, étant retourné à Saint-Domingue en 1540, il y était mort peu de temps après le second compromis, c'est-à-dire vers 1557, comment aurait-il pu se trouver onze ans plus tard, en 1568, à Gênes, et y donner à Baliano di Fornari le manuscrit en question?

Nous avons découvert la date exacte de la mort de don Luis. Quoiqu'il fût encore vivant en 1568, nous démontrerons qu'il lui a été impossible de se trouver à Gênes en 1568 ni pendant bien des années avant ou après cette date.

Don Luis avait épousé trois femmes qui toutes vivaient en même temps[2]. Un polygame aussi endurci ne pouvait rester longtemps impuni, surtout en Espagne du temps de Philippe II.

En 1558, il fut arrêté à Valladolid. Après une

pleyto que se trató entre el Fiscal de S. M. en el Consejo de Indias con el Amirante dellas y sus herederos, por la qual S. M. haga merced al dicho Almirante Don Luis de la Isla de Iamayca con su jurisdiccion y con título de Duque ó de Marqués. » N° 208.

1. « El dicho Don Luis avia otorgado une escritura de renunciacion en siete de Diciembre de 1556 años ante Ochoa de Luyando... y S. M. aprueba y confirma el dicho concierto y que quede en el dicho D. Luis Colon y sus sucesores solo el nombre de Almirante de las Indias y título de Duque de la Vega. » *Loc. cit.*, N° 224.

2. « Don Luis Colon; segundo sucesor y tercero Almirante de las Indias, fué casado tres veces, siendo todas tres mugeres vivas. La primera con Doña Maria de Orozco, la segunda con Doña Maria de Mosquera, la tercera con Doña Ana de Castro. » *Loc. cit.*, N°s 165, 344.

incarcération de cinq années dans les forteresses d'Arévalo, de Medina del Campo et de Simancas, il comparut enfin devant ses juges[1]. Le 4 août 1563, à Madrid, déclaré coupable de polygamie, il fut condamné à dix ans d'exil dont il devait subir la première moitié à Oran, en Afrique, sous la garde de dix alguazils[2]. Il est incontestable que la sentence fut exécutée avec la dernière rigueur, car, étant malade, le 11 octobre 1565, il sollicita, sur l'avis du médecin, la permission de sortir en plein air, même accompagné de ses dix gardiens. « No hay lugar[3] » fut la cruelle réponse.

Bien que la légende ait exagéré l'ingratitude du gouvernement espagnol à l'égard des Colomb, il est certain que don Luis fut traité avec la plus grande

1. « Estando la córte en Valladolid, el Lic. Contreras Fiscal del Consejo, acusó al Almirante de auer contraido los dichos tres matrimonios, siendo vivas todas tres mugeres : por lo qual un alcalde de córte le llevó preso á la fortaleza de Arévalo, donde estuuo preso, hasta que pasados algunos dias, el mismo Alcalde con la misma guarda le paso á la Mota de Medina del Campo, donde estuuo preso, hasta que auiendo acordado que los Alcaldes de córte conosciesen de la causa, pidió el dicho Fiscal que por mayor y mas segura prision fuese lleuado á la fortaleza de Simancas. En 1.° de Enero de 1559 fué lleuado y entregado al Alcaide de dicha fortaleza, y despues en el año de 1563, vino á Madrid preso, donde ya estaua la córte. » *Loc. cit.*, N° 37.

2. « A quatro de Agosto de 1563, los Alcaldes de córte dieron sentencia contra el dicho Almirante. En que le condenaron en diez años de destierro desta córte y cinco leguas, y de las Indias (y que los primeros cinco sirviese en Oran con su persona, y diez de á caballo, del qual no se ausente so pena de doblado) : y mas le condenaron en quatro mil ducados para la Cámara, y gastos. *Loc. cit.*, f. 29. »

3. *Loc. cit.*, N° 376.

sévérité. Ainsi, au moment où il s'attendait à subir les cinq autres années de son exil sous un ciel plus clément, une nouvelle décision intervint. La sentence de 1563 n'avait pas fixé le lieu où don Luis subirait sa peine de 1568 à 1573. Le 5 novembre 1565, les juges de la cour d'appel décidèrent que ce serait encore en Afrique [1]. Le malheureux resta donc prisonnier jusqu'à la fin de ses jours, et mourut à Oran, le 3 février 1572 [2].

Incarcéré en Espagne de 1558 à 1563, et en exil au Maroc de 1563 à 1572, don Luis Colomb n'a pu se trouver à Gênes vers l'année 1568, comme l'affirme Spotorno.

Voici une autre preuve :

Spotorno dit que, lorsque don Luis eut donné en 1568 le manuscrit des *Historie* à Baliano di Fornari, ce dernier le remit à Gio-Battista de Marini qui l'apporta à Venise, où il fut traduit en italien.

Gio-Battista de Marini était un patricien génois qui fut sénateur de 1543 à 1556. On ignore la date exacte de sa mort, mais nous pouvons assurer qu'en 1567 il n'était plus de ce monde. Dans l'histoire manuscrite des grandes familles génoises, écrite par

1. « En 5 de Noviembre de 65, en reuista, se confirmó la sentencia de vista, con que todos los diez años de destierro los sirua en Oran. » *Loc. cit.*, N° 390.

2. « El Almirante D. Luis Colon hizo su testamento, debaxo de cuya disposicion murió, estando desterrado en la ciudad de Oran, el año de 1572. » « Luis murió en Oran á 3 de Febrero de 1572. » *Loc. cit.*, N° 171 et f. 19. Voyez aussi un Ms. aux Archives des Indes, à Séville, E. 1, C. 1. L. 7-14.

F. Giacomo Giscardi [1], on en parle comme étant inhumé dans l'église de Sainte-Brigitte dès l'année 1565 [2].

Comment un homme qui était certainement mort en 1565 aurait-il pu être chargé de faire imprimer un livre en 1568?

Il est donc démontré que l'assertion de Spotorno, que don Luis Colomb vint vers 1568 à Gênes, et donna alors ou depuis à Baliano di Fornari, qui le remit à Gio-Battista de Marini, le manuscrit espagnol de l'*Histoire de Christophe Colomb* attribuée à Fernand son fils, est inexacte et matériellement impossible.

1. *Origine e Fasti delle Nobili Famiglie di Genova, di Fr. Giacomo Giscardi*, Ms., Bibliothèque municipale de Gênes. Ce document nous a été obligeamment communiqué par M. Emmanuel Celesia.

2. « Nella chiesa di S. Brigida, sepoltura di Gio. Batt[a] de Marini, e di Luchenitta sua moglie. 1565. » *Loc cit.*, vol. III, pp. 1311 et 1318.

III.



AIS l'on peut dire que Spotorno n'a produit cette assertion qu'en 1823, deux siècles et demi après la publication de la première édition de la traduction de Ulloa, et que notre argumentation ne réduit à néant qu'une affirmation de peu de valeur. C'est vrai. Aussi nous proposons-nous de découvrir et de discuter les seules autorités que Spotorno ait pu interroger.

L'unique mention originale de l'existence d'un manuscrit espagnol des *Historie* et du don que Luis Colomb en aurait fait à Baliano di Fornari se trouve dans la dédicace adressée à ce patricien sous la date du 25 avril 1571[1], trente-deux ans après la mort de Fernand Colomb.

Le passage qui nous intéresse est en ces termes :

« Et l'on ne saurait douter que le livre a été écrit par le susdit Fernand, et que celui que Votre Sei-

1. Cette dédicace ne se trouve pas dans toutes les éditions.

gneurie a eu ne soit le véritable original[1], attendu qu'il lui a été donné comme tel par don Luis, le grand ami de Votre Seigneurie. »

L'auteur de la dédicace continue en disant que, voulant que la gloire d'un homme aussi bon que l'était Fernand Colomb devînt immortelle, Fornari, malgré ses soixante-dix ans et la difficulté du voyage, vint lui-même de Gênes à Venise afin de faire imprimer ledit livre, tant en espagnol, langue dans laquelle il a été écrit, qu'en italien et ensuite en latin. Mais s'étant aperçu qu'une telle entreprise exigeait beaucoup de temps, et ses nombreuses occupations publiques et privées ayant obligé Fornari à retourner dans son pays, il chargea de ce soin Gio-Battista di Marino, qui a voulu qu'une bonne partie de la tâche fût confiée à l'auteur de cette épître dédicatoire, Giuseppe Moletto[2].

1. « Ne è da dubitare, che l'historia non sia vera..... Ne è ancora da dubitare, che non sia scritta di man del sudetto Illustr. D. Ernando, et che questo che V. S. ha hauuto non sia il proprio originale; essendo che à V. S. fu dato per tale dall' Illustr. D. Luigi Colombo, amico molto à V. S. »

Pourquoi déjà ce doute? et quel singulier langage à tenir à l'homme qui assurait avoir reçu le manuscrit de la main même de l'héritier direct de l'auteur!

2. « Non hauendo riguardo all'età sua di LXX anni, ne alla stagione, ne alla lunghezza del viaggio, venne da Genoua à Venetia, con proponimento di far stampare il sudetto libro, cosi nella lingua Castigliana, nella quale fu scritto, come nell'italiana, et appresso con fine di farlo tradurre nella latina.... Ma vedendo il molto tempo che, à far ciò bisognaua, astretto dalle molte sue occupationi, et publiche, et private, à tornarsene nella sua città; se ne presse cura il S. Gio. Battista di Marino, gentil'huomo ornato di nobiliss. parti... il quale, essendo come è molto mio Sig. ha voluto che 'n buona parte la cura di tal negotio fosse mia... »

L'impression que laisse la lecture de cet extrait, c'est qu'aussitôt que Baliano di Fornari eut reçu le précieux manuscrit, il se mit en route pour l'apporter à Venise, et qu'immédiatement après son arrivée dans cette ville, on en prépara la publication avec diligence. Ces allusions à l'âge avancé de Fornari « età sua di LXX anni », à la longueur du voyage, « alla lunghezza del viaggio », à la saison, « alla stagione », ce qui indique pour un Italien les rigueurs de l'hiver, impliquent une certaine hâte de la part du vénérable patricien. Cependant le livre ne fut imprimé qu'en 1571, par un imprimeur, Francesco Sanese, qui inondait alors l'Italie de ses publications, et après avoir été traduit par un traducteur d'une fécondité presque sans exemple.

Admettant que Luis Colomb ait jamais été en Italie, ce qui non-seulement n'est pas prouvé, mais ce que nous démontrerons bientôt avoir été presque impossible, il n'a pu aller à Gênes après 1558, puisqu'à partir de cette année, jusqu'à celle de sa mort, il gisait dans les prisons de l'Espagne ou subissait un rigoureux exil dans le Maroc.

De 1558, date de son arrestation, à 1570, année qui a précédé l'impression du manuscrit, il y a un espace de douze ans.

C'est au lecteur à décider si les termes de la dédicace impliquent un délai aussi considérable. Nous ne pouvons l'admettre.

IV.


ous allons maintenant nous efforcer de prouver, en admettant même l'existence de ce manuscrit, que don Luis n'a jamais pu l'avoir en sa possession.

D'abord don Luis a-t-il connu personnellement son oncle Fernand ?

Don Luis Colomb est né à Saint-Domingue vers l'année 1519; et quand sa mère, Maria de Tolède, s'embarqua aux Antilles pour l'Espagne en mars 1530, afin de revendiquer les droits de ses enfants, elle le laissa à Saint-Domingue[1]. Lorsqu'elle revint à Haïti en 1532, il y était encore[2].

Le grand compromis dont nous avons parlé fut effectué à Valladolid en 1536, par Maria de Tolède,

1. « Y dexó en esta cibdad á su hija major Doña Felipa y al Almirante Don Luys. » Oviedo, *Historia general de las Indias*, Sevilla, 1535, fol. p. 43.

2. « Ce jeune seigneur était toujours demeuré dans l'île espagnole. » Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, Paris, 1730, in-4, vol. I, p. 442. Charlevoix écrivit cette histoire sur les documents réunis par le P. J.-B. le Pers, pendant un séjour de vingt-cinq ans à Saint-Domingue.

qui, jusqu'en 1544, signa, au nom de son fils, tous les actes du procès. Ajoutons qu'il ne pouvait en être autrement, puisque don Luis était encore mineur; cependant nous ne saurions oublier qu'il était non-seulement le représentant officiel de la famille des Colomb, mais l'autorité la plus haute de la colonie, de fait et par ses titres héréditaires. Si sa mère, en 1530, n'hésita pas à le laisser seul en Amérique quand il n'avait que onze ans, nous ne voyons pas pourquoi elle aurait agi différemment en 1536, lorsqu'il approchait de sa majorité. Et comme il n'y a pas la moindre preuve qu'il ait déjà visité l'Espagne à cette époque, nous pensons qu'il resta à Saint-Domingue pendant que sa mère était en Europe.

Lorsque Fernand mourut à Séville, en 1539, il est certain que don Luis n'était pas auprès de lui, puisque l'on dut l'informer par une lettre du décès de son oncle[1]; et les détails que l'auteur inconnu de cette lettre donne sur les démarches que Maria de Tolède faisait à la cour prouvent que don Luis n'était pas alors en Espagne, et que même sa mère ne se trouvait pas au lit de mort de Fernand.

L'année suivante, il est encore absent de Séville, car nous lisons dans les registres du chapitre de la cathédrale que, le 20 septembre 1540, un des fonctionnaires ecclésiastiques fut chargé d'écrire à don Luis et à Francisco de Mendoza, chanoine de l'église

1. *Carta notable dirigida á D. Luis Colon sobre el fallacimiento de su tio D. Hernando.* Nous la publions dans l'appendice de cet ouvrage.

de Saint-Domingue, au sujet de l'héritage et du testament de Fernand[1].

Il était encore à Saint-Domingue en 1542, et toujours seul, puisque sa mère se refusa à reconnaître le mariage qu'en cette année il contracta dans ce pays avec Maria de Orozco[2].

Enfin, il n'avait pas quitté l'île en 1547, car c'est alors qu'il y épousa Maria de Mosquera[3], la seule de ses femmes qui fût considérée comme légitime.

Don Luis ne put donc pas recevoir des mains de Fernand le précieux manuscrit des *Historie*.

L'obtint-il par voie d'héritage?

Pas davantage.

Par son testament, Fernand légua, il est vrai, sa bibliothèque à don Luis, son héritier immédiat, mais ce fut à la condition qu'il dépenserait annuellement cent mille maravédis pour l'entretien de la collection. S'il s'y refusait, les livres revenaient à la cathédrale de Séville, aux mêmes conditions, et, en cas de refus de la part du chapitre, au couvent de Saint-Paul[4].

1. « Mandaron que el Sr. maestrescuela escriba á D. Luis Colon y a Francisco de Mendoza, canónigo de Santo Domingo, sobre la herencia y testamento de D. Hernando Colon. » *Autos capitulares de la catedral de Sevilla*, dans la *Coleccion de documentos inedit.*, vol. XVI, p. 481.

2. « El Almirante D. Luis Colon, estando en la isla Española en la ciudad de Santo Domingo el año de 1542, se desposó por palabras de presente con Doña Maria de Orozco. » *Memorial*, N°s 244 et 584.

3. « El dicho Almirante D. Luis por el año de 1549 se desposó por palabras de presente in facie Ecclesiæ con Doña Maria de Mosquera en la misma ciudad de Santo Domingo. » *Loc. cit.*, N° 245.

4. « Dexo por eredero á D. Luis Colon... en el remaniente de mis bienes, con tal cargo é condicion que gaste cada año en el aumento y

Lorsque Fernand mourut, ni don Luis ni sa mère ne firent acte d'héritiers en ce qui concernait la bibliothèque; et en attendant une renonciation explicite, les livres restèrent dans la maison du défunt, sous la garde des exécuteurs testamentaires. Il était cependant à peine inhumé, que le chapitre, le 14 juillet 1539, commença à faire des démarches pour entrer en possession de la bibliothèque[1].

Nous voyons dans les annales de la cathédrale que, le 25 août 1540, le chapitre, fatigué sans doute du silence et de l'inaction de don Luis, donne l'ordre de consulter des hommes de loi au sujet des droits de la cathédrale sur l'héritage de Fernand[2]. Le 13 septembre suivant, il ordonne que des sommations judiciaires soient faites à don Luis, qui, se trouvant à Saint-Domingue, n'y obtempère nullement, puisqu'à la fin de 1540 le clergé renouvelle ses démarches[3].

A partir de cette époque, et pendant quatre années, les registres de la cathédrale ne mentionnent aucune nouvelle tentative. Nous pensons que ce long silence a pour cause l'impossibilité légale où se trouvait don Luis d'être mis en demeure de rejeter l'héritage de

conservacion de la librería perpetuamente cien mil maravedis; et si no quiere acetar, dexo por heredero á la fábrica de la iglesia mayor de Sevilla, con tal cargo que se compre de sus bienes tanta renta que baste para sustentar la librería de la forma y manera que deja ordenado. E sino acetare, al monesterio de San Pablo desta ciudad, con las mismas condiciones. » Testament, *Ensayo*, p. 152.

1. *Autos*, dans la *Colec. de doc. ined.*, vol. XVI, p. 479.

2. *Loc. cit.*, p. 480.

3. *Loc. cit.*

son oncle avant d'avoir atteint sa majorité. Né en 1519, c'est dans le courant de 1544 qu'il devenait majeur. Toujours est-il qu'en cette même année de 1544, sa mère, Maria de Tolède, qui le représentait encore en Espagne, mais qui ne vivait pas à Séville, prit sur elle d'autoriser les moines de Saint-Paul à faire transférer les livres dans leur couvent[1].

Cette autorisation portait que sur la porte conduisant à la bibliothèque les moines mettraient une inscription déclarant que la collection n'avait été que déposée dans le monastère ; mais les docteurs de la cathédrale interprétèrent cet acte comme une substitution pure et simple ; et, à la première nouvelle, le 15 avril 1544, commencèrent des poursuites judiciaires. Le 25 juillet suivant, le chapitre se portait seul héritier légitime[2].

Ses démarches cependant ne furent pas immédiatement couronnées de succès. Nous voyons bien dans les registres que, le 28 septembre 1545, l'archidiacre fut chargé de mettre la bibliothèque en ordre, et qu'elle avait déjà un bibliothécaire, Rodrigo de Navarrete ; mais cette mention doit s'appliquer à la collection que possédait la cathédrale depuis au moins un siècle[3]. S'il s'agit réellement de la Colombine, les

1. *Diligencias sobre la traslacion de la libreria del Sr. D. Fernando Colon.* Ce document curieux, dont le manuscrit original nous a été communiqué par notre ami D. José Maria de Aláva, est publié in extenso dans l'appendice de notre *Ensayo.*

2. *Autos; Coleccion de doc. ined.*; vol. XVI, p. 482.

3. Il y a à la Colombine un catalogue des livres que possédait la bibliothèque du chapitre. Il est daté du 19 décembre 1522. Cette

fonctions de don Rodrigo ne pouvaient être qu'une sinécure, puisque deux années après, le 14 novembre 1547, l'avocat du chapitre et son procureur reçurent l'ordre de faire une enquête touchant le legs de Fernand Colomb.

Le 8 juillet, les démarches prirent un autre caractère. On convoqua le ban et l'arrière-ban des juristes, avocats, procureurs et clercs, qui tenaient de près ou de loin à la cathédrale, afin de mettre à exécution tous les procédés judiciaires et extra-judiciaires à leur portée[1].

Ces mesures énergiques, cette fois, eurent un résultat presque immédiat, car moins de deux mois après, le 16 septembre 1551, le greffier put enregistrer avec une joie manifeste l'ordre donné aux représentants du chapitre, de prendre possession de la bibliothèque de Fernand Colomb, l'inventaire sous les yeux, et en présence de témoins[2].

bibliothèque remontait à une très-haute antiquité. L'introduction ajoutée par Loaisa porte que « el año de 1454 á 9 de Julio consiguió Bulla de Nicolao V, de *excomunion mayor* reseruada al Sumo Pontifice ménos in articulo mortis, contra los que tuvieran ó sacaran libros de ella *etiam de consensu capituli:* aunque fueran Reyes, Cardenales, Arzobispos ó de otra qualquier Dignidad. »

1. « D. Juan de Fonseca y D. Manuel Sarmiento fueron encargados de proseguir en hacer cerca de esto todas las diligencias judiciales y extrajudiciales que les parezca, y mandaron que letrados, procuradores mayores y demas criados de la iglesia acudan á todo lo que sus mercedes les ordenaren en este particular. » *Autos,* dans la *Colec. de doc. ined.,* vol. XVI, p. 482.

2. « En este dia, estando los muy reverendos y muy magnificos señores Dean y Cabildo de la santa iglesia de Sevilla, capitularmente

Mais il ne faut pas croire pour cela que les livres furent immédiatement transférés à la cathédrale. Les fondés de pouvoir du chapitre usèrent même de si peu de diligence, que les moines de Saint-Paul durent se plaindre devant les tribunaux qu'on n'enlevait pas avec assez de rapidité la bibliothèque qu'il ne leur était pas permis de conserver. De là un curieux procès devant la cour qui siégeait à Grenade, et une décision de l'année 1552 obligeant le chapitre d'en finir dans les six jours. Le fait est que ces délais étaient dus aux précautions extrêmes avec lesquelles les livres devaient être comptés, un par un, devant notaire, les catalogues à la main, avant qu'on pût les emporter [1].

Et comme les registres de la cathédrale ne font nulle mention de livres ou de manuscrits égarés ou disparus, on est obligé d'admettre que le chapitre reçut des moines de Saint-Paul la bibliothèque

ayuntados segun lo han de uso y costumbre, presidiendo el señor Dean, cometieron á los señores Hernando Ruiz de Ojeda y D. Baltasar de Esquivel para que vayan á recibir los libros de Colon por su inventario, y con las mas diligencias que convengan, y que se informen del señor Hernando del Coro, porque trató su merced muchos dias en este negocio, pues en la recepcion de los libros la iglesia no recibia fraude; y para recibirlos y darles cartas de pago les dieron poder cumplido, y cometieron sus veces. » *Loc. cit.*, p. 483.

1. « E dixo que en respuesta del dicho requerimiento, que bien saben los reverendos padres prior é frailes del dho. monasterio, que los libros son en muy gran número, e que se resciben por inventario é por ante escrivano é notario, é que no es cosa que en un dia ni en dos ni en mucho mas se pueden acabar de recébir.. » *Requerimiento hecho al Cabildo*, dans notre *Ensayo*, p. 106.

Colombine aussi complète qu'elle se trouvait le jour de la mort de Fernand.

Installée alors dans une grande salle du premier étage de l'aile moresque de la cathédrale de Séville, cette superbe collection fut gardée pendant près de cent ans avec un soin excessif, puisqu'elle était presque toujours sous clef, et que des savants comme Argote de Molina se plaignaient, cinquante ans après, d'un séquestre si rigoureux[1]. Ce n'est guère qu'à la mort du bibliothécaire, Juan de Laoisa, en 1709, que la Colombine, honteusement négligée et abandonnée, fut en partie détruite par des vols nombreux et d'indignes dévastations[2].

Maintenant, quand et comment don Luis aurait-il pu se procurer le fameux manuscrit original des *Historie?*

Nous avons démontré qu'il n'a jamais eu de rapports personnels avec son oncle. Il n'était pas non plus encore venu à Séville lorsque Fernand mourut. De 1539 à 1544, la bibliothèque était sous les scellés

1. « Dejó su libreria á la Iglesia Mayor de Sevilla, donde agora están encarcelados en una sala alta á la nave del Lagarto, no siendo á nadie de provecho lo que se dejó para aprovechamiento y estudio de los ingenios. » *Aparato para la historia de Sevilla*, Ms. qui se trouve dans la bibliothèque de notre ami don J. M. de Aláva, à Séville.

2. « D. Rafael Tabarès me aseguró que cuando muchacho iba él con otros á jugar allí, y se entretenian en hojear los libros de iluminaciones y estampas, especialmente los litúrgicos antiguos, que algunos las tenian primorosas en dibujo y colorido. La incuria y el abandono en que estaban entónces los libros y los más preciosos códices, aseguraba ser tal, que algunos estaban recalados y podridos de las goteras. » Gallardo, *Ensayo*, vol. II, col. 514.

dans la maison du défunt. De 1544 à 1552, on l'avait placée sous la garde des moines de Saint-Paul, qui, en cette dernière année, la remirent au chapitre de la cathédrale, évidemment sans avoir pu en rien distraire, puisqu'ils durent la restituer en présence d'un notaire et de témoins, qui recevaient les livres en suivant article par article l'inventaire original de la bibliothèque. Enfin de 1552 au siècle suivant, la collection, surveillée avec un soin extrême, n'est pas sortie de la cathédrale, où ce qu'il en reste se trouve encore aujourd'hui.

Don Luis n'a donc pas non plus obtenu par voie d'héritage le manuscrit original des *Historie*.

V.



AIS la bibliothèque Colombine a-t-elle jamais possédé un tel manuscrit, et y a-t-il une seule preuve, un seul indice, en dehors des assertions contenues dans la préface des *Historie,* que Fernand ait écrit et conservé une histoire de son père?

Fernand Colomb était le plus exact, le plus soigneux et le plus méthodique des bibliophiles. Ses livres étaient ses seules amours, et il a passé une partie de sa vie à les énumérer ou à en décrire les beautés. Le nombre de catalogues et d'index qu'il composa est considérable. Nous les avons presque tous, et les lacunes qu'on y remarque peuvent être facilement comblées à l'aide de ses manuscrits. Le lecteur en trouvera une description détaillée dans l'appendice de cet ouvrage.

D'une lecture attentive de tous ces curieux régistres, il ressort le fait incontestable que Fernand cataloguait avec un soin infini non-seulement ses livres et ses manuscrits, mais les ouvrages dont il était l'auteur.

Dans les abécédaires B et B *bis*, nous lisons sous la lettre F :

« *Ferdinandi Colon varii Rithmi et cantilene, manu et hispanico sermone scripti : 2054. 3583.* »

Dans l'abécédaire C :

« *Ferdinandi Colon. Tabula in hieronimum. ab august. De causis phis. — 1937.* »

Dans le registre B et l'abécédaire A :

« *Colon de concordia. diuidise en 2. tractados y los tractados por capi. epith. et nume. el prohemio I. sclaresçido y muy catho.° El primero tractado I. porque el cimiento del presente tractado. El segundo acaba, es de lo ageno Señor. in fine. la causa porque se intitula colon de concordia. I. si satisfaccion in primo est epla. autho. I. qdo. la propria facultad. y yté est tab. capi. —est in fo. manu scriptus.* »

Les seuls manuscrits omis semblent être les mémoires rédigés pour la couronne[1], aujourd'hui conservés aux Archives des Indes à Séville, et un ou deux traités insignifiants.

Comment se fait-il que dans aucun des nombreux catalogues et index qui nous restent de lui, il ne soit fait la moindre mention d'une histoire de l'Amiral écrite par Fernand en espagnol ou en une autre langue, tandis qu'on y voit cités et décrits le *Libretto* de Albertino Vercellese et la vie de Christophe Colomb rédigée par Fernand Perez de Oliva?

Peut-on croire qu'à ses yeux un tel monument

1. *Supra*, page 20.

n'était pas digne d'être mentionné, quand de petits sonnets religieux et des commentaires théologiques dont il est l'auteur sont décrits par lui dans ses index avec un soin minutieux?

On ne saurait non plus dire que les catalogues sont incomplets, puisque nous y lisons des descriptions de livres achetés en décembre 1538[1]; année où se sont arrêtés ses achats, à cause sans doute de ses occupations lorsqu'il surveillait la construction du Collége Impérial, ou de la maladie dont il devait bientôt mourir.

On ne peut même pas tirer une objection de la supposition, d'ailleurs absolument gratuite, qu'ayant fait don des *Historie*, le manuscrit ne pouvait figurer dans ses catalogues.

Fernand, il est vrai, donnait quelquefois ses écrits, mais ce n'était que des copies, et il avait soin de garder les originaux, lesquels continuaient à être enregistrés. Par exemple, comment décrit-il l'exemplaire du *Colon de concordia* cité plus haut, et qui n'a pas cessé du vivant de l'auteur d'occuper une place sur les rayons de la Fernandine?

« *El original que yo hice y envié al Cardenal Fray Francisco Ximenez en Sivga. año de 1511, dicho Colon de concordia.* »

C'est-à-dire : « L'original du livre que j'ai écrit et envoyé au Cardinal Ximenez. »

Dans ces énormes volumes de *Proposiciones*[2], où

1. *Supra*, page 23, note 1.
2. BB. 150, 22 et 23 du catalogue de la Colombine.

Fernand a consigné soigneusement tout ce qui l'avait frappé dans ses lectures, en rattachant chaque fait, chaque date, chaque nom à un livre ou à un manuscrit, recueils laborieux où des pages entières ne sont que des références à la cosmographie, à l'histoire, à la géographie, aux antipodes, voire même à la fameuse *Cosmographiæ introductio* de Waltzemüller, comment expliquer ce fait singulier qu'il n'est question ni de près ni de loin, directement ou indirectement, d'une vie de l'Amiral écrite par son fils?

Ainsi il n'existe aucune preuve, aucune trace de l'existence des *Historie* parmi les livres ou dans les manuscrits de la Colombine, du vivant de Fernand, ou après sa mort.

Cet important ouvrage était-il au moins connu de ses contemporains, de ceux surtout qui vivaient dans son intimité, ou qui ont pu être en rapport avec lui?

Il n'y en a pas un seul qui en ait même soupçonné l'existence!

VI.



ERNAND trouvait plaisir, dit-on, à s'entourer d'hommes de lettres. Il est certain que c'est à sa sollicitation que plusieurs savants vinrent s'établir en Espagne. Parmi ceux dont il recherchait la compagnie, un certain nombre ont écrit des livres et des épîtres qui nous sont parvenus, et où l'on trouve mainte allusion à Fernand, à son hospitalité et à cette superbe collection de livres qui était déjà célèbre de son vivant.

Nous remarquons d'abord Nicolas Cleynaerts, qui vécut dans la maison de Fernand. Il y a tout un volume imprimé de lettres écrites par ce savant brabançon. Dans ces épîtres il est souvent question de Fernand et de ses livres[1], mais on n'y trouve pas une seule ligne ayant rapport aux *Historie*.

Jean Vasæus est l'auteur d'une chronique[2] dont le

1. « Fernand, qui ut plerique nostris Europeam universa n hac gratia peregravit, ut quas haberet opes memorabili cuspiam consecraret parandæ bibliothecæ. Eam contemplatus sum nuper Hispali, omnis genus libris refertissimam. » *Nic. Clenardi epistolarum, libri duo*. Antuerp. Plantin, 1566, in-8; pp. 14, 110, 112, 232, 234.

2. *Cronicon rerum memorabilium Hispaniæ*. Salmant., 1552, in-fol.

premier volume seul a été publié, mais ce volume est précédé du catalogue des ouvrages qu'il se proposait de consulter. Il y décrit pour le Nouveau-Monde, l'Histoire écrite par Fernand Lopez (de Castañeda), les premiers vingt livres d'Oviedo, et il regrette de n'avoir pu se procurer les décades de Pierre Martyr d'Anghiera[1]. Dans l'introduction il ne manque pas non plus de parler de Fernand Colomb. Si Vasæus, qui était bibliothécaire de la Fernandine[2], avait jamais vu une histoire de l'Amiral écrite par son fils, dont il fut le commensal et l'ami, est-il probable qu'il aurait omis d'en parler?

La bibliothèque de Fernand était ouverte à tous les savants de l'Europe. Non-seulement elle n'avait rien de caché pour eux, mais le mémorial qu'il adressa vers la fin de sa vie à l'empereur Charles-Quint témoigne d'une volonté ardente d'aller au-devant de leurs désirs. La postérité reconnaissante s'est plu à exagérer[3] les efforts de ce modèle des bibliophiles,

1. Il ajoute même : « Sed in iis à quibusdam tanquam suspectæ fidei reprehenditur in nonnullis. » *Loc. cit.*, fol. 5.

2. « Postquam Ferdinandi Columbi Christophori magni novi orbis inventoris filii auspiciis e Belgio & Lovanio Hispalim concessisset, inque ejus domo & bibliotheca instructissima aliquot annis commoratus esset... » Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, vol. II, p. 369.

3. Ainsi Juan de Loaisa, dans l'introduction au catalogue qu'il fit de la Colombine en 1684, dit :

« Escrivió largamente al S. Rey Felipe II (*sic*) cuya carta y relacion, escrita toda de mano de Don Fernando, está en la librería de D. Juan Suarez de Mendoza, Oidor mas antiguo, que fué de la Casa Real de Contratacion de esta ciudad; propuso al Rey los medios para hacer á toda España participante de sus libros, dexando órden para que de todos

dont le mérite fut assez grand sans qu'il soit nécessaire de le rehausser par des légendes. Mais on peut assurer que si la philanthropie de Fernand lui inspira toujours une libéralité extrême, les écrivains de l'Espagne, répondant à ses généreux efforts, profitèrent souvent des facilités qu'il leur offrait pour consulter sa bibliothèque. Cependant, Pedro Mexia[1], Pierre Martyr d'Anghiera[2], Oviedo[3], Gomara[4], Garcia y Matamoros[5], Juan de Mal Lara[6], Cieza de Léon[7], A. de Zurita[8],

ellos hubiese un copioso indice en cada ciudad con notable correspondencia para hallar con promptitud qualquier libro que se buscase en esta librería, aunque se pidiese de muy lexos. »

La lettre dont parle Loaisa est évidemment le Mémorial adressé à S. M. Catholique que nous reproduisons dans l'appendice de cet ouvrage. Loaisa semble ignorer que Fernand était mort depuis plus de dix ans lorsque Philippe II monta sur le trône. C'est donc de Charles-Quint qu'il s'agit ; mais ce Mémorial ne contient pas la moindre allusion à une si extrême philanthropie.

1. *Silva de varia leccion*, Sevilla, 1543 ; lib. III, cap. III.

2. *Opus epistolarum*, Compluti, 1530, in-fol. Les dernières lettres sont datées de l'année 1525. *De orbe novo*, même lieu, même année, mais terminé dès 1526.

3. *Historia general de las Indias*, Sevilla, 1535, in-fol., lib. III, cap. VI.

4. *Historia general de las Indias*, Medina del Campo, 1553, in-fol., verso du f. 15.

5. *De Academiis et Doctis Viris Hisp. In Schott. Hispania Illustrata*, vol. II, pag. 820.

6. *Recebimiento, que hizo la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla, á la C. R. M. del Rey D. Philipe N. S. Sevilla, en casa de Alonso Escribano*; 1570, in-8 ; f. 50.

7. *Parte Primera de la chrónica del Perú*, Sevilla, 1553, in-fol.

8. *Historia del Rey Hernando*; Zaragoza, 1580, in-fol., vol., II, lib. VII, cap. XLI. Voyez aussi sa correspondance dans Dormer. Lorsqu'il fut nommé chroniqueur d'Aragon en 1548, il fit d'actives recherches dans les bibliothèques d'Espagne et d'Italie.

Florian de Ocampo[1], Sepulveda[2], Dormer[3], Garibay[4], Guevara[5], qui tous étaient des amis personnels ou des contemporains de Fernand[6] et qui ont parlé de lui ou des découvertes faites par son père, ne font nulle mention de ces fameuses *Historie* dont l'original échappe à toutes nos recherches[7].

Les écrivains qui, outre ceux que nous avons cités, étaient les plus intéressés à connaître et à consulter un document aussi précieux pour leurs études,

1. *Crónica general de España*, Zamora, 1543, in-fol., cap. xx. Il fut nommé historiographe en 1533.

2. *De rebus Hispanorum gestis ad novum orbem Mexicumque; de rebus gestis Caroli V*, dans la collection de ses œuvres, Madrid, 1780, in-4, vols. III et IV.

3. *Progresos de la Historia en Aragon*, Zaragoza, 1610, in-fol.

4. *Compendio historial de las Chronicas*, Amberes, 1571, in-fol. Sa dissertation : *De los autores mas señalados que hasta agora han escrito historias de España en general*, témoigne de vastes recherches dans les bibliothèques et les dépôts d'archives de l'Espagne.

5. *De los Inventores del Marear*, dans le *Prologo*, etc., etc., Valladolid, 1539, in-fol.

6. Mal-Lara, Cieza de Léon, Gomara et Zurita étaient natifs de Séville, tandis que ces deux derniers, ainsi que Garibay, Guevara et Sepulveda furent historiographes royaux.

7. Nous regrettons de ne pouvoir être aussi affirmatif à l'égard de Barthélemy de Las Casas et de son *Histoire générale des Indes*. Commencée en 1527, continuée aux Antilles et au Mexique, mais terminée en 1559 à Valladolid; œuvre d'un homme qui avait connu tous les membres de la famille de Christophe Colomb et fréquenté la bibliothèque Colombine, l'*Historia* doit contenir une mention quelconque de l'Histoire de l'Amiral attribuée à Fernand, si tant est que ce livre ait jamais été écrit par lui. Malheureusement, lorsque nous consultâmes les MSS. de Las Casas, à Madrid, et les copies de l'*Historia* qui se trouvent à Cambridge, à New-York et à Washington, c'était dans un but autre que celui que nous nous proposons aujourd'hui; aussi n'avons-nous nulle souvenance d'y

n'en parlent pas davantage[1]. Ce n'est qu'à partir de 1571, date de la publication de la version italienne, que les chroniqueurs et les historiens commencent à citer une histoire de Colomb, écrite par son fils, mais c'est invariablement le texte de Venise.

Nous devons maintenant parler des assertions et des faits qu'on peut invoquer pour prouver l'existence d'un manuscrit original en espagnol provenant de Fernand Colomb.

avoir vu la moindre allusion aux *Historie*. Depuis, sur notre demande, un ami a lu d'un bout à l'autre le codex de la Bibliothèque du Palais, à Madrid; et il ne semble pas avoir été plus heureux que nous. Il est nécessaire de dire cependant que ce manuscrit ne contient que le troisième et dernier volume.

Quant à Antoine de Lebrija, bien qu'il ait eu des rapports fréquents avec Fernand, nous ne le citons pas, parce qu'il mourut en 1522, et qu'à cette époque il n'est guère probable que Fernand eût déjà commencé à écrire une vie de son père.

1. Voyez, par exemple, les 450 ouvrages et éditions décrits dans la *Bibliotheca Americana Vetustissima* et les *Additions*, tous imprimés avant 1550. Il n'y en a pas un seul où il soit question des *Historie*.

VII.

ANS tout le cours de nos recherches nous n'avons trouvé que deux assertions qui, si elles sont exactes, impliquent l'existence d'un manuscrit espagnol d'une histoire de Christophe Colomb écrite par son fils. L'une émane d'un écrivain célèbre de la fin du XVIe siècle; l'autre, d'un inconnu, mais qui a dû être notre contemporain.

Dans le manuscrit original de l'*Aparato à la Historia de Sevilla,* l'auteur, Gonzalo Argote de Molina, parlant de Fernand dit :

« Il laissa sa bibliothèque à la cathédrale de Séville, où elle est maintenant sous clef dans une salle au-dessus de la nef du Lézard. Elle ne sert à personne bien qu'elle ait été léguée pour le développement et les travaux de l'esprit.

« Il a écrit de sa main quatre livres, résumant, sous forme de lieux communs, tout ce que contenait sa bibliothèque[1].

1. Cette assertion est évidemment empruntée à l'épitaphe que nous donnons, *infra*, p. 67.

« Il écrivit un autre livre concernant tous les endroits de l'Espagne et la distance qui les sépare ; et un autre sur l'histoire des Indes et les conquêtes de son père, avec un itinéraire de ses voyages, lesquels se voient dans ladite bibliothèque. Son portrait se trouve dans mon cabinet de travail[1]. »

Le lecteur remarquera qu'Argote de Molina ne dit pas « j'ai vu, » mais « on voit, » et ses critiques à l'égard de la bibliothèque qui est emprisonnée « *encarcelado,* » indiquent qu'il n'a pu y pénétrer. Ce n'est donc pas comme témoin *de visu* qu'il parle.

La description qu'il nous donne des ouvrages historiques attribués à Fernand, ne ressemble pas non plus à un titre exact, ou à celui que devait porter l'original des *Historie*. Et lorsqu'on voit des bibliothécaires comme Galvez et Tabarès, qui ont passé toute leur vie sous les voûtes de la Colombine, confondre dans leurs catalogues un dictionnaire de géographie avec un volume de références théologiques,

1. « Dejó su librería á la Iglesia Mayor de Sevilla, donde agora están encarcelados en vna sala alta á la nave del Lagarto, no siendo á nadie de provecho lo que se dejó para aprovechamiento y estudio de los Ingenios.

« Escribió de su mano cuatro libros, donde redujo á lugares comunes toda la variedad de sus libros.

« Escribió otro de todos los lugares de España y las distancias de unos á otros.

« Y otro de la Historia de las Indias y conquistas de su padre, con un itinerario de sus jornadas, los cuales se veen en la dicha librería.

« Su retrato se vé en mi estudio. »

L'original de cet ouvrage inédit se trouve dans la bibliothèque de don J. M. de Aláva, à Séville.

et faire un seul ouvrage des fragments de trois œuvres absolument distinctes, on peut bien supposer que celui qui a fourni les renseignements dont se sert Argote, n'a décrit les manuscrits de Fernand que sommairement. Quant à l'idée d'une histoire de l'Amiral, il peut l'avoir empruntée à la version italienne de Ulloa, qui circulait alors en Espagne depuis plus de vingt ans. Comme le titre porte qu'elle est traduite de l'espagnol, on aura supposé que l'original se trouvait nécessairement parmi les nombreux manuscrits qui étaient alors et sont encore à la Colombine.

D'un autre côté, Argote de Molina, dans sa *Nobleza de Andaluzia*[1], s'occupe de Christophe Colomb. Comment se fait-il que cet écrivain si disert, qui commence son livre en donnant la liste de ses autorités, tant imprimées que manuscrites, ne mentionne pas parmi les auteurs consultés cette fameuse *Historia de las Indias y conquistas del Almirante,* et qu'il soit réduit, lorsqu'il parle de Colomb, à prendre ses informations, si erronées, dans Paul Jove?

Un autre fait vient encore contredire l'existence du manuscrit des *Historie* à la Colombine, au moins du temps d'Argote.

Lorsque la descendance directe de Diégo Colomb, quatrième amiral des Indes, et neveu de don Luis, vint à s'éteindre, des prétendants à l'héritage surgirent de toutes parts. De là des procès d'une importance et d'une durée considérables. Parmi ceux qui

1. Sevilla, 1588, in-fol., f. 245.

se portaient héritiers, se trouvait un Baldassare Colombo, qui, venu de Gênes en Espagne, comparut devant le conseil des Indes et perdit naturellement son procès. Que pouvait ce malheureux cultivateur de Pradello contre ces ducs et ces marquis dont il osait contester les droits?

Parmi les pièces du *Memorial* que nous avons cité plus haut, se trouvent les pétitions judiciaires de ce Baldassare, lesquelles sont datées du 12 janvier 1583 [1]. Nous sommes tout surpris de voir que ses prétentions ont surtout pour base un chapitre d'une histoire de Christophe Colomb, attribuée à son fils. C'était effectivement le moment d'exhumer le manuscrit précieux qui se voyait, d'après ce que nous dit Argote, à la Colombine. Mais notre surprise cesse lorsque nous trouvons que c'est tout simplement une traduction en espagnol, faite pour les besoins de la cause, de la version italienne imprimée, de Ulloa, dont on avoue franchement la provenance vénitienne.

N'est-il pas étrange que, dans un procès de cette importance, où il s'agit de millions et d'un glorieux titre de noblesse, on prenne pour base des plaidoyers (et cela dans des pièces judiciaires rédigées par les premiers avocats du pays), une traduction en langue étrangère, qu'on est obligé de remettre en espagnol, quand l'original se trouve, dit-on, en Espagne, dans une bibliothèque publique?

L'autre assertion est assez mystérieuse.

1. *Memorial*, N° 861.

A une époque qu'on n'a pu nous préciser, un bibliophile zélé trouva à Madrid, au fond d'une boutique, dans des papiers qu'on vendait au poids, une plaquette imprimée, non datée, in-4, de huit feuillets, dont le titre de départ était :

« *Catalogo de manuscritos especiales de España anteriores al año 1600, que logró juntar en la mayor parte un curioso andaluz.* »

Le colophon portait :

« *Con licencia. En Madrid, en la Imprenta de D. Josef Collado. Se hallará en la librería de Claros, calle del Arenal, en que daran razon de la venta de muchos de estos manuscritos, y de otros raros cedidos á beneficio de una obra pia.* »

En l'examinant, l'heureux amateur (à qui cette bonne fortune arriva encore une fois, plusieurs années après, lorsque le premier exemplaire fut égaré par la négligence d'un ami) vit que ce catalogue contenait les manuscrits les plus précieux, les plus rares, les plus fiévreusement cherchés pendant des siècles par tous les bibliophiles de l'Espagne. Chaque article, presque, était un *rara avis*. On y trouvait un recueil des œuvres du marquis de Santillane, de Gutierre et de Cetina, illustré; de celles de Diégo de Mendoza et de Juan de la Encina. Enfin il y avait aussi le fameux *Cancionero* des anciens poëtes espagnols de Alfonso de Baena.

Une collection aussi merveilleuse ne pouvait manquer de posséder un manuscrit de l'ouvrage dont nous tâchons de retrouver les traces. Effectivement,

après le titre du *Libro de Profecias,* dont l'original se conserve à la Colombine, nous lisons :

« *Vida de dicho Don Christoval Colon, escrita por su hijo Don Fernando.* »

Il ne reste pas d'autre trace de cette précieuse collection. On ne sait quand, ni où, ni par qui elle fut vendue; personne ne peut dire qui l'a achetée, nul amateur, nulle collection, publique ou privée, ne possède un seul manuscrit provenant de cette vente; il ne reste pas même à Madrid la moindre tradition que quelqu'un ait vu ou ait dit avoir vu une seule de ces merveilles dans la boutique mystérieuse où elles étaient en vente ni ailleurs.

Le papier et les caractères d'impression du catalogue ne sauraient lui assigner une date remontant à plus d'une cinquantaine d'années. Ainsi, pendant que Muñoz, Antonio de Uguina, de la Mata Linares et Navarrete vivaient à Madrid et s'occupaient, l'un de son histoire du Nouveau-Monde, les autres de leurs célèbres collections de documents inédits, on offre en vente publique, sous leurs yeux, un manuscrit espagnol de la vie de Colomb, écrite, assure-t-on, par fils, c'est-à-dire le plus grand *desideratum* pour les géographes, les critiques et les historiens de l'Amérique, et non-seulement il leur échappe, mais ces patients érudits, qui avaient aussi exploré la Colombine dans tous les sens, continuent à affirmer jusqu'à leur mort que ce précieux document, s'il a jamais existé, est perdu depuis plus de deux siècles!

Avant d'admettre, non l'existence du catalogue,

puisque nous l'avons eu entre les mains, mais l'existence des articles qui le composaient, et surtout l'authenticité des *Historie*, parce qu'on lit une espèce de titre dans cette nomenclature faite de notre temps, et qui est une mystification ou la préméditation d'un acte de mauvaise foi, il nous faudra des preuves d'un caractère bien autrement sérieux et incontestable [1] !

1. Zuñiga dit « y de los quatro libros originales cuyos titulos estan borrados en la losa de D. Fernando, solo he hallado yo en ella algunos fragmentos, que muestran contenian variedad de materias Historicas, Morales, y Geograficas, de las tierras que peregrino, y de las Indias, descubrimientos, y conquistas de su padre... » (*Anales*, p. 497.) Comme ce passage pourrait faire supposer que la pierre tombale de Fernand porte une inscription indiquant l'existence d'une histoire de l'Amiral et de ses découvertes, nous donnons cette inscription telle que nous l'avons copiée sur place :

A QVI Y AZE EL M. MAGNIFICO S. D. HERNANDO
COLON, EL QVAL APLICO Y GASTO TODA SV VIDA
Y HAZIENDA EN AVMENTO DE LAS LETRAS Y
JVNTAR, Y PERPETVAR EN ESTA CIVDAD TODOS SVS
LIBROS D'. TODAS LAS CIENCIAS, QVE EN SV TIEMPO
HALLO Y EN REDVCIRLO A QVATRO LIBROS FALLECIO
EN ESTA CIVDAD A 12 DE JVLIO DE 1539 DE EDAD D.
50 AÑOS, 9 MESES, Y 14 DIAS, FVE HIJO D'L VALEROSO
Y MEMORABLE S. D. CHRIST. COLON. PRIMERO ALMI'TE
QVE DESCVBRIO LAS YNDIAS, Y NVEVO MVNDO,
ENVIDA D'LOS CAT. R. D. FERNANDO Y D. YSABEL D'
GLORIOSA MEMORIA, A 11 D'OCT. D' 1492 CON TRES
GALERAS Y 90 PERSONAS, Y PART... D'L PVERTO
D' PALOS À DESCVBRIR LAS, A 3 D'AGOSTO ANTES
Y BOLVIO À CASTILLA CON VICTORIA A 7 DE MAIO
D'L AÑO SIGVIENTE Y T TORNO D'SPVES OTRAS DOS
VECES À POBLAR LOQVE D'SCVBRIO. FALLECIO EN
VALLADOLID A 20 DE AGOSTO DE 1506 AÑOS.
ROGA DIOS POR ELLOS.

Et au-dessous d'une sphère entourée de la fameuse légende A CASTILLA Y A LEON, NVEVO MVNDO DIO COLON:

ASPICE QVID PRODEST, TOTVM SVDASSE PER ORBEM
ATQVE ORBEM PATRIS TER PERAGRASSE NOVVM ;
QVID PLACIDI BAETIS RIPAM FINXISSE DECORAM ;
DIVITIASQVE (*sic*) GENIVM POSTHABVISSE MEVM,
VT TIBI CASTALII RESERAREM NVMINA FONTIS
OFFEREMQVE SIMVL QVAS PTOLAEMEVS (*sic*) OPES :
SI TENVI SALTIM (*sic*) TRANSCARRENS MVRMVRE SAXVM
NEC PATRI *SALVE*, NEC MIHI DICIS *AVE*.

Le lecteur voit qu'il n'est ici question que des livres de la Colombine que Fernand avait résumés en quatre volumes d'extraits : simple allusion aux *compendium* que nous décrivons dans notre appendice ou aux ornements de la pierre tombale, laquelle porte aux angles quatre livres ouverts intitulés : AVTORES, EPITOME, SCIENTIÆ, MATERIÆ.

VIII.


ous sommes enfin en présence du livre même. C'est à son contenu que nous devons maintenant demander les preuves de l'authenticité qu'on n'a cessé de lui accorder jusqu'à ce jour. Pour que l'enquête fût complète, il faudrait prendre les *Historie* page par page, et en faire ressortir tous les anachronismes et les contradictions. Malheureusement nous ne pouvons en ce moment entreprendre un travail aussi complexe. Notre intention ne consiste qu'à présenter un certain nombre de faits incontestables, par lesquels des critiques plus autorisés que nous pourront juger si les *Historie* doivent être acceptées telles que dix générations de lecteurs nous les ont transmises, ou si la science moderne exige que cet ouvrage soit soumis à une analyse sévère avant de devenir, comme le veut Washington Irving, la clef de voûte de l'histoire de l'Amérique.

Examinons d'abord les noms qui se lisent sur le titre et dans la préface.

Nous voyons sur le premier feuillet que les *Historie*

ont été « di lingua Spagnuola tradotte nell' Italiana dal S. Alfonso Vlloa. »

Cet Ulloa, malgré sa prétention d'être « tout ce qu'il y a de plus noble et de la race illustre des Espagnols invincibles[1] », nous a toujours semblé une espèce d'aventurier, dont la carrière accidentée n'est pas parfaitement irréprochable. Né en Espagne, il se qualifiait en 1558 « d'ancien serviteur de Fernand Cortez[2], » et prétendait avoir joué un rôle militaire, qui ressemble fort à celui de condottiere, sous Ferdinand de Gonzague.

En 1546[3], il était déjà établi à Venise, où il vivait de réimpressions de livres espagnols et de traductions faites de sa langue maternelle et du portugais en italien. Ses publications furent aussi nombreuses que variées. On y voit des romans et des traités de philosophie, des relations de voyages et des éditions de poëtes, à côté de manuels pour les marchands. Cette longue série se termine par l'*Historia da India* de Lopez de Castañeda, qu'il traduisit du portugais en italien au commencement de l'année 1577. Enfin il fut aussi imprimeur[4]. Ghilini dit qu'il mourut à Venise vers l'année 1580.

1. « Varon nobilisimo della ilustre sangre de los invencibles Hespañoles. » *Dialogo de las empresas*, Lione, 1562, in-4; p. 155.

2. « Antiguo servidor de D. Hernando Cortés, » *loc. cit.*

3. « Como sea cierto que de doze años á esta parte no hago otra cosa que escreuir y componer. » *Loc. cit.*, dans l'épître dédicatoire qui porte la date de 1558.

4. Ticknor, *History of Spanish Literature*, vol. II, note 10, et vol. III, p. 519, l'appelle « Printer and Editor. »

Ticknor assure que Ulloa « prenait des libertés avec les livres espagnols qu'il maniait [1] », et nous savons qu'il n'hésita pas à publier des vers, prétendant ne pas en connaître les auteurs, bien qu'il sût qui les avait composés [2] : procédé ingénieux, mais vieux comme le monde, pour piquer la curiosité du lecteur et remplir l'escarcelle de. l'éditeur. Nous croyons aussi qu'il est l'auteur du dialogue rempli de louanges écœurantes à son adresse, ajouté à sa traduction espagnole des *Dialogues des devises d'armes et d'amours,* de Paul Jove [3].

Alfonso de Ulloa n'était donc pas incapable de commettre une supercherie littéraire et ne devait pas ressentir de vifs scrupules sur l'authenticité des livres dont il espérait tirer profit.

Quant au Moleto, auteur du discours préliminaire des *Historie,* c'est Giuseppe Moleti, Molezio ou Moletus, qui avait une certaine réputation comme mathématicien. Né en Sicile [4], il fut appelé par le duc de Mantoue pour faire l'éducation de son fils. Il occupa ensuite la chaire de mathématiques à l'université de Padoue, et mourut en 1588, à l'âge de 57 ans [5].

1. « Ulloa was somewhat free in handling the Spanish books he reprinted, » *loc. cit.,* vol. III, p. 82, n. 5.

2. Voyez son édition de Boscan (Venise, 1553, in-12, où il insère, comme venant d'un auteur inconnu, plusieurs pages de vers qu'il ne pouvait ne pas savoir être l'œuvre de Castillejo.

3. Lyon, Rouille, 1561, in-4.

4. Mongitore, *Bibliotheca sicula*, vol. I, p. 192.

5. « Josephius Moletius Matematicus celeberrimus ossa reliquit Anno

Peut-on admettre que Ulloa et Moleto aient eu l'audace d'écrire une semblable épître dédicatoire si les affirmations qu'elle renferme étaient fausses?

Nous avons démontré que cette dédicace contient des allégations erronées en ce qui concerne le personnage qui y joue le rôle principal, don Luis Colomb. Quant à Gio-Battista de Marini, à qui on attribue une part dans la publication des *Historie,* nous avons prouvé qu'il n'était plus de ce monde depuis au moins six ans lorsque l'épître fut écrite. Il est permis de supposer que Moleto et Ulloa ont pu, à la rigueur, se permettre d'attribuer à un mort, qui certes ne serait pas sorti de la tombe pour les contredire, tout ce qu'ils croyaient nécessaire de raconter afin d'assurer le succès du livre.

Mais il reste Baliano di Fornari.

Le manuscrit de Giscardi dit que ce patricien fut inhumé dans l'église de l'Annonciation de Portoria en 1580[1].

Il vivait donc encore lors de la publication des *Historie;* mais c'était un vieillard de plus de 76 ans[2].

M. D. LXXXVIII ætatis suæ LVII. » Inscription sur sa tombe dans l'église de San Francesco Maggiore à Padoue. Voyez Ghilini, *Teatro*, p. 262. On a lieu d'être surpris que dans son *Discorso universale nel quale son raccolti tutte le regole appartenente alla Geografia* (Venetia, Valgrisi, 1571, et Ziletti, 1573, in-4), Moleto ne parle pas des *Historie.*

1. « Baliano de Fornari, Dottore, Protettore, e Benefattore dell'ospedale di Pammatone. Suo deposito all'Annunziata di Portoria in lapide longa fatto l'anno 1580. »

« Baliano da Fornari Senatore l'anno 1549; Consigliere della Republica l'anno 1576. » Giscardi, *loc. cit.*, vol. II, pag. 821-22.

2. Il avait « LXX anni » lorsqu'il remit le manuscrit à Marini, qui

Fut-il la dupe d'un imposteur, qui, se donnant pour le descendant du grand navigateur génois, lui aura donné ou vendu une histoire manuscrite de l'Amiral, rapportée de la Péninsule par un de ces aventuriers espagnols dont l'Italie fourmillait alors?

Ce manuscrit était-il une copie de l'histoire écrite par Fernand Perez de Oliva, dont l'original a certainement existé à la Colombine de Séville, et un titre nouveau aura-t-il porté Fornari à croire que Fernand Colomb en était véritablement l'auteur?

Ce sont là des suppositions qui, dans l'état actuel de la question, échappent à la critique.

est mort avant l'année 1565. La dédicace des *Historie* qui nous donne ce premier renseignement est datée « da Venetia il di 25 d'Aprile del 1571. » Baliano di Fornari avait donc au moins 70 ans en 1565, et plus de 76 lorsque Moleto lui adressait son épître dédicatoire en 1571.

IX.



OYONS maintenant quand les *Historie* ont pu être composées. Examinons surtout si le texte même n'implique pas des dates si proches des derniers jours de l'auteur supposé qu'il n'ait pu avoir le temps d'écrire un ouvrage aussi important.

Fernand Colomb est mort le 12 juillet 1539, après une maladie si longue et si pénible, que le commensal fidèle qui lui a fermé les yeux écrit[1] à don Luis que cinquante jours avant de mourir il disait à ses domestiques qu'il se sentait près de sa fin.

Nous savons aussi que dans les dernières années de sa vie il s'occupait de fonder et de construire une académie et une école des sciences mathématiques[2] :

1. « Cincuenta dias ántes que muriese supo que habia de morir, con su gran saber, y llamó á sus criados y les dijo que poco habia de estar con ellos en el mundo. » *Carta notable*, dans notre appendice.

2. En los últimos años de su vida, con licencia del Emperador, deseó establecer una Academia y Colegio de las ciencias mathemáticas, importántisimas á la navegacion, para que eligió sitio, en que comenzo á fabricar, preheminente al Rio, donde ahora está el colegio de San Laureano, de nuestra Señora de la Merced; pero sus intentos atajó la muerte. » Zuñiga, *Anales eclesiásticos* Madrid, 1677, in-fol., p. 421.

ce fameux Collége Impérial, dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nous.

Nous n'aurions pas le témoignage de Zuñiga et une tradition constante à Séville, que les catalogues d'achats rédigés par Fernand, qu'on peut encore consulter, nous prouveraient que, dans les deux années qui ont précédé sa mort, une santé chancelante et d'importantes occupations l'avaient détourné de ses études littéraires et porté à négliger sa bibliothèque.

Dans le deuxième chapitre des *Historie* nous trouvons une réfutation aussi minutieuse qu'acerbe « des faussetés touchant l'origine de Christophe Colomb, avancées par un certain Giustiniano[1]. » Ce Giustiniano est Agostino ou Pantaleone Giustiniani, évêque de Nebbio en Corse, qui, d'abord au milieu d'une longue note ajoutée en regard du verset 4 du psaume XIX, dans le premier psautier polyglotte qui ait été publié, avait dit de l'Amiral qu'il était de « vilibus ortus parentibus[2] », et ensuite dans les Annales de la République de Gênes, que son père était cardeur de laine et qu'il avait lui-même tissé de la soie[3]. Ce qui n'a rien de déshonorant et doit être vrai, puisque Antonio Gallo, le chancelier de la république de Gênes, qui

1. « La falsa relatione che un certo Giustiniano fa dell'essercitio suo. » *Historie*, table et recto du f. 4.

2. *Psalterium Hebreum, Grecum, Arabicum et Chaldeum, cum tribus latinis interpretat. et glossis.* Genuæ, 1516, in-fol., *B. A. V.* N° 88, *Notes on Columbus*, p. 74.

3. « Di parenti plebei, come che il padre fosse tessitore di panni di lana et lui fosse tessitore di seta » *Castigatissimi Annali*, Genoa, 1537, in-fol., f. CCXLIX.

était, comme Giustiniani, Génois et contemporain de Christophe Colomb, en dit autant[1]. D'ailleurs, les archives de plusieurs villes de la Ligurie contiennent des documents authentiques qui ne laissent aucun doute à cet égard.

Le psautier n'a été imprimé qu'en 1516, mais si l'auteur des *Historie* cite cet ouvrage, ses critiques portent surtout sur « la chronique écrite par un certain Agostino Giustiniano[2]. » Cette chronique est intitulée *Castigatissimi Annali della Eccelsa et Illustrissima Republica di Genoa, da fideli et approuati Scrittori, per el Reuerendo Monsignore Giustiniano Genoese Vescouo di Nebio.* Elle ne fut imprimée qu'au mois de mars de l'année 1537[3], en Italie; et comme elle forme la base d'un des premiers chapitres des *Historie,* il est impossible que ce dernier ouvrage ait été commencé avant le printemps de 1537.

1. « Christophorus et Bartholomeus Columbi Fratres, natione Ligures, ac Genuæ plebeis orti parentibus, et qui ex lanificii (nam textor pater, carminatores filii aliquando fuerunt.) » Antonii Galli, *de navigatione Columbi per in accessum antea Oceanum Commentariolus*, dans Muratori, *Rerum italicarum script.,* vol. XXIII, p. 301.

2. « Humili loco, seu á parentibus pauperrimis ortus; qui metter parole ingiuriose, come in detto Salterio egli misse, riportándole poi nella sua *Cronica,* con chiamarlo falsamente mecanico. » *Historie,* f. 5.

3. « Finiscono li annali della Inclita Citta di Genoa con diligencia, et opera del nobile Laurentio Lomellino forba, Stampati in la detta citta l'anno dell' incarnatione del nostro Signore M.D.XXXVII. Et nono della reformata Liberta : Regnante el quinto Duce. Per Antonio Bellono Taurinense con gratia et privilegio della eccelsa Republica di Genoa. a di XVIII de Marzo..... » Voyez le colophon, dans la *Bibliotheca Americana Vetustissima*, N° 220.

Aux yeux de Fernand, littérateur aussi méticuleux que fils dévoué, une histoire de Christophe Colomb, de ses découvertes, de sa gloire et de ses malheurs, devait être un livre écrit avec un soin et une patience extrêmes.

Maintenant, comment concilier le temps nécessaire pour écrire les *Historie*, celui qu'exigeait sa direction des travaux pour l'établissement du Collége Impérial dans les dernières années de la vie de Fernand, sa longue maladie, et sa mort arrivée en juillet 1539, avec cette date si rapprochée d'avril ou de mai 1537?

La concordance est possible, mais elle n'est pas probable. Nous hésitons à l'admettre.

X.

NNOTATEUR zélé, ne lisant jamais que la plume à la main, les ouvrages que Fernand aurait nécessairement consultés pour écrire une histoire des premières navigations transatlantiques devraient porter les traces de ses études. Le hasard a voulu que la Colombine possédât encore aujourd'hui non-seulement son exemplaire de cette fameuse chronique de Giustiniani[1], mais les livres qui forment la véritable base des travaux de cette nature : les premières décades de Pierre Martyr d'Anghiera[2], la correspondance de ce célèbre écrivain[3], et le compendium de la géographie du Nouveau-Monde, de Martin Fernandez de Enciso. Les rubriques de ces volumes prouvent que ce sont les propres exemplaires de Fernand, et intacts dans leur reliure originale. Comment se fait-il que lui, le lecteur zélé, l'annotateur par excellence, qui couvrait de notes les marges

1. Bibl. Colomb., catalogue de Tabarès, V. 120. 12.
2. *Loc. cit.*, V. 118. 28.
3. *Loc. cit.*, V. 118. 19.

de ses exemplaires d'Ovide, de Virgile, d'Horace, de Lucain et même de Saxo Grammaticus, ne trouve pas matière à placer la plus petite annotation en regard du texte d'un seul de ces livres, où il n'est question que des pays découverts par son père, dont il aurait écrit l'histoire[1] ?

Les *Historie* citent ou critiquent certains ouvrages qui nécessairement devraient se trouver dans la bibliothèque de Fernand Colomb. D'ailleurs, l'introduction des *Historie* déclare que, sachant que plusieurs écrivains avaient écrit une histoire de l'Amiral, l'auteur, avant de commencer la sienne, avait voulu lire la leur[2].

Parmi les ouvrages décrits ou critiqués dans les *Historie*, nous remarquons, d'abord, ce psautier polyglotte de Giustiniani, objet de si amers commentaires, un ouvrage de Gonzalve Fernandez de Oviedo, qui ne peut être que l'*Historia general de las Indias*, imprimée à Séville en 1535[3], et une description des mœurs

1. La seule exception se trouve dans les deux lignes suivantes ajoutées en marge des vers de la *Médée* de Sénèque, que nous avons cité (*supra*, p. 16, note) : *Hæc prophetia impleta est per patrem meum Cristoforum Colon administratem, anno* 1492. Et encore l'idée lui en est-elle venue après avoir lu le *Libro de Prophecias*, qu'il tenait de son père, et où cette intuition du poëte latin est transcrite de la main de l'Amiral.

2. « Ma io mi ritiraua da questa impresa, sapendo, che da molti altri ciò sarebbe stato tentato. Leggendo io adunque le sue opre... » *Historie*, f. 1.

3. Fernand possédait le *Sumario* imprimé à Tolède en 1526 (*Registrum* B, N° 4,178); mais dans cet ouvrage il n'est fait nulle mention de la priorité de la découverte du Nouveau-Monde, question sur laquelle

et coutumes religieuses des Indiens de Saint-Domingue[1], écrite par un moine hiéronymite nommé Roman Pane. Un chapitre entier est assigné à chacun de ces trois écrivains.

Non-seulement aucun de ces trois ouvrages ne se trouve mentionné dans les catalogues originaux de Fernand Colomb, mais il n'y a pas un indice qui puisse nous porter à croire qu'il les ait jamais lus ou possédés.

portent exclusivement les critiques acerbes du chapitre X des *Historie.* C'est dans l'*Historia general*, imprimée en 1535, seulement, que se trouvent les allégations de Oviedo.

1. Ce curieux travail est un ouvrage complétement séparé, et qui fait double emploi avec les descriptions si étendues du chapitre LXI des *Historie.*

XI.



L y a un certain chapitre des *Historie* qui a toujours été un sujet d'étonnement pour les biographes de Christophe Colomb. C'est celui dans lequel l'auteur. passant en revue d'une façon mystérieuse les villes et les villages de la Ligurie que les historiens de son temps assignaient comme lieu de naissance de l'Amiral, clôt son examen sans conclure. « Quelques-uns assurent, dit-il, que Christophe Colomb est né à Nervi, d'autres à Cugureo, d'autres à Bugiasco, d'autres à Savone, d'autres enfin disent qu'il était Génois[1]. » Il ne manque guère à la liste que le village d'Albizola, trouvé par Argote de Molina dans Paul Jove. C'est-à-dire que tout le monde a une opinion au sujet du lieu où Christophe Colomb est né, excepté son propre fils, qui est en même temps son historien.

Cette réticence est tellement étrange que plusieurs

1. « Per lo che alcuni.... dicono che fu di Nerui, altri che di Cugureo ed altri che di Bugiasco...; ed altri dicono, che era Sauonese, et altri Genouese. » *Historie*, cap. I, f. 2.

historiens ont cru que Fernand, l'auteur réputé de ce livre où l'on fait descendre l'Amiral d'un consul romain[1], avait cherché à couvrir d'un nuage sa véritable souche paternelle[2].

Cette insinuation, que le texte des *Historie* autorise complétement, est néanmoins injuste et absolument controuvée.

Loin de chercher à dissimuler l'origine génoise de son père, il en était fier, recherchait la compagnie de ceux qui venaient de la Ligurie[3], et poussait ce patriotisme rétrospectif si loin, que dans ses voyages il se faisait passer pour Italien et parlait toujours la langue de ses pères[4].

Dans son testament, acte des plus solennels à ses

1. « E che hauessi mostrato, come procedeuano da quel Colone, di cui Cornelio Tacito nel principio del duodecimo libro della sua opera dice, che condusse prigione in Roma il Re Mitridate, per lo che dice, che a Colone furono date dal popolo Romano la dignità Consolari, e le Aquile, e Tribunale, ò tenda Consolare. » *Loc. cit.*, f. 2.

2. Washington Irving, *Life*, vol. III, p. 370.

3. Ses banquiers, Francisco Leardo, Pedro Benito de Basinania et Gregorio Cataño, ainsi que ses exécuteurs testamentaires, Marcos Felipe et Vicencio de Monte, étaient tous Génois. *Cf.* le testament de Fernand, dans notre *Ensayo*, p. 135, et Navarrete, *Bibliot. maritima*, vol. I, p. 628. Son origine génoise était même si hautement avouée, que l'on convoqua expressément pour assister à la messe du *requiem* tous les Génois qui se trouvaient à Séville, attendu qu'ils étaient ses compatriotes : « A esta misa fueron convocados los señores genoveses de la nacion del señor Don Hernando. » *Declaraciones del Albacea*, dans l'*Ensayo*, p. 159.

4. « Y esto tengo muy experimentado quando yo andaba fuera destos reinos de España siempre hablaba italiano do quiera que fuese, por no ser conocido por Español. » Testament, *Ensayo*, p. 151.

yeux, il proclame hautement qu'il est fils de Génois et réclame certains services des marchands de Gênes, parce que son père était leur compatriote. Cette clause testamentaire est assez curieuse pour être rapportée ici :

« J'ordonne qu'en quelque endroit où se trouveront des marchands génois on porte à leur connaissance que la bibliothèque Fernandine a été fondée par don Fernand Colomb, fils de don Christophe Colomb, Génois, le premier amiral qui découvrit les Indes; et pour la raison qu'ils sont de la même patrie que le fondateur, il les prie de lui offrir toutes les facilités..... attendu qu'il a toujours recherché les occasions de rendre service à ses compatriotes[1]. »

Est-ce là le langage d'un homme qui fait mystère de l'origine génoise de son père, et peut-on croire que cet aveu si franc émane de la même plume qui a écrit ce chapitre si vague et si contradictoire des *Historie*?

1. « Digo que en qualquier lugar destos sepa si hay ginoveses mercaderes, viéndolo le diga como es sumista de libreria *Fernandina*, que instituyó Don Fernando Colon, hijo de D. Cristóval Colon, *ginovés*, primero Almirante que descubrió las Indias, y que *por razon de ser de la pátria del fundador*, le pide por merced le favorezca en lo que se le ofreciere en aquella tierra, porque así lo dejó instituido y amonestado á los sumistas que lo ficiesen, y que en su nombre se lo pidiesen, porque sabia que *siempre hallaria de los de su pátria muy buena ayuda.* » *Loc. cit.*, p. 150.

XII.



'ARRIVÉE de Christophe Colomb en Portugal est un fait capital dans l'histoire de sa vie. Ce fut dans ce pays qu'il épousa Felipa Moñiz de Perestrello, que son fils Diégo vint au monde, et que, grâce à ses nouvelles relations de famille, il eut connaissance des cartes nautiques et des journaux laissés par son beau-père, Barthélemy Perestrello. Plusieurs historiens affirment même que ces documents lui ont suggéré l'idée d'aller par l'Ouest à la recherche du pays des épices et des aromates.

L'auteur des *Historie* ne manque pas de nous donner de longs détails sur cette émigration en Portugal. De ce ton de rhéteur, qui de si loin dénote l'Italie, il nous raconte qu'un homme célèbre, portant le même nom et appartenant à la même famille que l'Amiral, appelé Colombo le jeune, pour le distinguer d'un autre Colombo, également fameux comme marin, croisait à la tête d'une escadre, lorsqu'il intercepta entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent quatre galères vénitiennes qui revenaient de Flandre, richement chargées. Les bâtiments s'attaquèrent à l'abordage,

et l'on se battit avec acharnement jusqu'au soir[1].

D'après les *Historie*, Christophe Colomb faisait partie de l'équipage de son homonyme ; mais le navire ayant pris feu, il se jeta à la mer, et grâce à une rame qu'il trouva sur les flots, il put gagner la côte. Remis de ses fatigues, il se rendit à Lisbonne, où ayant reçu un excellent accueil des Génois qui se trouvaient en grand nombre dans cette ville, il résolut de se fixer, et se maria[2].

Et du ton acerbe qui le distingue, l'auteur saisit avec empressement l'occasion d'injurier encore Agostino Giustiniani[3].

1. « Un' huomo segnalato del *suo nome, et famiglia*, chiamato Colombo..... Colombo il giovane a differenza di un' altro, che avanti era stato grand' huomo per mare..... mentre in compagnia del detto Colombo giovane l'Ammiraglio navigava, il che se lungamente, auuenne, che intendendo, che le dette quattro galee grosse vinitiane tornavano di Fiandra, andarono à cercale, e le trovarono tra Lisbona, et il capo di San Vicenzo, che è in Portogallo : dove venuti alle mani combattetero fieramente : et si accostarono in modo..... in guisa tale, che, essendosi combattuto dalla matina fino all' hora di vespro. » *Historie*, cap. V, f. 10.

2. « Si attaccò il fuoco fra la nave dell' Ammiraglio..... Ma, essendo l'Ammiraglio grandissimo notatore, e vedendosi due leghe, o poco piu discosto da terra, prendendo un remo, che la sorte gli appresentò..... Et, percioche non era lontano da Lisbona, dove sapeva, che si ritrovavano molti della sua natione Genovese, più presto, che poté, si trasferi quivi : dove, essendo conosciuto da loro, gli fu fatta tanta cortesia, et si buona accoglienza, che mise casa in quella città, et tolse moglie. » *Loc. cit.*, f. 11.

3. « Si può comprendere la passione del sopradetto Giustiniano ; poi che nella sua historia non fece mentione di essa, accioche non si sapesse, che la famiglia de' Colombi non era tanto oscura, come egli diceva, et, se pur tacque ciò per ignoranza, ancora è degno di riprensione. » f. 10.

Le récit de ce combat naval est emprunté, dit-il, au Tite-Live de son temps, Marc-Antoine Sabellico[1].

C'est avec les autorités citées et invoquées par le compilateur même, que nous allons essayer de battre en brèche le chapitre v tout entier des *Historie.*

Cet ingénieux écrivain déclare que Colombo le jeune « il giovane » était le parent et l'homonyme du Colomb qui découvrit le Nouveau-Monde. Il n'était ni l'un ni l'autre.

Sabellico nous donne Colombo le jeune comme neveu de Colombo, le fameux corsaire[2]. Zurita affirme que c'était son fils[3]. Fils ou neveu, il venait nécessairement du pays et avait la même origine que Colombo l'aîné, « l'archipirata illustris. » Or ce dernier n'était nullement Génois ou d'origine génoise, et ne s'appelait ni Colombo, ni Colon. C'était un Français, de la Gascogne, nommé Guillaume de Casenove.

La preuve de cette confusion de noms se trouve dans les corrections adressées par Nicolas Thoynard à Leibnitz, qui, dans le premier volume de son célèbre

1. « Marc'Antonio Sabellico, che è stato un' altro Tito Livio a' nostri tempi, dice nel libro ottavo de la decima deca. » Ce renvoi ne peut s'appliquer qu'aux *Sex posteriores Enneades Rapsodiæ historiæ* de Sabellico, mais le passage qui se rapporte à Christophe Colomb (Ennead. X, lib. VIII), ne fait nulle mention de ce combat. C'est dans le livre IV de la troisième décade des *Rerum Venetiarum ab urbe condita,* que se trouve le récit du combat naval.

2. « Columbi iunior Columbi piratæ illustris, ut aiunt, nepos. » Sabell., *Opera omnia,* Basil., 1560, in-fol. vol. II, col. 1536.

3. *Los cinco postreros libros de la Segunda parte de los Anales de Aragon,* Zaragossa, 1610, in-fol., vol. IV, f. 338.

Codex Juris Gentium Diplomaticus[1], avait pris sur lui d'ajouter le nom de « Christophorus » à celui de « Columbus », dans une lettre de Ferdinand, roi de Sicile, à Louis XI. Ces corrections montrent que l'amiral appelé ici Coulomp, Coulon ou Colon, n'était autre que Guillaume de Casenove, vice-amiral de France : ce que Leibnitz s'empressa de reconnaître dans son second volume[2].

Le père Anselme, à son tour, nous assure que « Guillaume de Casenove, dit *Coulon*, vice-amiral de France et maître des Eaux et Forest de Normandie et de Picardie, estoit cadet de la maison de Casenove en Gascogne[3]. »

1. Hannov., 1693, fol., *Prodomus*, p. 23.

2. « Nicolaus Toinardus, Aurelianensis, vir doctrinæ late fusæ..... errorem admissum indicavit in persona *Columbi*, prodomi num. 17, quem communicatæ chartæ inscriptionis secutus non recte Christophorum appellavi, et eundem cum illo Genuensi fama maximo..... judicavi..... Sed significavit Toinardus sub Ludovicus XI. vice-ammiralium fuisse quemdam *Gulielmus de Casanove*, *cognominatum Coulomp*, cujus et meminit contemporaneus auctor libri qui *Chronici Scandalosi* nomine venire solet. » *Mantissa Codicis Juris Gentium Diplom.*, Hannov., 1700, in-fol., *Præfacio ad lector.*

3. *Histoire généalogique de la maison royale de France ;* Paris, 1733, in-fol., vol. VII, p. 855. A la page 854, le père Anselme parle de « Jean de Casenove, dit Coulon, vice-amiral de la mer, » qui est peut-être « Colombo il giovane, » mais qui ne saurait être le fils de Jean. Guillaume eut, il est vrai, de Guillemette le Sec, qu'il épousa de la volonté du roi Louis XI, un fils appelé Jean de Casenove. Louis XI ne devint roi qu'en 1461, et le père Anselme qualifie Jean de Casenove d'« homme d'armes en 1479. » En cette année le fils de Guillaume devait avoir dix-sept ans tout au plus, et il était certainement trop jeune pour être un de ces cavaliers féodaux qui combattaient à cheval et armés de toutes

Christophe Colomb n'était donc pas plus de la famille de ce Colombo que de celle de « Junius Colonus », que l'auteur des *Historie* a l'audace de donner aussi comme ancêtre au père de Fernand, sans même se douter que le procurateur de l'empereur Claude ne s'appelait pas « Colonus », mais Cilo[1].

pièces. D'ailleurs, au moyen âge, nul ne pouvait être chevalier avant vingt et un ans. Colombo il giovane était plus probablement, ainsi que le dit Sabellico, le *neveu* et non le fils de Guillaume de Casenove, comme le prétend Zurita.

1. « Traditus post hæc Mithridates vectusque Romam per Junium *Cilonem* procuratorem Ponti. » Tacite, *Annales,* XII, 21; Dion Cassius, *Histor. Roman.,* LX, 33. Voyez Humboldt, *Examen critique,* vol. III, p. 359.

XIII.



L reste à démontrer que la date exacte de l'arrivée de Colomb en Portugal ne coïncide pas, comme le veulent les *Historie*, avec ce fameux combat.

C'est surtout en dehors de cet ouvrage que nous chercherons des faits. Malheureusement ils sont rares, et si l'on épluche les détails qui ne se trouvent que dans la version de Alfonso Ulloa, il reste véritablement peu de chose d'authentique sur la vie de l'Amiral.

La bibliothèque Colombine possède plusieurs livres imprimés qui ont appartenu à Christophe Colomb[1]. L'un de ces précieux volumes, l'*Historia rerum ubique*

1. Ce sont, entre autres, le *Prologus et liber domini Marci Pauli de Venecijs de consuetudinibus et condicionibus orientalium regionum ex vulgari in latinum traductus per fratrem Francisc. de pepuris de Bononia; S. a. e. l.*, in-4., 74 fnc. gothique; mais imprimé, paraît-il, à Anvers par Gérard de Leeu vers 1485 (Brunet, *Manuel*, III, col. 1405), et le traité de Pierre d'Ailly, *de Imagine mundi*, petit in-folio de 184 fnc., *s. a. e. l.*, mais imprimé probablement à Paris en 1490. (Joannis Lannoii Const. *Regii Navarræ Gymnasii Paris. Histor.*, 1677, vol. II, p. 478, *apud* Humboldt, *Exam. crit.*, vol. I, p. 62.)

gestarum d'Æneas Sylvius Piccolomini[1], a les feuillets de garde couverts de notes et d'extraits de saint Augustin et de Flavius Joseph. Au milieu de ces notes se trouve une longue épître, transcrite en entier par Christophe Colomb, et qui n'est autre que le texte latin, si longtemps et si vainement cherché, de la fameuse lettre de Paul del Pozzo Toscanelli, sur les voyages à tenter afin de découvrir par mer le pays des épices.

Lorsque Colomb vivait en Portugal, il s'était adressé à Toscanelli pour lui soumettre son projet de se rendre directement par l'Ouest en Chine et au Japon. Le savant florentin, familier depuis de longues années avec les relations de voyages de Marco Polo, de Balducci Pelogetti et de Nicolo di Conti, croyait aussi, bien avant Christophe Colomb, à la possibilité d'atteindre par mer, sans passer par le cap de Bonne-Espérance, qui d'ailleurs n'avait pas encore été découvert, ces pays d'où les caravanes apportaient des produits alors très-recherchés en Europe, et dont le commerce était une source de richesses pour les Vénitiens. Toscanelli se contenta de faire parvenir à Colomb une copie de l'épître qu'il avait autrefois envoyée à Fernam Martins, ecclésiastique portugais, qui, par l'ordre d'Alphonse V, s'était mis en rapport

1. *Pii. II. pontificis maximi. Historia rerum ubique gestarum. Cum locorum descriptione non finita Asia minor incipit. Impressioni Venetiis dedicta : per Iohannem de colonia sociumque eius Iohannem manthen de Gherretzem anno millesimo : ccccIxxvii*, in-fol., 105 fnc.

avec le grand astronome, déjà célèbre par la construction de son gnomon[1].

A cette lettre était jointe une carte marine, qui dut être la cause de plus d'erreurs que de vérités. En effet, Toscanelli avait divisé en vingt-six espaces de deux cent cinquante milles chacun la distance qui séparait Lisbonne, point de départ supposé, de l'extrémité la plus proche du Cathay. Ces divisions étaient interprétées comme abrégeant considérablement le trajet à parcourir d'un continent à l'autre, et on s'explique facilement que Colomb, lors de son premier voyage, se soit constamment servi de cette carte, qui paraissait diminuer l'espace à traverser. Ce document, aujourd'hui égaré, se retrouvera peut-être un jour parmi les papiers de Barthélemy de Las Casas, qui la possédait encore lorsqu'il écrivit son histoire[2]. Quant au texte de la lettre, il nous était à peu près connu depuis longtemps, mais seulement d'après la version italienne, très-inexacte et interpolée, qu'on trouve dans le chapitre VIII des *Historie*[3].

1. Placé sur la cathédrale de Florence, en 1468.

2. *Historia general de las Indias*, Ms., lib. I, cap. XII, citée par Irving, *Life*, vol. I, p. 55.

3. L'introduction de nos *Additions* donne une version que nous croyons exacte, de ce texte latin. Il est aussi reproduit dans notre *Ensayo*, en photographie. Le critique y remarquera des différences notables qui, connues plus tôt, auraient sans doute été utilisées par Leonardo Ximenes (*Del vecchio et nouovo gnomone fiorentino*, Firenze, 1757, in-4, p. 79-97), et son critique Barros (*Journal des savants*, janvier 1758, p. 14), Roscoe (*Life of Lorenzo de Medici*), Bossi (*Hist. de Christophe Colomb*, Paris, 1824, note XI), Humboldt (*Examen critique*, vol. I, p. 208),

Nous n'avons ici qu'à nous occuper de l'époque où cette importante épître a pu parvenir à Christophe Colomb.

Le document est daté de Florence le 25 juin 1474, mais cette date n'est que celle de la lettre originale envoyée à Fernam Martins. Quand Christophe Colomb l'a-t-il reçue en Portugal?

La version italienne est précédée d'une lettre d'envoi, à l'adresse de Colomb, qui n'est pas contenue dans le texte latin que nous avons trouvé à la Colombine. Il y est dit qu'en réponse à une demande de renseignements adressée par Christophe Colomb à Toscanelli, ce dernier lui envoie la copie d'une épître qu'il écrivit à un serviteur du roi de Portugal, « il y a quelque temps, avant les guerres de Castille »[1].

Si nous interprétons littéralement les mots « alquanti giorni », nous voyons que ce fut peu après le 25 juin 1474 que Colomb reçut cette lettre en Portugal. Mais la phrase « avanti le guerre di Castiglia » peut être comprise comme impliquant un laps

M. d'Avezac (*Les voyages d'Americ Vespuce*, Paris, 1858, p. 133), et M. Oscar Peschel (*Zeitalters der Entdeckungen*, Stuttgardt, 1858, p. 110).

1. « A Christoforo Colombo Paolo Fisico salute :

« Io veggo il nobile e gran desiderio tuo di voler passar là, doue nascono le specierie, onde per riposta d'vna tua lettera ti mando la copia d'un' altra lettera, che *alquanti giorni* fa io scrissi ad vn mio amico, domestico del sereniss. Re di Portogallo, *avanti le guerre di Castiglia*, in riposta d'vn' altra, che per comissione di sua Altezza egli mi scrisse sopra detto caso : et ti mando vn' altra carta navigatoria, simile a quella, ch' io mandai a lui, per la qual resteran sodisfatte le tue dimande. La copia di quella mia lettera è questa. » *Historie*, cap. VIII, f. 16.

de plusieurs années. Sans vouloir faire de la dialectique transcendante, il est permis de supposer que « avanti le guerre di Castiglia » n'est que le corollaire de « 25 iunii 1474 », date de la lettre adressée à Fernam Martins, car ce n'est qu'en mai 1475 qu'Alphonse V commença la guerre de succession en envahissant l'Estramadure. Cette guerre, qui dura plusieurs années, n'était pas nécessairement terminée lorsque la lettre de Toscanelli fut écrite, et il peut avoir fait ainsi allusion à ces discordes, comme nous aurions pu, en novembre 1870, écrire à un ami en parlant d'événements antérieurs « avanti le guerre di Allemagna ».

Cependant, « avanti le guerre di Castiglia » peut aussi vouloir dire que dans la pensée de Toscanelli les guerres de Castille étaient terminées. Ce serait donc dans le sens assez vague de « naguère » qu'il faudrait interpréter la phrase italienne, et fixer l'époque de la correspondance entre Colomb et l'astronome florentin, soit dans l'année qui suivit la bataille de Toro, gagnée en 1476 par Ferdinand d'Aragon sur Alphonse V, soit après la ratification du traité de paix signé entre l'Espagne et le Portugal, le 24 septembre 1479[1].

Malheureusement on peut admettre *ad libitum* la date de 1475 et celle de 1479. Le fait que la lettre d'envoi ne se trouve pas dans notre codex, et que c'est aux *Historie* que nous devons l'emprunter, nous oblige aussi à faire appel à d'autres documents pour

1. Bernaldez, *Reyes Católicos*, cap. XVI-XXXVII.

fixer l'époque de l'arrivée de Christophe Colomb en Portugal.

Dans le journal de bord de son premier voyage, l'Amiral dit qu'au 20 janvier 1493, sept ans s'étaient écoulés depuis son entrée au service des Rois Catholiques[1].

Il était donc déjà au service de Ferdinand et d'Isabelle, et conséquemment en Espagne, le 20 janvier 1486.

Le 5 mai, le 27 août, le 15 octobre 1487 et le 16 juin 1488, Colomb reçut du trésorier de la couronne[2] différentes sommes d'argent, ce qui prouve qu'il ne cessa pas d'être employé par le gouvernement espagnol.

Les historiens racontent tous qu'à partir de cette époque il suivit souvent la cour à Saragosse, à Valladolid et à Medina del Campo, poursuivant les personnages influents de ses instances. Mais il fit, au moins pendant une partie de l'année 1488, sa résidence de Cordoue, ville où l'attirait sa liaison avec Beatrice Enriquez, qui, le 15 août de cette année, lui donna ce fils, Fernand, objet de notre étude.

1. « *Lunes* 14 *de Enero* (1493).... y han seido causa que la corona Real de vuestras Altezas no tenga cien cuentos de renta mas de la que tiene despues que yo vine á les servir, que *son siete años agora á* 20 *dias de Enero este mismo mes*, y mas lo que acrecentado seria en aqui adelante. » Navarrete, *Coleccion de viages*, vol. I, p. 137; et pour un texte avec des variantes prises sur la copie manuscrite du journal que nous avons vue dans la bibliothèque du duc d'Ossuña, à Madrid, voyez De Varnhagen, *La Verdadera Guanahani*, Santiago, 1864, in-8, p. 87.

2. Navarrete, vol. II, p. 4.

Le témoignage de Juan Rodriguez Cabezudo[1] et du médecin Garcia Fernandez, l'épisode du couvent de la Rabida, les démarches qui en furent la suite, et la part que Zuñiga lui attribue[2] dans les guerres contre Grenade, prouvent que, de 1489 à 1492, époque où il s'embarqua enfin pour ce mémorable voyage qui amena la découverte de l'Amérique, Colomb séjourna sans interruption en Espagne.

Nous avons montré qu'en janvier 1486, Christophe Colomb recevait déjà, comme marin, des subsides des Rois Catholiques, mais depuis combien de temps était-il en Espagne?

Navarrete donne[3] une lettre du duc de Medina Celi qui sollicite le privilége d'entreprendre des navigations transatlantiques pour son propre compte, comme récompense de l'hospitalité qu'il avait accordée à Christophe Colomb, l'ayant hébergé pendant deux années lors de son arrivée du Portugal, et ainsi empêché d'aller offrir ses services au roi de France[4].

Ces deux années nous reportent à l'année 1484,

1. *Loc. cit.*, vol. III, p. 580.

2. *Anales de Sevilla*, lib. XII, p. 404.

3. « Como yo tove en mi casa mucho tiempo á Cristóbal Colomo (*sic*), que se venia de Portugal, y se queria ir al Rey de Francia... y por yo detenerle en mi casa dos años... » Navarrete, *loc. cit.*, vol. II, p. 20.

4. Charles VIII, et non François Ier, comme le dit Montesquieu : « J'ai ouï plusieurs fois déplorer l'aveuglement du conseil de François I qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes. » *Esprit des lois*, liv XXI, chap. XXII. Lorsque Colomb découvrit l'Amérique, François Ier n'était pas encore au monde. Ce dernier n'est né qu'en septembre 1494.

si nous admettons que c'est à sa première arrivée de Portugal que le duc reçut Colomb chez lui.

Cependant il y a ici matière à controverse.

Comme nous le démontrerons dans le paragraphe suivant, Colomb était à Lisbonne en décembre 1488. C'est plutôt à son retour en Espagne, la seconde fois, après le peu de succès de ses tentatives, non-seulement auprès de Ferdinand et d'Isabelle, mais auprès de Jean II, roi de Portugal, que le duc de Medina Celi, arrêtant Colomb au moment où il se proposait d'aller en France, le retint dans sa villa de Cogolludo. De là le pauvre Génois put pendant deux années renouveler ses efforts.

L'épisode du couvent de la Rabida ne contredit pas cette supposition. Colomb « revenait de la cour »[1] lorsqu'il s'arrêta au couvent. Les lettres de recommandation que lui donna le supérieur, Juan Perez, purent l'aider seulement à reprendre des démarches déjà entamées et abandonnées, comme nous le dit le médecin Garcia Hernandez[2], et l'hospitalité du duc de Medina Celi s'explique lorsqu'on voit les subsides des Rois Catholiques cesser tout à coup le 16 juin 1488, pour ne reprendre que le 5 mai 1492[3].

D'un autre côté, Colomb, dans son journal de bord,

1. « É quel dicho Cristóbal Colon le dijo que él venia de la corte de S. A. » Déposition de Garcia Hernandez; Navarrete, vol. III, p. 561.

2. « E que dijo al dicho Fr. Juan Perez como habia puesto en plática á descubrir ante S. A... queriéndole ayudar S. A. con navios... » *Loc. cit.*

3. *Loc cit.*, vol. II, p. 5.

nous dit qu'il était en Portugal en 1484[1]. Mais il n'entra au service de l'Espagne qu'en janvier 1486. Que fit-il de 1484 à 1486?

C'est ici que se place, très-probablement, le curieux témoignage d'Andrés Bernaldez. Parlant *de visu*, le curé de Los Palacios dit qu'il y avait alors un Génois nommé Christophe Colomb qui faisait en Andalousie le commerce de livres imprimés[2].

Il n'est guère probable que Colomb s'occupait de son commerce de librairie dans la villa de Cogolludo. pendant qu'il était l'hôte d'un grand d'Espagne, et, bien que Bernaldez ne donne pas la date de l'arrivée de Colomb en Andalousie, tous les témoignages la placent dans le courant de l'année 1484, peu de temps après l'entrée à Lisbonne de la caravelle qui venait de Madère.

Or, à cette époque, Colomb avait déjà un fils, Diégo, fruit de son mariage en Portugal avec Félipa Moñiz de Perestrello.

Les premières traces de l'existence de ce fils se trouvent dans l'épisode du couvent de la Rabida[3]; épisode dont on a, selon nous, exagéré le caractère

1. « *Jueves 9 de Agosto*, dice aquí el Almirante que se acuerda que, estando en Portugal el año 1484, vino uno de la Isla de la Madeira al Rey á le pedir una carabela. » *Loc. cit*, vol. I, p. 5.

2. « Ovo un hombre de tierra de Génova, mercader de libros de estampa, que trataba en esta tierra de Andalucia, que llamaban Christoval Colon. » *Reyes Católicos*, cap. CXVIII, p. 357, de l'édition de Séville.

3. « Sabe que el dho. Almirante Don Cristoval Colon viniendo á la arribada con su fijo D. Diego que es agora almirante, á pié, se vino á la Rábida, que es monasterio de frailes en esta villa, el cual demandó á la

dramatique. On nous représente Christophe Colomb comme étant alors dans la plus abjecte pauvreté, portant son fils dans ses bras, à peu près comme Bélisaire portait le sien, et venant implorer la pitié des moines de la Rabida. Colomb avait des amis, des protecteurs, dans cette partie de l'Andalousie; ses services comme marin attaché à la cour d'Espagne devaient lui avoir créé des relations à Palos, à Moguer et à Huelva, et il est difficile d'admettre qu'il fût alors obligé d'aller mendier de porte en porte. S'il est venu frapper à celle du monastère, c'est parce que son petit garçon avait soif et faim, ce qui arrive généralement aux enfants six fois par jour.

Quel était l'âge de Diégo à cette époque?

Washington Irving dit que lorsque Diégo mourut à Montalvan, près de Tolède, le 23 février 1526, il avait « un peu plus de cinquante ans »[1], ce qui nous donne pour époque de sa naissance, l'année 1475. La date est possible, et pour notre argument nous ne demanderions pas mieux. Malheureusement les écrivains qui s'occupent d'histoire ne peuvent plus exiger d'être crus sur parole. Quelque autorisé qu'on soit, il faut

porteria que le diesen para aquel niñico, que era niño, pan y agua que bebiese, y que estando allí ende este testigo, un fraile, que se llamaba Fr. Juan Perez, que es ya difunto, quiso hablar con el dicho Don Cristoval Colon, é viéndole disposicion de otra tierra é reino ageno, en su lengua le preguntó que quien era, é donde venia, é qué el dicho Cristoval Colon le dijo que *él venia de la Corte de S. A.* é le quiso dar parte de su embajada, é á que fué á la Córte, é como venia. » Déposition de Garcia Hernandez; Navarrete, vol. III, p. 561.

1. *Life*, vol. III, p. 361.

aujourd'hui indiquer d'une manière précise les sources où l'on puise ses assertions. Irving ne nous donnant pas ses autorités, cette date de 1475 ne peut être admise que si nous pouvons la déduire de documents contemporains de Diégo.

Nous voyons que le 8 mai 1492, Diégo Colomb fut nommé page de don Juan[1]. Ce prince, fils et héritier présomptif de Ferdinand et d'Isabelle, né le 30 juin 1478, avait en 1492 quatorze ans[2]; et il est possible qu'on lui ait donné un page âgé de trois ans de plus que lui, si tant est que Diégo soit né en 1475. Mais Garcia Hernandez qualifie Diégo de « niño » et de « niñico ». Lorsqu'il le vit arriver au monastère, Diégo devait donc être très-jeune, quoiqu'en âge de faire de longues marches, puisque c'est à pied qu'il accompagna Colomb à Moguer et à Palos. Si nous ne lui donnons que cinq ans lorsqu'en 1484 il vint avec son père du Portugal en Espagne, et que ce soit en 1490 qu'eut lieu sa visite à la Rabida, les mots « niño » et « niñico » peuvent lui être appliqués, puisqu'il n'aurait eu alors que dix ou onze ans. De la sorte, ce serait à treize ans qu'il aurait été fait page du prince royal. C'est à peu près l'âge auquel Oviedo

1. Navarrete, vol. II, p. 17.

2. Il mourut le 4 octobre 1497, six mois après son mariage avec la princesse Marguerite, fille de l'empereur Maximilien : « Hortantur medici Reginam, hortatur et Rex, ut a principis latere Margaritam aliquando semoveat, interpellet. Inducias precantur. Protestantur periculum ex frequenti copula ephebo imminere... » Petri Martyris *Opus Epistol.*, N° CLXXVI.

fut nommé à cet emploi en 1491, et qu'il eut Diégo pour collègue [1].

Ces dernières dates nous donnent l'année 1479, comme époque probable de la naissance de Diégo. Cette naissance a été nécessairement précédée par le mariage de son père avec doña Felipa, et ce mariage implique aussi un séjour à Lisbonne antérieur à cette cérémonie. Il est donc impossible que Christophe Colomb se soit fixé en Portugal après l'année 1477, bien qu'il y ait vécu jusqu'en 1484.

Maintenant, quand eut lieu ce fameux combat naval où Christophe Colomb, combattant sous les ordres de Colombo le jeune, son parent supposé, fut obligé, disent les *Historie*, de se jeter à la mer et d'aborder en Portugal, exploit qui amena son établissement et son mariage dans ce pays?

En 1485, dit Garcia de Resende [2]; le 21 août de cette année, assure Zurita [3]. Et si le lecteur désire une date plus exacte, il la trouvera dans plusieurs délibérations secrètes du sénat de Venise. Le combat eut lieu le 22 août 1485; la Signoria en reçut la nouvelle le 18 septembre, et la transmit à Jeronimo

1. Oviedo, *Quinquagenas*, Ms., cité par Humboldt, *Essai critique*, vol. III, p. 303, note. Peut-être trouverait-on des détails plus circonstanciés dans ces *Quinquagenas*, car l'une d'elles (Batalla I, quinq. 2, dial. 8) parle du mariage de Diégo avec Maria de Tolède.

2. *Chronica dos valerosos insignes feitos del Rey dom Ioão II*, Lisboa, 1622, in-fol., cap. LVIII, f. 41. Les mots « neste anno » se rapportent à la date de 1485 donnée au verso du f. 28.

3. *Historia del Re Hernando*, vol. IV, f. 338.

Zorzi, son ambassadeur à Milan, le même jour[1]. C'est-à-dire *plus de huit années après* l'arrivée, l'établissement et le mariage de Christophe Colomb en Portugal.

Nous considérons donc comme absolument controuvées les assertions du compilateur des *Historie* que Christophe Colomb était parent de Colombo le jeune, qu'il a fait partie de l'expédition commandée par ce dernier, et que c'est à la suite de cet exploit, tout à fait apocryphe en ce qui touche le navigateur génois, qu'il est venu se marier et se fixer en Portugal. Il y était établi depuis au moins l'année 1477, lorsque Colombo le jeune prit les quatre galères vénitiennes entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent[2].

1. Ces *Deliberazioni Senato Secreta*, publiées par M. Rawdon Brown (*Calendar of State Papers in the Archives of Venice*, London, 1864, in-8, vol. I, p. 55), les *Vitæ ducum venetorum* de Marin Sanuto (dans Muratori, *Ital. Scrip.*, vol. XXII), les *Annali* de Domenico Malipieri (publiées par Vieusseux à Florence, dans son *Archivo Storico Italiano*, part. II, p. 620), donnent d'amples détails sur ce combat naval, où il n'est nullement question de Christophe Colomb.

Suivant une assertion qui se trouve dans l'excellente introduction (p. 68) ajoutée par M. Rawdon Brown à son édition du *Calendar*, nous avons dit, dans nos *Notes on Columbus*, que parmi les camarades de Colombo il giovane se trouvait Christophe Colomb. Depuis, M. Brown, avec sa bonne foi habituelle, a eu l'obligeance de nous écrire qu'il n'avait d'autre autorité pour cette assertion que les *Historie*.

2. Spotorno, Muñoz et Irving ont, avant nous, signalé cet anachronisme.

XIV.



ETTE puérile prétention de faire du simple marin génois, fils d'un pauvre cardeur de laine[1] et beau-frère d'un charcutier[2], un parent du noble amiral qui commandait la flotte du roi de France, nous permet de juger avec quelle audace le compilateur des *Historie* altère les textes.

Dans le chapitre II, voulant prouver que Colomb était un savant qui ne s'était jamais abaissé jusqu'à exercer un état manuel, qu'au contraire sa profession avait toujours été digne de la grandeur et de la gloire de ses futurs exploits, il termine cette laborieuse discussion touchant les origines de son héros, par un

1. Dominique Colomb, père de l'Amiral, exerçait encore son métier après les découvertes qui font la gloire de son fils. Dans un testament daté de 1494, il est nommé comme témoin et qualifié de *textor pannorum ;* Spotorno, introduction au *Codice diplomatico americano,* p. LXVIII.

2. Giacomo Bavarello; « pizzicagnolo » *Cf.* les documents conservés dans les archives de Gênes, cités par Spotorno, *Della origine e patria di Cristoforo Colombo*, Genova, 1819, in-8, p. 172. Dans le texte latin publié par Isnardi (*Dissertazione,* Pinerolo, 1838, in-8, p. 74, d'après les *Atti dell' Accad. imp. di Genova*, vol. III. p. 95), Bavarello est qualifié de « formajarius. »

extrait de la lettre adressée par Colomb à la nourrice du prince royal de Castille. Cette lettre contiendrait le passage suivant : « Ils peuvent dire de moi ce qu'ils voudront, je ne suis pas néanmoins le premier amiral de ma famille[1]. »

Le document en question ne peut être que la lettre envoyée des Indes par l'Amiral à doña Juana de la Torre, lors de son troisième voyage ; car on n'a pas le moindre indice qu'il en ait jamais écrit d'autre à la nourrice de l'infant. Cette pièce si intéressante était connue depuis longtemps en Italie, puisqu'elle faisait partie de ce fameux recueil d'épîtres et de privilèges dont il envoya un duplicata certifié à son ami Nicolas Oderigo de Gênes[2].

Cette lettre, souvent reproduite, est à la portée de tout le monde. On peut la lire en entier dans le texte original[3].

Nous croyons à peine nécessaire de dire que la phrase : « Io non sono il primo Ammiraglio della mia famiglia, » ne s'y trouve nulle part.

C'est une audacieuse interpolation de l'auteur des *Historie*.

1. « Et metterò fine à questo capitolo con quel, ch' egli scrisse in vna sua lettera alla Nutrice del principe D. Gioan di Castiglia con tai parole. Io non sono il primo Ammiraglio della mia famiglia. » *Historie*, cap. II, f. 6.

2. C'est le volume relié en velours violet, qui se trouve encore dans la *Custodia* de la municipalité de Gênes, côte à côte avec le violon de Paganini.

3. *Codice diplomatico Americano*, doc. XLIV ; Navarrete, *Coleccion de viages*, vol. I, p. 242.

La théorie de l'auteur des *Historie* consiste à présenter Colomb comme appartenant à une famille antique et patricienne, qui avait exercé de tous temps la noble profession de parcourir les mers. Ruinée par les guerres civiles de la Lombardie, elle aurait été réduite à la plus grande pauvreté lorsque Colomb vint au monde. C'est-à-dire que Dominique Colomb, père de l'Amiral, aurait vécu dans l'indigence. Ce pénible aveu trouve son correctif dans une glorieuse généalogie, que l'auteur fait remonter jusqu'au temps des Romains.

Des recherches faites dans les dépôts d'archives de la Ligurie, surtout à Savone, ont prouvé tout le contraire.

Les Colomb semblent avoir été tisserands et cardeurs de laine de père en fils. Dès 1311, on voit un Colomb[1] inscrit comme exerçant ce métier. Dominique n'en a jamais eu d'autre. En 1469, il transporta son établissement à Savone; et en 1494, il signait encore « *Olim textor pannorum*[2]. » Diégo, le plus jeune des frères de Christophe, fut mis à l'âge de 16 ans en apprentissage chez un tisserand de Savone, le 10 septembre 1484[3].

1. Giacomo Colombo, qui demeurait *extra portam S. Andreæ*. Registre des notaires, Mss. Berio, vol. III, part. II, p. 22, cité dans le *Codice diplomatico americano*.

2. *Supra*, p. 101, n. 1.

3. « Giacomo de Columbo Dominici Civis Januæ (ecco Dom. ancor vivo) si mette nella fabbrica di Luchino Cadamartori per apprendere l'arte di tessere i panni. » (Spotorno, *Della origine di Cristoforo Colombo*,

Quant à l'extrême pauvreté du père de Colomb, « ridotti a bisogno e povertà [1], » c'est encore une antithèse.

Il possédait à Gênes deux maisons, l'une où était sa boutique et son jardin, sur la *Contrada di Porta S. Andrea*, l'autre dans la ruelle *di Mulcento* [2].

cap. XVIII, p. 168.) M. Roselly de Lorgues parle d'un troisième fils de Dominique Colomb, appelé Pellegrino, qui, lui aussi, aurait été bonnetier et cardeur de laines. *Christophe Colomb*, vol. I, p. 70.

1. *Historie*, cap. II, f. 3.

2. Cette dernière par un bail emphytéotique; Spotorno, introduction au *Codice diplomatico americano*, p. X.

XV.


'IL y a dans les *Historie* des parties absolument apocryphes, d'autres se présentent avec un tel caractère d'authenticité que le lecteur n'hésite pas à les accepter. Cette confiance absolue cependant n'est pas méritée ; nous croyons, au contraire, que tous les documents insérés par l'auteur comme ayant été copiés sur les manuscrits de Christophe Colomb doivent être pesés et analysés avec le plus grand soin. Aux interpolations du genre de celle que nous venons de signaler, viennent quelquefois s'ajouter des dates ou des chiffres qu'il est impossible d'admettre et difficile d'attribuer à un lapsus de l'auteur ou du copiste.

Les voyages entrepris par Colomb dans les mers du Nord sont probables, et d'autant plus dignes d'attention qu'il n'a guère pu les accomplir sans en rapporter la conviction qu'à l'Ouest se trouvait tout un monde découvert, fréquenté, et même sur quelques points colonisé, par les Scandinaves depuis plusieurs

siècles[1]. Il était destiné à y aborder seize ans plus tard, sans se douter qu'il revoyait le continent que dans sa jeunesse il avait peut-être dédaigné.

Le paragraphe des *Historie* où il est fait mention des voyages de Colomb dans les mers du Nord est en ces termes :

« Je naviguai au mois de février de l'année 1477, cent lieues au delà de l'île de Tile, île dont la partie méridionale est éloignée de soixante-treize degrés et non de soixante-trois degrés de l'Équateur, comme on le prétend. Située beaucoup plus à l'ouest que la ligne occidentale marquée par Ptolémée, elle est aussi étendue que l'Angleterre[2]. »

D'où proviennent ces chiffres, épelés ici en toutes lettres et auxquels l'auteur imprime le caractère d'une rectification ?

1. Rafn, *Antiquitates americanæ, sive scriptores septentrionales verum Ante-Columbianarum in America;* Hafniæ, 1837, in-4.

Les colonies du Groënland existaient encore au XV[e] siècle, bien que la fameuse peste noire ou de Florence les eût en grande partie dépeuplées vers l'année 1348 : « Sunt qui tradant post eam epidemiam luem fuisse intermissam ac neglectam, quæ ad oras Gronlandiæ solemnis antea et annua fuerat, incolarum Daniæ navigationem. » Pontanus *apud* Horn, *de Originibus americanis*, La Haye, 1652, in-12, p. 167.

Graah (*Undersög Reise*, dans Humboldt, *Essai critique*, vol. II, p. 104) cite une lettre de Nicolas V à un évêque groenlandais, datée de l'année 1448. Les rapports fréquents entre la Scandinavie et le Groënland, qui nécessitaient des escales à presque toutes les îles situées entre les deux pays, ont dû laisser des souvenirs assez vivaces en Islande, aux Féroé, aux Orcades et aux Hébrides, pour que Christophe Colomb en ait eu connaissance, si tant est qu'il a navigué dans ces régions.

2. « Io navigai l'anno M CCCC LXXVII nel mese di Febraio oltra Tile isola cento leghe, la cui parte Australe è lontana dall' Equinottiale settan-

Reportée sur une carte, la latitude de 73 degrés ne donne aucune île ou terre. Nous ne voyons guère que la petite île de Jean Mayen qui approche un peu de ce point, mais il y a encore une différence de deux degrés ; et cet îlot, découvert seulement en 1611, et souvent perdu depuis, n'est certes pas « aussi grand que l'Angleterre. »

Nous n'avons pas heureusement à déterminer laquelle des îles de l'océan Glacial Arctique répond en réalité à l'île fameuse de Thulé. Il ne s'agit que de celle ainsi nommée par Christophe Colomb.

La latitude donnée par les *Historie* est inadmissible, puisqu'elle ne nous reporte qu'à la pleine mer. La description de l'île, au contraire, contient une assertion qui lève tous les doutes : l'île de Thulé est aussi grande que l'Angleterre. Or, dans ces parages il n'y a qu'une île de cette étendue, c'est l'Islande. Les autres îles de l'océan Arctique, telles que les Hébrides ou les Færoé, ne sont que des points minuscules en comparaison de celle où tonnait le mont Hécla.

Ce serait donc l'Islande que Colomb aurait visitée en 1477. Mais cette île, loin d'être située sous la latitude de 73 degrés, ne se trouve qu'entre le 64e et le 67e degré.

tatré gradi, e non sessantatrè, come alcuni vogliono; nè giace dentro della linea, che include l'Occidente di Tolomeo, ma è molto più Occidentale. Et a quest' isola, che è tanto grande come l'Inghilterra, vanno gl' Inglesi con le loro mercatantie, specialmente quelli di Bristol. Et al tempo che io vi andai, non era congelato il mare..... che in alcuni luoghi ascendeva ventisei braccia, e discendeva altretanti in altezza. » *Historie*, f. 9.

Si Colomb avait pu faire des erreurs de neuf degrés dans ses calculs, il n'aurait jamais réussi à découvrir l'Amérique!

On est presque tenté d'attribuer ce paragraphe des *Historie* au désir de l'auteur d'accroître la gloire de son héros. Il a navigué « cent lieues au delà de Thule, » nous dit-il; mais alors Colomb a atteint le Groënland, c'est-à-dire qu'il est allé au Nouveau-Monde seize ans avant d'avoir abordé pour la première fois aux Antilles.

Sans rejeter ce paragraphe dans son entier, nous serions presque disposé à y voir une réponse indirecte aux commentaires de N. Caterino Zeno, qui, dans un livre publié à Venise [1], quelques années avant les *Historie*, attribuait aux frères Zeni la découverte « dell' Isole Frislanda, Eslanda, Engrouenlanda fatto sotto il Polo Artico. » Notre auteur n'aura pas voulu que Nicolo et Antonio Zeno, seuls entre les Italiens, aient visité les régions hyperboréennes.

1. *De i commentarii del Viaggio in Persia di M. Caterino Zeno il K.* Venetia, J. Marcolini, 1558, pet. in-8, avec une carte.

XVI.



ARLANT de la découverte de la belle île Isabella, l'auteur des *Historie* nous dit qu'elle est située à environ vingt-cinq lieues au nord-sud de Puerto-Principe[1], et qu'il fixe ce point en s'appuyant sur les documents originaux.

Cette assertion est absolument erronée, et rend tout à fait inintelligible la géographie de ces parages. Colomb, dans son journal de bord[2], ne fait pas compter de Puerto-Principe les vingt-cinq lieues qui le séparaient d'Isabella, mais du point d'estime où il se trouvait le 20 novembre 1492 au matin : ce qui est bien différent.

Lors de son troisième voyage, Colomb se rendit à Madère, de là aux Canaries, atterrit aux îles du Cap-Vert, et descendit *au delà de la ligne équinoxiale*. L'Amiral le dit lui-même dans la plus curieuse de ses

1. « L'Isola Isabella, che gl'Indiani chiamano Soometto, è il detto porto del Principe, che giace quasi al Nortsur XXV leghe lontan dall'uno, e dall'altro luogo. » *Historie*, cap. XXIX, f. 61.

2. Navarrete, vol. I, p. 61 ; Humboldt, *Essai critique*, vol. III, p. 170.

lettres : celle qu'il écrivit d'Hispaniola aux Rois Catholiques en octobre 1498[1].

Les *Historie*, au contraire, assurent que l'Amiral n'alla pas plus loin dans ce voyage que *le 5e degré de latitude boréale*[2]. Il y a entre ces deux assertions un écart considérable, qui est d'autant plus surprenant que l'auteur dit avoir composé son livre sur les manuscrits mêmes de Christophe Colomb.

C'est au lecteur à choisir entre les affirmations de Christophe Colomb et celles de son historien.

Ce qui animait surtout Colomb dans son désir de découvrir des contrées inconnues, c'était l'espérance d'y trouver de l'or, beaucoup d'or! Et au sujet de ce métal précieux il professait ouvertement des théories qu'on croirait empruntées aux idées de nos jours. « L'or, dit-il, est une chose excellente. Avec de l'or on amasse des trésors, et celui qui en possède, peut tout ce qu'il veut dans le monde; il peut même envoyer des âmes en paradis[3]. »

Aussi n'est-on pas surpris de le voir dans ses voyages incessamment interroger l'horizon, espérant que chaque île recèle les trésors qu'au prix de

1. « Yo allegué agora de España à la Isla de la Madera, y de alli á Canaria, y dende à las Islas de Cabo verde, de adonde cometí el viage para navegar al Austro fasta debajo la linea equinocial. » Navarrete, vol. I, p. 254.

2. « Segui il suo camino per Sudueste, fin che si trovò in distanza di cinque gradi dallo Equinottiale. » *Historie*, cap. LXVI, f. 155.

3. « El oro es excelentisimo : del oro se hace tesoro, y con él, quien lo tiene, hace cuanto quiere en el mundo, y llega a que echa las animas al paraiso. » *Carta del cuarto viage;* Navarrete, vol. I, p. 309.

si grands dangers il est venu chercher si loin. Lorsque ce n'est pas une tradition, ce sont des renseignements vagues qui le guident; souvent c'est un nom indien, échappé des lèvres de quelque sauvage, à qui une pantomime expressive a fait comprendre qu'il rendra un éminent service aux hardis navigateurs « venus du ciel » en leur indiquant des mines d'or. C'est probablement à cette source que Colomb avait puisé l'idée qu'au nord-est des Tortugas on trouverait une île de grande étendue, où l'or abondait. Cette île merveilleuse se nommait *Babèque;* et, comme l'a remarqué Humboldt, « le nom de cet Ophir se trouve mentionné plus de quatorze fois [1] dans le premier journal de l'Amiral [2]. »

L'auteur des *Historie* ne pouvait manquer de parler de cette île merveilleuse. Il fait plus : disant d'abord que *Babèque* s'appelle aussi *Bohio*, il finit par l'identifier positivement avec l'île Espagnole ou Saint-Domingue [3].

Cette assertion est absolument contraire à ce qu'en pensait Christophe Colomb. Nulle part il ne dit que Babèque fût l'île Espagnole, et la fameuse carte dessinée par son pilote Juan de la Cosa [4] ne donne pas non plus ce nom à l'île Espagnole, qu'il appelle *Española.*

1. Navarrete, vol. I, pp. 53, 56, 57, 61, 64, 78, 99, 92, 126.

2. *Essai critique*, vol. III, p. 216.

3. « Che diceuano di Baueche, o di Bochio, « ... nell' Isola di Bochio, « laqual, come habbiamo detto, chiamauano la Spagnuola. » *Historie*, cap. XXIX, f. 60 et 61.

4 Jomard, *Monuments de la géographie*, Nos 17-24.

L'Amiral, s'appuyant sur les renseignements que lui donnèrent les naturels du pays, dit que s'il y avait plus d'or dans l'île Tortuga que dans l'île Espagnole, c'est parce que cette première était plus proche de Babèque, d'où [des courants] apportaient à Tortuga ce métal précieux; aussi se croyait-il près de la fontaine aurifère, que Dieu dans sa miséricorde avait voulu lui dévoiler[1]. Il considérait donc Babèque et Hispaniola comme deux îles complétement distinctes.

Ainsi non-seulement l'identification tentée par les *Historie* est erronée, mais elle se trouve en contradiction avec les paroles mêmes de Christophe Colomb.

Ces erreurs sont si fréquentes dans cet ouvrage que Humboldt, parlant de la propriété des quatre vents attribuée à l'étoile polaire, étrange théorie développée avec des détails plus étranges encore dans le chapitre LXVI des *Historie*, ne peut s'empêcher d'avouer que « lorsque don Fernand ne cite pas les paroles mêmes des journaux de son père, l'absurdité que l'on remarque dans l'explication des phénomènes physiques peut avoir sa source dans le peu de connaissances nautiques du fils[2]. » Au lieu de « fils, » il suffit de substituer dans cet extrait les mots : « l'auteur des *Historie*, » pour être tout à fait dans le vrai.

1. « Dijo el almirante que creia que en aquella *isla Española* ni en la *Tortuga* hubiese minas de oro sino que lo traian de *Baueque*... Y creia el almirante questaba muy cerca de la fuente, y que nuestro señor le habia de mostrar donde nasce el oro. » Navarrete, vol. I, p. 95.

2. *Essai critique*, vol. III, p. 56.

XVII.



E mariage de Christophe Colomb avec Felipa Moñiz de Perestrello, à Lisbonne, est raconté dans les *Historie* avec des détails romanesques, mais possibles. Colomb avait coutume d'aller entendre le service divin dans la chapelle du couvent de Tous-les-Saints. Au milieu de ses dévotions, la belle prestance du pieux marin attira les regards d'une des pensionnaires du monastère, qui lui fit tant d'avances et lui témoigna une telle affection qu'il l'épousa[1]. C'était la fille de Perestrello, gentilhomme d'origine italienne, qui avait découvert, dit l'auteur des *Historie,* les îles de Madère et de Porto Santo[2].

1. « Percioché si portava molto honoratamente, e era huomo di bella presenza, e che non si partiva dall' honesto, avvenne, che una gentildonna, chiamata Donna Filippa Mogniz, di nobil sangue, Cavalliera nel Monastero d'ogni Santi, dove l'Ammiraglio usava di andare a messa, prese tanta prattica e amicitia con lui, che divenne sua moglie. » Cap. v, f. 11.

2. « Giunsero all' isola della Madera e di Porto Santo, luoghi che fino a quei tempi non erano stati scoperti. » *Loc. cit.*, f. 11.

Sans nous arrêter à l'histoire de cet Irlandais, Robert O'Machin, qui, embarqué à Bristol avant l'année 1377 pour passer en France avec une jeune fille qu'il avait enlevée, fut jeté par la tempête sur la côte de Madère, y vécut et y mourut, il est constant que cette île était connue au moins cinquante ans avant la naissance de Perestrello, puisque la plupart des portulans italiens de la première moitié du XIV[e] siècle la décrivent très-exactement[1]. Les expéditions de Jean Gonçalves Zarco et de Tristam Vaz Teixeyra, sont aussi antérieures à celles qu'a pu entreprendre Perestrello. Il y a déjà là une erreur capitale.

Mais ce qui nous frappe, c'est de voir que l'auteur supposé des *Historie* ignore le véritable nom de baptême de l'homme dont Colomb avait épousé la fille. On devait cependant en parler souvent dans la famille, puisque c'est dans les papiers, cartes et journaux qu'il avait laissés en mourant que le grand navigateur génois aurait puisé la première idée de ses voyages transatlantiques[2].

Il est assez difficile de savoir lequel des Perestrelli était le père de la femme de Colomb, car il y en a eu trois du nom de Barthélemy[3]: Barthélemy, le pre-

1. « *Isola di Ligname* » « *Porto Sancto,* » Baldelli, *Marco Polo*, vol. I, p. CLXVIII; d'Avezac, *Iles de l'Afrique*, p. 116.

2. « La onde, perchè, l'intendere cotali navigationi, e historia piaceva molto all' Ammiraglio, la suocera gli diede le scritture, e carte di navigare, che di suo marito gli erano rimase. » *Historie*, cap. V, f. 11. Voyez aussi Oviedo, *Historia general*, lib. II, cap. II.

3. Cordeyro, *Historia insulana das ilhas a Portugal sugeytas no oceano occidental*, Lisboa, 1717, in-fol.; d'Avezac, *Iles de l'Afrique*, p. 123.

mier capitaine donataire de Porto Santo, marié en secondes noces avec Isabelle Moñiz; Barthélemy, son fils, par Isabelle; enfin, Barthélemy, fils de ce dernier et de la fille de Tristam Vaz.

Nous ne saurions dire si la femme de Colomb, Felipa Moñiz, était la fille du premier Barthélemy.

L'établissement de la capitainerie de Porto Santo remonte aux années qui s'écoulèrent entre 1420 et 1425[1]. En admettant que ce premier Barthélemy, que nous n'avons aucune raison de qualifier de navigateur[2], fût alors âgé seulement de vingt-cinq ans, il ne pouvait guère avoir en 1478, année probable du mariage de Christophe Colomb, une fille assez jeune

1. « E foe o começo da povoraçom desta ilha no anno do nacimento de Ihu Xpo de mil e iiijc xx annos. » Zurara, *Chronica de Guiné*, cap. LXXXIII, cité par M. d'Avezac, *Notice des découvertes dans l'Océan Atlantique*, p. 9. M. d'Avezac donne aussi un extrait d'un acte du 18 novembre 1460, montrant la date à laquelle l'infant don Henri, dit avoir commencé à coloniser Madère et Porto Santo : « Comecei de povorar a minha ilha « da Madeira, havera hora 35 annos; e isso mesmo a do Porto-Santo. » *Iles de l'Afrique*, p. 123.

2. « Grand'huomo per mare », disent les *Historie*. Barros et Cordeyro sont les seuls auteurs qui en parlent d'après des documents contemporains. Il n'y a rien dans leurs ouvrages qui permette de qualifier les Perestrelli de Portugal de grands navigateurs. Barthélemy semble avoir été un simple gentilhomme attaché à la cour de l'infant don Henri. Lorsque Zarco et Vaz, revenant de leurs tentatives au cap Bojador, annoncèrent leur découverte de Porto Santo, il sollicita le privilége d'aller y planter une colonie. Familier de l'infant don Juan, il l'obtint facilement, mais ne réussit guère dans son entreprise. Barthélemy avait emporté dans une cage une lapine pleine dont les petits furent d'une telle fécondité, qu'ils finirent par le chasser lui et ses colons de Porto Santo. Barros, *Asia*, decade I, cap. II, f. 7 de l'édition de 1752.

pour être encore au couvent. D'ailleurs le P. Cordeyro, source unique de tous ces détails généalogiques, ne lui attribue qu'une fille, Iseult, laquelle avait pour mère Béatrice, sa première femme.

Nous pensons plutôt que la femme de Colomb était la fille du deuxième Barthélemy, car c'est le seul Perestrello qui, empruntant le nom de sa mère, s'appelât aussi Moñiz. Nous avons sur ce point le témoignage de Las Casas, qui dit en propres termes que Felipa était la fille de Barthélemy *Mogniz* Perestrello[1].

Quoi qu'il en soit, fils ou petit-fils du premier donataire, ou le premier donataire lui-même, le beau-père de Colomb ne pouvait s'appeler de son prénom que *Barthélemy*.

L'auteur des *Historie*, seul entre les historiens, le nomme *Pierre*, « Pietro[2]. »

Comment Fernand pouvait-il ignorer à ce point le nom de l'homme dont Christophe Colomb était le gendre[3]?

Ce n'est pas le seul exemple que nous puissions

1. « Questa era figlia di un gentiluomo che chiamavasi Bartolommeo Muñiz Perestrello cavaliere famigliare della Casa dell' Infante Don Giovanni di Portogallo. » *Historia general*, vol. I, cap. IV; Ms. cité par le comte Bernardo Pallastrelli, *Il Suocero e la moglie di Cristoforo Colombo*, Modena, 1871, in-4, p. 17.

2. « Ma, percioche il suo suocero, chiamato Pietro Mogniz Perestrello. » *Historie*, f. 11.

3. N'oublions pas qu'en Espagne le nom de famille est très-rarement employé. On dit et un écrivain espagnol écrit presque toujours, don Cristóforo, don Juan, don Bartolomé, etc. C'est à un tel point que les

citer d'une si étrange ignorance au sujet des membres de la famille de l'Amiral.

L'auteur des *Historie* raconte que Colomb, malgré ses déboires, se laissant convaincre par le père Juan Perez, supérieur du couvent de la Rabida, consentit à ne pas aller offrir ses services à des princes étrangers. Ce qui l'aurait surtout décidé, c'est qu'il se considérait comme Espagnol, ayant longtemps vécu en Espagne, et ayant eu des enfants, « *figliuoli,* » dans ce pays[1].

Christophe Colomb n'a jamais eu que deux enfants, deux fils, dont l'un, Diégo, est né en Portugal, et l'autre, Fernand, à Cordoue, en Espagne.

Il n'y a que les *Historie* où se trouve cette mention de plusieurs enfants espagnols de naissance.

dictionnaires biographiques et les index prennent pour titre de départ de chaque article le nom de baptême : — au grand désespoir des chercheurs.

1. « Percioche parea a lui veramente d'esser naturale hoggimai della Spagna, per lo gran tempo che vi era stato, mentre haueua atteso a cotal sua impresa, e per hauere ancora acquistati figliuoli in essa. » *Historie*, cap. XII, f. 34.

XVIII.



Nous avons dit que Colomb avait fait un court voyage en Portugal pendant l'hiver de 1488-89.

L'auteur des *Historie*, pour rehausser son héros, nous le représente comme ayant dédaigné les offres du roi de Portugal et refusé de se rendre dans ce pays, bien que le monarque l'en eût prié par écrit [1].

Non-seulement Colomb est alors allé en Portugal, mais il fit ce voyage sur sa demande expresse d'offres de service, et après en avoir sollicité et obtenu la permission : fait essentiel, car les termes de la réponse du roi impliquent que Colomb avait eu maille à partir avec la justice portugaise, et n'osait s'aventurer de nouveau dans ce pays avant d'avoir obtenu qu'il ne serait pas inquiété.

Nous n'avons pas la lettre que Colomb écrivit à

1. « L'Ammiraglio tolse commiato da' suoi amici, e se n' andò alla volta di Cordova, per dare ordine alla sua andata in Francia ; percioche in Portogallo s' era già risoluto di non voler tornare, ancora che il Re glie ne hauesse scritto » *Historie*, cap. XIII, f. 36.

cette occasion, mais la réponse de Joao II a été publiée plusieurs fois.

« Nous avons vu l'épître *que vous nous avez écrite,* » dit le roi, et il ajoute « et nous vous mettrons à l'abri « de tous les recours de notre justice, pour quelque « cause que ce soit, civile ou criminelle[1]. »

Colomb a-t-il profité de l'immunité sollicitée et promise? Est-il vrai que, grâce aux concessions qui lui furent faites par Ferdinand et Isabelle, il refusa l'offre du roi de Portugal, et resta en Espagne[2]?

Parmi les livres lui ayant appartenu et qui se trouvent encore à la Colombine, on remarque cette collection de douze traités rédigés par le cardinal Pierre d'Ailly (qui pour la partie cosmographique a audacieusement pillé l'*Opus majus* de Roger Bacon), et si souvent cités sous le nom d'*Alyaco* et sous le titre de *Imago mundi*. Sur l'un des feuillets[3] on lit, dans une note manuscrite de l'écriture de Christophe Colomb, que se trouvant à Lisbonne en décembre 1488, lors de l'arrivée de Barthélemy Dias, il put examiner

1. « Vimos a carta que Nos escrevestes : e a boa vontade e afeiçáo que por ella mostraaes teerdes a nosso serviço, vos agardecemos muito... E porque por ventura teerees algum receo de nossas justiças por razaom dalgumas cousas a que sejaaes obrigado, Nós por esta nossa carta vos seguramos polla vinda, stada, e tornada que nom sejaaes preso, reteudo, acusado, citado, nem demandado por nenhua causa, ora seja civel, ora crime, de qualquer qualidade... *Scripta em Aviz a vinte de Março de* 1448. » Navarrete, vol. II, p. 5; Varnhagen, *La Verdadera Guanahani*, p. 108.

2. Navarrete, vol. III, p. 598; Irving, *Life*, vol. I, p. 97.

3. Feuillet 13, dans le chap. VIII.

les cartes que le navigateur portugais rapportait de son célèbre voyage au cap de Bonne-Espérance [1].

Il est donc évident que Colomb s'est empressé de profiter de la permission que le roi de Portugal lui avait donnée, et l'assertion contraire des *Historie* est ici encore controuvée.

1. « Nota quod hoc anno Domini 88, in mense Decembri, appulit in Ulixbona Bartolomeus Didacus capitaneus trium carabellarum, quem miserat Dominus Rex Portugalliæ in Guineam ad tentandum terram, et renunciavit ipso Domino Regi prout navigaverat ultra jam navigatam leuchas 600, videlicet 450 ad austrum et 250 ad aquilonem, usque uno [vero?], propè promontorium nominatum « Cabo de boa Esperanza » quem [quod?] in agrisimba æstimamus. Qui quidem in eo loco invenit distare per astrolabium ultra lineam æquinoctialem gradus 45°. quem ultimum locum distat ab Ulixbona leuchas 3,100. quod viagium pictavit et scripsit de leucha in leucham in una charta navigationis ut oculi visui ostenderet Domino ipso serenissimo Regi in quibus omnibus interfui. » Barros dit « em Dezembro do anno de quatro centos et outenta et sete, auendo dezaseis meses et dezasete dias que eraõ partidas delle ». Decad. I, lib. III, cap. IV. Mais il suffit pour notre argument de démontrer que Colomb est retourné en Portugal après 1487.

Il paraît que Las Casas (*Historial General*, lib. I, cap. 26, cité par Peschel, *Zeitalter*, p. 112) attribue cette note à Barthélemy Colomb, mais elle est bien de l'Amiral, comme les autres notes qui remplissent les marges du volume, que Fernand décrit dans son catalogue (*Registrum* B, N° 3122), comme ayant appartenu à son père.

XIX.



N a savamment discuté les raisons qui peuvent avoir suggéré à Colomb l'idée d'entreprendre le fameux voyage de 1492; et si c'est la partie la plus mystérieuse de son histoire, peut-être est-ce celle que des documents nouveaux et inédits permettront un jour d'éclairer le plus sûrement. En attendant, nous ne nous proposons d'examiner qu'une seule des raisons alléguées par l'auteur des *Historie*, qui prétend à ce sujet s'appuyer sur ce qu'il aurait trouvé dans les papiers de l'Amiral. « Afin qu'on sache de quels piètres arguments il a déduit une si grande entreprise, je vais dire ici ce que j'ai lu sur ce sujet dans ses écrits[1]. »

L'Amiral, si nous en croyons les *Historie*, pensait trouver avant d'arriver aux Indes quelque île ou quelque terre de grande étendue, comme l'expérience

1. « Ma accioche si vegga, da quanto deboli argomenti venne à fabricare, o dar luce ad vna si gran machina... dirò qui quello, che fra gli scritti suoi sopra questa materia ho trovato. » *Historie*, cap. V, f. 12.

l'a démontré, dit ce curieux ouvrage. C'est-à-dire que ce serait avec connaissance de cause que Colomb a découvert les îles et le continent du Nouveau-Monde[1].

Si ce passage se présentait sous la forme d'une simple supposition ou d'un commentaire de l'auteur, nous nous y arrêterions à peine ; mais donné comme rédigé d'après des écrits de Christophe Colomb, nous devons lui opposer d'autres écrits, certainement de la main de l'Amiral, authentiques et incontestés, dont la teneur est tout autre.

Et d'abord nul ne peut nier que tous les documents, toutes les preuves, toutes les inférences, démontrent que Christophe Colomb n'a jamais supposé qu'il trouverait et n'a jamais cru qu'il avait trouvé cette île ou cette terre intermédiaire. L'Amiral était convaincu qu'il allait aborder en ligne directe à la Chine ou au Japon ; et il est mort persuadé qu'il avait découvert, ce qu'il allait chercher, la côte occidentale de l'Asie, rien d'autre et rien de plus!

Voyez le journal de bord de son premier voyage. Quelle est sa grande préoccupation lorsqu'à la date du 21 octobre 1492, il approche pour la première fois de l'île de Cuba? « J'étais décidé d'aborder, dit-il, à la terre ferme et à la ville de Quinsay, afin de remettre

1. « La terza, et ùltima cagione, che mosse lo Ammiraglio allo scoprimento delle Indie, fu la speranza, che egli haueua di poter trouar, prima che arrivasse à quelle, alcuna Isola, ò terra di grande vtilità, dalla quale potesse poi seguire il suo principale intento... Il che essendo cosi, argomentaua, che dal fine della Spagna infino a' termini dell' India allhor conosciuti ci fossero molte altre Isole e terre, come poi la esperientia ne ha dimostrato. » *Loc. cit.*, cap. IX, f. 19.

les lettres de Votre Altesse au Grand Khan, et en rapporter sa réponse[1]. »

Dans son langage, « ir á la tierra firme », c'était tout simplement débarquer dans les environs de la Havane ou de Cardenas.

Le mardi suivant, 23 octobre, il annonce qu'il se prépare à aller rendre visite à ce potentat oriental dans sa ville de Cathay, que ce qu'on appelle aujourd'hui le littoral de l'île de Cuba est la terre ferme, et qu'il se trouve entre Zayto et Quinsay[2]. Aussi, ne pouvant modérer son impatience, le 2 novembre il envoie au Grand Khan deux ambassadeurs, dont il choisit l'un, Luis de Torres, juif converti, parce qu'ayant vécu dans le royaume de Murcie, il parlait un peu l'hébreu, le chaldéen et l'arabe[3].

Le retour, les mains vides, de ces singuliers ambassadeurs, qui, loin d'avoir rencontré des Chinois ou des Japonais richement vêtus et des villes bâties en porcelaine, n'avaient vu que de pauvres huttes en bambou et de malheureux insulaires ne possédant d'autres ornements qu'un anneau passé dans

1. « Mas todavia, tengo determinado de ir á la tierra firme y á la ciudad de Quinsay, y dar las cartas de vuestras altezas al Gran Can, y pedir respuesta y venir con ella. » Navarrete, vol. I, p. 37.

2. « Habia de trabajar de ir al Gran Can que pensaba que estaba por alli, ó á la ciudad de Cathay que es del Gran Can. Y es cierto questa es la tierra firme, y que estoy ante Zayto y Quinsay, cien leguas poco mas ó poco menos, lejos de lo uno y de lo otro. » *Loc. cit.*, p. 47.

3. « Era un Luys de Torres que habia viviado con el Adelantado de Murcia, y habia sido judío, y sabía diz que hebráico y caldeo, y aun algo de aràbigo. » *Loc. cit.*, p. 47.

les narines, ne convainquit pas Colomb de son erreur. Il revint en Espagne de ce premier voyage, puis d'un second et des suivants, sans se douter qu'il avait découvert un monde, plus grand et autre que celui qu'il allait chercher, ou trouvé sur son chemin l'immense péninsule que les *Historie* lui donnent la prescience d'avoir devinée.

Il fit plus!

Le 12 juin 1494, il amena à bord de la *Niña* un notaire, Fernand Perez de Luna, à qui il ordonna de rédiger un acte déclarant que sans aucun doute le pays où il se trouvait était la terre-ferme et le commencement des Indes, et que l'on pouvait y venir d'Espagne par terre, ce qu'il était prêt à démontrer; qu'il avait ordonné que chaque homme à bord des caravelles de l'expédition fût amené par-devant lui, et requis de signer cette déclaration. Enfin, l'Amiral fit ajouter à ce singulier document une clause, en vertu de laquelle tout individu qui se permettrait jamais d'exprimer un doute à ce sujet serait condamné à payer 10,000 maravédis d'amende et à avoir la langue coupée, « cortada la lengua ». Si le coupable était un simple mousse ou un homme de peu, avant de procéder à cette douloureuse excision, on devait le rouer de coups, « daria ciento azotes ». En foi de quoi, tous les pilotes, maîtres et matelots, vinrent, évidemment sans hésiter, l'un après l'autre, signer cette étrange déclaration[1].

1. « Y porque despues del viage acabado que nadie no tenga causa con malicias, ó por mal decir y apocar las cosas que merecen mucho

Les explorations qui suivirent ne changèrent rien aux opinions de Christophe Colomb. Dans la lettre qu'il envoya au pape, en février 1502, et où il énumère ses découvertes, il dit avoir trouvé *quatorze cents* îles et trois cent trente-trois lieues de la terre-ferme de l'Asie. Quant à Saint-Domingue, c'est Tarsis, Ophir et Cipangu[1].

Enfin le 7 juillet 1503, lors de son quatrième et dernier voyage, dans la lettre adressée de la Jamaïque aux Rois Catholiques, après avoir exprimé l'opinion

loor, requirió á mí el dicho Escribano el dicho Señor Almirante, como de suso lo reza, de parte de sus Altezas, que yo personalmente con buenos testigos fuese á cada una de las dichas tres carabelas é requiriese al Maestre é compaña, é toda otra gente que en ellas son publicamente que dijesen si tenian dubda alguna que esta tierra no fuese la tierra firme al comienzo de las Indias y fin à quien en estas partes quisiere venir de España por tierra; é que si alguna dubda ó sabiduría dello toviesen que les rogaba que lo dijesen, porque luego les quitaría la dubda, y les faría ver que esto es cierto y qués la tierra firme. E yo así lo cumplí y requerí públicamente aquí en esta carabela Niña al Maestre é compaña, que son las personas que debajo nombraré á cada uno por su nombre y de donde es vecino, é asimismo en las otras dos carabelas suso dichas requerí á los Maestres é compaña, y así les declaré por ante los testigos abajo nombrados; todo así como el dicho Señor Almirante à mí había requerido yo requerí á ellos, y les puse pena de diez mil maravedís por cada vez que lo que dijere cada uno que despues en ningun tiempo el contrario dijese de lo que ahora diria, é corrtada la lengua; y si fuere Grumete ó persona de tal suerte, que le daría ciento azotes y le cortarian la lengua; y todos así requeridos en todas las dichas tres carabelas cada uno por sí con mucha diligencia, miraron los Pilotos é Maestres, é Marineros en sus cartas de marear.... » Navarrete, *Docum. diplom.* N° LXXVI, p. 145.

1. « Descobrí deste camino, y gané mil é cuatrocientas islas y trescientas y treinta y tres leguas de la tierra firme de Asia... Esta isla es Tarsis, es Cethia, es Ofir y Ophaz é Cipanga, y nos la habemos llamado Española. » *Loc. cit.*, N° CXLV, p. 280.

qu'il n'est plus qu'à dix journées du Gange [1], il raconte que le 3 mai il est arrivé dans la province de Mango (la Chine méridionale de Marco Polo), d'où il est allé au Cathay (la Chine septentrionale du même voyageur), et de là à Saint-Domingue [2].

Que peut-on ajouter? Entre les assertions des *Historie* et celles de Christophe Colomb il n'y a pas à hésiter. Aussi pourrait-on soutenir l'opinion, si

1. *Epistola... de Insulis Indiæ supra Gangem nuper inventis :* tel est le titre de la relation de son premier voyage. *B. A. V.* N° 1.

2. « Llegué à treze de Mayo en la provincia de Mango que parte con aquella del Catayo y de alli parti para la Española. »

Cette prodigieuse erreur n'est pas la seule que Colomb ait commise. Ainsi il croyait avoir vu des sirènes dans la mer des Antilles : « Cuando el Almirante iba al Rio de Oro, dijo que vido tres serenas que salieron bien alto de la mar, pero no eran tan hermosas como las pintan. » Journal de bord, Navarrete, vol. I, p. 130.

Il croyait aussi à l'existence dans ces parages de femmes vivant sans hommes et assez semblables aux amazones : réminiscence, évidemment, de l'*Isola Mascola e Femina* de Marco Polo : « Hi sunt qui cœunt cum quibusdam feminis, quæ solæ insulam Mathenim primam ex Hispania in Indiam trajicentibus inhabitant. Hæ autem feminæ nullum sui sexus opus exercent : utuntur enim arcubus et spiculis, sicuti de earum conjugibus dixi, muniunt sese laminis æneis, quarum maxima apud eas copia exsistit. » Lettre à Sanchez, *loc. cit.*, p. 192.

Il n'était pas non plus éloigné de croire qu'on trouvait aussi dans ces pays des hommes qui avaient une queue : « namque ultra dicta CCCXXII milliaria in ea parte quæ ad occidentem prospectat duæ, quas non petii, supersunt provinciæ, quarum alteram Indi Anam vocant, cujus accolæ caudati nascuntur. » *Loc. cit.*, p. 188.

Enfin dans la relation de son troisième voyage, il cherche à démontrer qu'il a trouvé le paradis terrestre des Pères de l'Église et des théologiens : « porque creo que allí es el Paraiso terrenal... Grandes indicios son estos del Paraiso terrenal, porque el sitio es conforme à la opinion de estos santos é sanos teólogos. » *Loc. cit.*, p. 259.

paradoxale, que non-seulement Colomb n'a jamais pensé qu'il allait découvrir ce que nous appelons le Nouveau-Monde, mais que si, avant de s'embarquer en 1492, on lui avait appris que tel serait le résultat de son voyage, il ne serait probablement pas parti, et que, de toutes les nouvelles qu'il eût pu recevoir à son lit de mort, il n'y en aurait pas eu de moins bien accueillie que celle qu'il avait découvert, non la côte occidentale de la Chine, mais le continent appelé aujourd'hui Amérique.

Il est donc impossible que l'auteur des *Historie* ait trouvé dans les papiers de l'Amiral la moindre indication qu'il connaissait cette « terra di grande utilità ».

Grenade, un coffret artistement ciselé qui passe pour avoir contenu les joyaux auxquels la légende fait jouer un si beau rôle; mais Isabelle la Catholique possédait-elle encore en 1492 son écrin, ses perles et ses pierreries?

N'est-ce pas au contraire un fait que ces joyaux furent engagés, bien avant l'année 1492, par Ferdinand d'Aragon, pour un tout autre objet : la conquête de Grenade?

Les registres de la cathédrale de Valence, ou d'autres archives de la ville, ne contiennent-elles pas la preuve que le prêteur en cette occasion fut le chapitre même, et que, loin d'avoir restitué les joyaux en 1492, le gage était toujours en sa possession au siècle passé?

Peut-être est-il encore précieusement et mystérieusement gardé à Valence au moment où nous écrivons ces lignes.

XXI.



ES chapitres des *Historie* qui racontent dans tous ses merveilleux détails les incidents du premier voyage de Colomb, sont devenus la source principale[1] des légendes qui ont inspiré tant de poëtes et d'artistes. Voyez les poëmes de Gambara[2], de Stella[3], de Giorgini da Jesi[4], de Villefranchi Volterrano[5], de Stigliani[6], de Placcius[7], de Moraes Vasconcellos[8], de Carrara[9], d'Emeressio[10], de Bellini[11], de

1. Oviedo en parle déjà (*Historia general*, lib. II, cap. v), mais d'une manière très-succincte. L'histoire des matelots qui voulaient jeter Colomb à la mer pendant qu'il observait les étoiles ne se trouve que dans les *Historie*.

2. *De navigatione Christofori Columbi*, Romæ, 1581, in-8, et 1583, in-4.

3. *Columbeidos*, Londini, 1585 et Romæ, 1590, in-4.

4. *Il Mondo Nuovo*, Iesi, 1596, in-fol.

5. *Canto del Colombo*, Firenze, 1702, in-4.

6. *Il Mondo Nuovo*, Piacenza, 1617, in-12, et Roma, 1728, in-8.

7. *Atlantis Retecta*, Hamburgi, 1759, in-12.

8. *El Nuevo Mundo*, Barcelona, 1701, in-4; *El Colon*, Madrid, 1716, in-4.

9. *Columbus*, Romæ, 1715, in-8.

10. *L'Ammiraglio*, Venezia, 1759, in-8, 1761, in-4.

11. *La Colombiade*, Cremona, 1826, in-8, 2 vol.

Costa[1], de Tamburini[2], de Barlow[3], de Rogers[4], de Mme Du Boccage[5], etc.; ils contiennent des chants entiers qui ne sont qu'une paraphrase plus ou moins poétique du long passage intitulé : *Come la gente mormorava con desiderio di tornarsi a dietro*[6].

On lit dans cet éloquent chapitre que les hommes de l'équipage, non contents d'accuser Colomb de les avoir envoyés à une mort certaine, ne cessaient de conspirer contre lui. Ils exigaient qu'il revînt en Espagne; et ne réussissant pas à vaincre son indomptable résolution, ils méditèrent même de le précipiter dans la mer. Ces plaintes, ces combats contre des gens ignorants et effrayés, recommençaient à chaque instant et étaient pour l'Amiral une cause de graves inquiétudes.

Incapable plus longtemps de tenir tête aux mutins, il voyait avec douleur que tout l'abandonnait, lorsqu'à la dernière heure, au dernier moment, pendant la nuit du 11 au 12 octobre 1492, l'Amiral vit enfin, lui le premier, cette lumière vacillante, indice certain de l'existence et de la proximité d'une terre habitée.

Cette lutte de tous les jours et de tous les instants, ces obstacles dont il triompha, mais qui furent le plus grand danger qu'il eut à surmonter, ont dû lais-

1. *Cristoforo Colombo*, Genova, 1846, in-8.
2. *Colombiade*, Bastia, 1823, in-8.
3. *The Columbiad*, Philadelphia, 1807, in-4.
4. *The voyage of Columbus*, London, *sine anno*. (1812), in-4.
5. *La Colombiade*, Paris, 1756, in-8.
6. *Historie*, cap. XIX, f. 44.

ser des traces dans le journal où Colomb consignait ses préoccupations et les événements quotidiens.

Ce journal de bord, nous le possédons. Il a été publié par Navarrete [1], d'après une copie faite par Las Casas, abrégée, il est vrai, en beaucoup d'endroits, mais qui ne semble omettre aucun des faits saillants de ce mémorable voyage.

La seule mention de ces difficultés qui impriment un cachet si mélodramatique aux *Historie*, telle que nous l'avons lue dans le manuscrit même, aujourd'hui conservé dans la bibliothèque du duc d'Ossuna à Madrid, est en ces termes : « Mercredi, 10 octobre... Enfin, l'équipage n'en pouvant plus, se plaignait de la durée du voyage ; mais l'Amiral fit de son mieux pour ranimer leur espoir [2]... »

C'est tout !

1. *Coleccion de viages*, vol. I, p. 1-175.

2. « *Miercoles : 10 de octubre*... Aquí la gente ya no lo podia sufrir, quejábase del largo viage ; pero el Almirante los esforzó lo mejor que pudo dándoles buena esperanza... »

Dans les fameuses enquêtes instituées en 1513 et en 1515 (Navarrete, vol. III, p. 538, *seq.*), lors du procès intenté à Diégo Colomb et où les Pinzon revendiquèrent l'honneur de la découverte du Nouveau-Monde, les témoins, qui pour la plupart avaient fait partie de la première expédition, entrent dans de grands détails sur les incidents de ce mémorable voyage, mais aucun ne corrobore les assertions des *Historie*.

XXII.



L y a à peine un incident, réel ou supposé, qui ne devienne, sous la plume de l'auteur des *Historie*, un thème pour des récits empreints d'exagérations ou inventés de toutes pièces, mais contredits ou tacitement démentis par les documents originaux que nous possédons encore.

Parlant de ces espaces couverts d'herbes marines qu'on rencontre dans l'Océan près de l'équateur, l'auteur assure que l'accumulation de ce varech avait inspiré aux hommes de l'équipage une terreur presque insurmontable, et qu'ils s'attendaient à être condamnés à une immobilité perpétuelle, comme « S. Amoro nel mare congelato[1]. »

Le journal de l'Amiral ne dit pas un mot de ces craintes aussi vaines que peu probables.

Des marins accoutumés à naviguer au milieu des îles du Cap Vert et sur les côtes d'Islande, où les bancs de fucus sont presque aussi fréquents qu'aux

1. *Historie*, cap. XVIII, f. 34.

abords de l'archipel de Bahama, ne se seraient pas effrayés outre mesure de ces algues flottantes.

Humboldt, que nous aimons à suivre dans ses études critiques sur l'histoire de la géographie du nouveau continent, cite encore une de ces exagérations qu'on ne saurait attribuer qu'à un littérateur de profession, plus soucieux de faire des phrases et d'émerveiller le lecteur que de rester dans les limites de la vérité.

« Christophe Colomb, remarque Humboldt[1], est le premier qui rapporte l'époque fixe d'une éruption. Il dit dans le journal de son premier voyage[2] :

« En passant près de Ténériffe pour atterrir à la Gomera, on vit un grand feu (sortant) de la *Sierra* de l'île de Ténériffe, qui est extrêmement élevé. Le fils [Fernand], qui aime les effets dramatiques et oppose volontiers l'ignorance des matelots à l'instruction de l'Amiral, parle[3] des flammes sortant de la montagne, de l'effroi (*espante*) de l'équipage et des explications que Christophe Colomb donna de la cause de ce feu,

1. *Essai critique*, vol. III, p. 142.

2. Navarrete, vol. I, p. 6.

3. Humboldt travaillait sur la mauvaise traduction des *Historie* faite en espagnol pour Barcia et insérée dans le vol. I des *Historiadores primitivos de las Indias Occidentales*, Madrid, 1749, in-fol. Le texte italien dit seulement : « Passò quella notte presso à Teneriffe, dal cui scoglio, che è altissimo, vedevano uscir grossissime fiamme. Di che maravigliandosi la sua gente, egli diede loro ad intendere il fondamento e la causa di cotal foco, verificando il tutto con lo essempio del monte Etna di Sicilia. » *Historie*, cap. XVI, f. 40.

en s'appuyant, dans son discours, de l'exemple du mont Etna. »

« Le journal que nous venons de citer ne parle ni de l'effroi des marins, ni de l'argumentation doctrinale sur la nature du feu volcanique. M. Navarrete a déjà rappelé combien les marins courageux de Palos, Moguer et Huelva, étaient habitués dès le treizième siècle aux effets des volcans de l'Italie. J'ajouterai que même les volcans des îles Canaries devaient êtres connus sur les côtes d'Espagne et du Portugal par le déplorable enlèvement d'esclaves guanches vendus aux marchés de Séville et de Lisbonne. »

XXIII.

ANS le chapitre LXIV des *Historie*, nous lisons que, aussitôt arrivé en Espagne, Christophe Colomb se rendit à Burgos, où il fut favorablement reçu par les Rois Catholiques, qui y célébraient les noces de leur fils, le prince héritier, avec Marguerite d'Autriche qu'on venait de conduire dans cette ville[1].

Plus loin on remarque l'assertion que l'auteur du livre se rappelle d'autant mieux ces événements qu'il assistait aux fêtes en qualité de page du fiancé; autrement, dit-il, je ne me permettrais pas de le raconter[2].

Ici nous avons une affirmation positive qu'immédiatement après son retour du second voyage,

1. « Giunto l'Ammiraglio in terra di Castiglia, *subito cominciò* ad ordinar la sua partita per la città di Burgos; dove fu ben ricevuto da' Ré Catolici, che si ritrovavano quivi per celebrar le nozze del S. P. don Giovanni, loro figliuolo, il qual tolse per moglie Madama Margherita D'Austria... che allhora gli era stata condotta. » *Historie*, f. 150.

2. « Ma cotai particolarità, e grandezze, benchè io fossi presente, per esser paggio del suddetto Principe, altrimenti io non racconterò. » *Loc. cit.*, cap. LXIV, f. 150.

« subito », Christophe Colomb alla à Burgos, où son arrivée coïncida avec les noces de la princesse Marguerite.

Colomb mit à la voile pour revenir du Nouveau-Monde le 28 avril et jeta l'ancre dans la baie de Cadix le 11 juin 1496[1]. Aussitôt que la nouvelle de son arrivée parvint à Ferdinand et à Isabelle, ils lui envoyèrent une lettre des plus pressantes, datée d'Almazan le 12 juillet 1496[2], l'invitant à venir à la cour et exprimant le désir qu'il se dépêchât : « sereis acà presto ». Ils étaient impatients de lui entendre raconter les incidents de sa découverte de la Guadeloupe et de la Jamaïque. Herrera nous dit, sous la date de 1496, qu'en effet l'Amiral se rendit en cette année à la cour qui se tenait alors à Burgos.

D'un autre côté, la princesse Marguerite n'arriva au port de Santander qu'au commencement de mars 1497. Le mariage fut célébré à Burgos le 3 avril suivant[3]. Six mois après, Marguerite était veuve.

Ici il n'y a pas seulement une erreur de date, qu'on pourrait au besoin attribuer à l'imprimeur ou même à un *lapsus* de l'auteur. Ce chapitre contient toute

1. Herrera, Decad. I, lib. III, cap. 1. p. 65.

2. Navarrete, vol. II, p. 179.

3. « Llegó la Princesa al puerto de Laredo con la escuadra española el dia 17 de Febrero del año 1497, y la desposó con D. Juan en 11 de Marzo el arzobispo de Sevilla y patriarca de Alejandria, en el valle de Toranzo en Vizcaya, camino de Santander á Búrgos, en cuya ciudad, segun el Mtro. Florez, se celebraron las bodas el 3 de Abril siguiente. » De Bofarull, *Los Condes de Barcelona*, Vol. II, p. 334; Prescott, *History of Ferdinand and Isabella*, vol. II, p. 353.

une série de faits relatés minutieusement. On y voit la cour et la suite pompeuse des jeunes fiancés, les plus grands seigneurs venus des quatre coins de l'Espagne pour assister à ce mariage. Puis vient Colomb qui apporte des présents magnifiques aux monarques ravis, des oiseaux au brillant plumage, des animaux et des plantes inconnus, des masques dont les yeux et les oreilles étaient d'or[1], etc. Malheureusement ces faits qui semblent si bien s'enchaîner se contredisent en réalité de la manière la plus formelle.

Comment Fernand, qu'on fait parler ici comme témoin *de visu* : « benche io fossi presente », peut-il avoir si bien vu en juillet 1496 une cérémonie qui n'a eu lieu qu'en avril 1497? Comment a-t-il pu assister en même temps au retour de son père et au mariage de don Juan? Certes, le retour de Colomb était pour Fernand un événement considérable; le

1. « Et però, tornando a quel, che all' Ammiraglio tocca, dico, che giunto in Burgos, fece subito a' re Catolici un gran presente di molte cose..., cosi di diversitá di uccelli, e animali, come di alberi, e piante... e di molte maschere, e cinte con varie figure, nelle quali gl' Indiani in vece di occhi, e di orecchie metteuano foglie di oro... » Quant à ce qu'il dit des pépites d'or grosses comme un œuf de pigeon « come uova di colombo », elles devaient se trouver en très-petit nombre. C'est justement la quantité infime de métaux précieux rapportée de ces deux expéditions qui devint la cause de l'impopularité de la découverte du Nouveau-Monde et des outrages dont on accablait déjà Colomb (*Carta a l'Ama*, Navar., vol. II, p. 269). En ce qui concerne la grande quantité d'or « molto oro in grano » rapportée de ce voyage, Bernaldez, chez qui l'Amiral passa alors quelques jours dans ce presbytère de Los Palacios, qui existe encore, dit lui-même que l'opinion générale était qu'il y avait peu ou point d'or à Hispaniola (*Reyes católicos*, cap. CXXXI).

mariage de l'héritier de la couronne, dont on nous dit qu'il était page[1], ne l'était pas moins. L'un et l'autre ont dû se graver dans sa mémoire à deux époques différentes et avec une suite de circonstances absolument distinctes; et cependant, bien que près d'une année se soit écoulée entre ces deux événements, le compilateur des *Historie* les lui fait décrire comme ayant eu lieu le même jour.

Fernand Colomb était la dernière personne au monde à qui il fût permis de commettre un semblable anachronisme[2].

1. « Per esser paggio del sudetto Principe. » *Historie*, f. 150. Voyez, *supra*, p. 5, note.

2. Cette contradiction a été aussi relevée par don Eustaquio Fernandez de Navarrete, *Coleccion de doc. inéditos*, vol. XVI, p. 355.

XXIV.



LE lecteur est frappé du ton acerbe qui règne dans les *Historie;* on dirait parfois un livre de controverse. L'auteur, justement jaloux de la gloire de son héros, ne peut souffrir la moindre objection. Lorsqu'il rencontre sur son chemin un rival de Christophe Colomb, ou un écrivain dont le récit semble devoir diminuer l'importance du navigateur génois devant la postérité, il le vilipende sans pitié. Nous avons vu comment il traite Agostino Giustiniani. Il n'a pas non plus de termes assez sévères pour Martin Alonzo Pinzon [1] et pour Oviedo [2]. Cependant un pareil langage, une telle acrimonie, ne correspond pas à l'idée que l'on se fait du caractère aimable et bienveillant de Fernand. Il résulte de l'ensemble des faits que nous avons réunis sur sa vie et de la tradition qui est restée si vivace à Séville, que c'était un homme doux

1. *Historie*, cap. XVI, XLI, f. 39, 84.

2. *Loc. cit.*, cap. X et XVI. Il est digne de remarque que Fernand ne possédait d'Oviedo que son *Sumario* (Registrum B. N°. 4878), lequel ne contient aucune allusion à Christophe Colomb.

et d'une humilité toute chrétienne. Oviedo, lui-même, l'objet de si amères critiques, nous dit en l'année 1535, du vivant de Fernand, qu'il était « de mucha nobleza y afabilidad y dulce conversacion [1] ».

On répondra peut-être que la découverte du Nouveau-Monde était l'événement capital dans l'histoire de la famille, et que la réputation de son père devait être pour lui une chose sacrée. Bien que ses manuscrits démontrent que l'histoire de l'Amérique est le sujet dont il s'est le moins occupé, nous admettons ce sentiment qui, surtout de la part d'un fils, n'est que juste et honorable. Nous l'admettons même à un tel degré, que nous voulons que Fernand, une fois entré dans cette voie, se soit fait un devoir de réfuter tous ceux qui osaient porter une main sacrilége sur les droits de Christophe Colomb à la reconnaissance de sa patrie.

A-t-il toujours agi ainsi? Les *Historie* semblent le prouver; mais c'est en réalité un point douteux.

Au mois de mai 1507 parut à Saint-Dié, en Lorraine, un petit volume de cinquante-deux feuillets, in-4, portant le titre suivant :

Cosmographiæ introductio, cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. In super quatuor Americi Vespucij navigationes.

1. On peut même dire qu'Oviedo a été un constant défenseur de Colomb et de sa famille. « Vuestra Sagrada Magestad, écrivait-il à Charles-Quint, deve onrar y gratificar y conservar la sucesion de Colon y de su casa y sostenerla, y aumenterla y estimarla como joya propria de Sus reynos. » Epître de dédicace du *Libro XX de la Segunda parte de la General Historia de las Indias;* Valladolid, 1557, in-fol.

Cet opuscule eut un tel succès qu'il s'en fit au moins trois éditions dans la même année[1], et qu'en matière de géographie les suggestions de l'auteur, Martin Waltzemüller, dit Hylacomylus, devinrent dorénavant paroles d'évangile. Puis la tradition populaire s'en empara, l'interpréta à sa manière et finit par clouer au pilori de l'histoire un homme honorable et innocent, d'où Humboldt le fit descendre il y a quelques années à peine[2]. Cet homme, c'est Améric Vespuce, et le méfait dont on l'accuse est celui de s'être arrogé la gloire de Colomb et d'avoir donné le nom d'Amérique au Nouveau-Monde.

Cette injuste appellation, Vespuce n'y est pour rien : c'est l'œuvre personnelle d'un Allemand de Fribourg en Brisgau, le même Waltzemüller qui, dans l'opuscule précité, la proposa le premier en ces termes : « Mais maintenant qu'une quatrième partie [de la terre] vient d'être trouvée par Améric, nous n'avons aucune raison de ne pas la nommer Amérique, c'est-à-dire la terre d'Améric, d'après celui qui l'a découverte, Améric, homme d'un esprit sagace[3]. »

Cette fois, il s'agit d'une allégation bien autre-

1. *B. A. V.* N°s 44, 45, 46, 47.

2. *Examen critique*, vol. IV, p. 33 ; *Cosmos*, vol. II, p. 676.

3. « Nunc vero et hæc partes sunt latius lustratæ, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis iure vetet ab Americo inventore sagacis ingenij viro Amerigen quasi Americi terram, siue Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. » Verso du feuillet qui suit aiiij, dans l'édition de mai 1507.

ment sérieuse que les modestes suppositions que se permet Oviedo. On déclare d'abord que c'est Vespuce, et non Christophe Colomb, qui a découvert le Nouveau-Monde; ensuite on promet de le prouver « ut in sequentibus audietur », en publiant la relation de ses quatre voyages ; enfin, pour l'en récompenser, l'auteur propose de donner et donne en effet d'une manière indélébile à ces pays nouveaux le nom d'Amérique.

Et afin que nul n'en ignore, les imprimeurs et les savants allemands commencent à répandre partout, à partir de la publication de ce méchant petit livre, un nombre infini d'ouvrages d'histoire et de géographie[1], d'éditions de Ptolémée, de Solin et de Pomponius Mela, où le Nouveau-Monde est invariablement et définitivement appelé *America.*

Eh bien, cet opuscule, source première d'un acte aussi injuste, dont chaque page décèle une ingratitude sans exemple, dont chaque mot devait faire saigner le cœur du fils de l'homme éminent dont on dérobait ainsi la gloire, Fernand Colomb le possédait depuis plus de quinze ans quand il mourut[2]. Non-seulement il le possédait, mais il l'avait lu et relu, comme le prouvent les références que nous avons

1. Fernand possédait parmi ceux-ci le *Pomponius Mela* de 1518 (*B. A. V.* N°. 92), les œuvres de Joannes Schoner (*B. A. V.* N°. 178), le *Speculi orbis* de Walter Lud (*B. A. V.* N°. 49), la *Cosmographie* d'Apianus (*B. A. V.* N°. 127).

2. C'était l'édition donnée par Gruniger à Strasbourg, en 1509, et décrite dans le Registrum A, sous le N°. 1773. Voyez *Supra*, p. 18, note 3.

relevées dans ses *index*, et, fait singulier, ce qui l'y avait exclusivement intéressé, c'étaient les renseignements que contient le livre sur certaines parties de l'Europe. Ses notes ne portent que sur des données cosmographiques ou sur des détails d'itinéraires. Quant à Vespuce et à Colomb, au Nouveau-Monde et à ce nom inattendu d'Amérique, il ne semble pas s'en être préoccupé.

Peut-on admettre que, si Fernand était l'auteur des *Historie*, il n'aurait pas, comme pour Giustiniani et pour Oviedo, réfuté les assertions de Waltzemüller, et que de ce ton hautain avec lequel il relève les insinuations contenues dans les Annales de Gênes et l'Histoire des Indes, il aurait hésité à livrer aux gémonies le livre et le nom du géographe allemand ?

Cependant les *Historie* ne les citent nulle part; le compilateur en ignore absolument l'existence.

Ce silence, pour nous, est décisif.

XXV.

LE récit de la mort et des funérailles de Colomb est accompagné dans les *Historie* de circonstances qu'on doit révoquer en doute.

Il est incontestable que l'Amiral revint de son troisième voyage avec des fers aux pieds [1]. Il nous le dit lui-même [2], et Las Casas donne jusqu'au nom de l'homme qui eut le courage de les river [3]. Quant à avoir fait mettre dans son cercueil ces témoins, non de l'ingratitude des Rois Catholiques, qui n'y étaient pour rien et en furent désolés [4], mais de la brutalité

1. « *Grillos.* » Oviedo, *Historia gen. de las Indias*, lib. III, cap. VI, f. 26; Gomara, *Hist. gen.*, p. 172 du vol. I de la collection de Vedia.

2. « Y publicó (Bobadilla) que á mi me habia de enviar en fierros, y á mis hermanos, así como lo ha fecho. » *Carta al ama*, Navarrete, vol. II, p. 269.

3. C'était un vil cuisinier, du nom de Espinosa. *Historia general de las Indias*, Ms., lib. I, cap. 180, *apud* Irving, *Life*, vol. II, p. 296.

4. Lettre des Rois Catholiques datée de Valencia de la Torre, 1502, dans les extraits manuscrits de Muñoz, citée par Irving, *loc. cit.*, vol. III, p. 347.

d'un rival, Francisco de Bobadilla [1], c'est une assertion qu'on ne trouve que dans les *Historie*. En tout cas, lorsque, le 20 décembre 1796, on exhuma ses restes, qui étaient depuis l'année 1536 ensevelis dans un caveau attenant au maître-autel de la cathédrale de Saint-Domingue, afin de les transporter à la Havane, où nous avons vu il y a quelques années la tombe qui les renferme, on ne trouva nulle trace de chaînes de fer [2].

C'est aussi dans ce chapitre que l'auteur des *Historie* commet des anachronismes tout à fait inadmissibles et qui trahissent une main hardie, mais inexpérimentée.

Nous avons démontré que les *Historie* n'ont pu être commencées avant le printemps de l'année 1537, puisque l'ouvrage débute par une critique détaillée d'un livre qui n'a été imprimé qu'en mars 1537 [3]. Or les *Historie* nous disent que les restes de l'Amiral étaient déposés à Séville. Mais en 1537, lorsque l'auteur des *Historie* écrivait son livre, le corps de Chris-

1. Fait singulier, Oviedo en dit beaucoup de bien. Il le qualifie de « ombre onesto y religioso », *Historia general*, lib. III, cap. VI, f. 26.

2. « Se abrió una bóveda que estaba sobre el presbiterio al lado del Evangelio, pared principal y peana del Altar mayor, que tiene como una vara cúbica, y en ella se encontraron unas planchas como de tercia de largo de plomo, indicante de haber habido caja de dicho metal, y pedazos de huesos de canillas y otras varias partes de algun difunto, que se recogieron en una salvilla... » Navarrete, *Doc. Dipl.*, N° CLXXVII, vol. II, p. 368.

3. *Supra*, p. 75.

tophe Colomb était enseveli depuis un an au moins, de l'autre côté de l'Atlantique, à Saint-Domingue[1].

Son fils pouvait-il l'ignorer? Cependant l'auteur des *Historie* ne nous dit rien de cette translation des cendres de son héros. Pour lui, elles reposent toujours en Andalousie.

Il affirme enfin que les restes de Colomb furent inhumés avec pompe dans la cathédrale de Séville : « e quivi nella Chiesa maggiore di quella Città fu sepolto con funebre pompa[2]. »

Cette assertion est absolument controuvée.

Les restes de Christophe Colomb n'ont jamais été dans la cathédrale ou dans n'importe quelle « Chiesa maggiore » de Séville.

Lorsque l'Amiral mourut le 20 mai 1506, dans la plus profonde obscurité[3], à Valladolid, son corps fut déposé dans un caveau du couvent de Saint-François, où il resta jusqu'en 1513. En cette année, il fut transporté en Andalousie et inhumé dans la chapelle dédiée à Sainte-Anne au milieu de l'aile droite de la petite église de la Chartreuse de Las Cuevas[4]. Ce monastère n'était même pas situé dans

1. « En el año 1536 se entregaron los cadáveres de D. Cristobal y Diego su hijo, para llevarlos á la isla de Santo-Domingo. » Navarrete, vol. I, p. CXLIX.

2. *Historie*, cap. CVIII, f. 247.

3. Ainsi Pierre Martyr, qui se trouvait alors à Valladolid, n'en dit pas un mot dans ses lettres. Cependant nous en avons cinq très-longues, qui sont datées « Valleoti, VI Calendas Maii, nonis Maii et idus Maii, M. D. VI. » *Opus epistol.*, Amst., 1670, in-fol., p. 170, *seq.*

4. Gomara, *Hist. de las Indias*, ed. de 1552, f. XV; Illescas, *Hist.*

l'intérieur de la ville de Séville, mais en dehors des murs, à une portée de pistolet de la maison où Fernand habita jusqu'à sa mort. Ses fenêtres donnaient en face de la porte d'entrée du couvent, dont il n'était séparé que par un bouquet d'arbres.

Ainsi, d'après les *Historie*, Fernand, homme pieux et fils dévoué, qui devait quelquefois aller prier sur la tombe de son père, aurait ignoré où il était enterré?

Mais il n'en est pas ainsi. Loin de croire que c'était sous les voûtes de la cathédrale, Fernand, dans son

Pontif., f. 131; Zuñiga, *Anales*, p. 429, mais cet historien se trompe lorsqu'il dit que Colomb fut inhumé dans le caveau des seigneurs d'Alcalá. Le sépulcre était dans la chapelle de *Santa-Ana*, appelée aussi *del Santo-Cristo*. Une note manuscrite trouvée à la Colombine rendant compte d'une visite faite par Juan de Loaisa à las Cuevas, en 1678, dit :

« En la capilla de Sta. Ana, como se entra en la Iglesia á mano derecha, al medio de ella, en un sitio que señala aver allí sepultura, se dice haber estado los cuerpos de Xptoval Colon, primer almirante de las Indias, y de Diego Colon su hijo primogénito, y Bartolomé Colon hermano de D. Xptoval. D. Xptoval y su hijo D. Diego fueron llevados sus cuerpos á la Isla de Sto. Domingo y oy dicen los religiosos no ser aquella capilla de persona alguna particular. »

Nous n'y avons trouvé que les quatre murs et des ouvriers porcelainiers qui eurent quelque peine à comprendre le but de notre pèlerinage.

Tous les descendants mâles en ligne directe de Colomb, sauf Fernand, semblent avoir été inhumés dans cette chapelle. Aux Archives des Indes nous avons copié une note manuscrite ainsi conçue : « El Almirante don Luis Colon, despues de haberse enterrado en el conventó de San Francisco de Oran fué llevado el cuerpo de Don Luys Colon á las cuebas de la ciudad de Sevilla, á una Iglesia llamada Santa Ana y capilla del mismo nombre. » Voyez *supra*, page 37, note 2.

testament, exprime le vœu que si le chapitre refuse de lui accorder une sépulture, on l'inhumera lui aussi dans ce couvent de Las Cuevas, à cause de l'affection que les membres de sa famille ont toujours eue pour ce lieu et parce que les restes de son père et de son frère y ont longtemps reposé[1].

Il est donc impossible que ce chapitre des *Historie* ait été écrit par Fernand Colomb.

1. « En tal caso yo elijo por enterramiento el monesterio de las Cuevas de Sevilla... loqual yo elixo por la mucha devocion que mis señores padre y hermano Almirantes que fueron de las Yndias é yo siempre tuvimos á aquella casa; é porque sus cuerpos an estado mucho tiempo alli depositados. » Testament, *Ensayo*, p. 125.

C'était dans ce couvent que l'Amiral avait déposé ses archives (*Codice-Diplomatico*, Doc. N° XLIII). Elles étaient conservées dans un coffre en fer et s'y trouvaient encore en 1566 : « Y parece que en 23 de Julio de 1566 años el Licenciado Arteaga, Teniente de Assistente de Sevilla, en el monesterio de las Cuevas de Sevilla, al Prior del dixo, que venia para que se abriesse una casa de hierro que està en el dicho monesterio en la Capilla de Santa Ana que es del Almirante don Luis, para hazer inventario de las escrituras y papeles que estan dentro della, y el Prior dixo que se hiziesse, y començó el á abrir el arca..., y hizo inventario de las escrituras y papeles que en ella avia. » (*Memorial*, p. 156, N° 1014.) Cet inventaire ne donne que les originaux des pièces qui constituent le *Codice-Diplomatico Americano*. On y remarque cependant quatre billets adressés au P. Gaspar (Gorricio), dont malheureusement nous n'avons pas le contenu.

XXVI.



ORSQUE, après avoir examiné la version de Ulloa, on dégage des *Historie* les additions maladroites, les interpolations et l'œuvre du rhéteur et du polémiste, il est incontestable qu'on arrive à composer un résidu d'une certaine valeur, dont l'origine provient de documents authentiques aujourd'hui en partie perdus. Il ne faudrait cependant pas conclure de ce fait qu'une histoire écrite par Fernand Colomb a pu seule fournir des renseignements de cette importance.

Vers l'année 1525, un écrivain, jeune encore, mais d'un grand mérite, écrivit à Séville, probablement sous les yeux de Fernand et avec des documents fournis par lui, une histoire de Christophe Colomb et de ses découvertes. Cet ouvrage est malheureusement depuis longtemps perdu, mais le fait qu'il a été écrit et que le manuscrit s'en trouvait à la Colombine est incontestable.

Nous lisons dans les Abécédaires B et B *bis*, et surtout dans le Registre B, la description suivante :

4180. 0369. 628. 1024.

Ferdinandi Perez de Oliua tractatus manu et hispano sermone scriptus de vita et gestis D. Christophori Colon primi Indiarum Almirantis et maris occeanis dominatoris. Dividitur in 9 enarrationes siue capitula quorum prim. Inc. Cristoual Colon ginovés. nonum et ultimum. D. los otros destos las oyan. Deo gratias. esta en 4.°

Ferdinand Perez de Oliva est trop connu pour que nous entreprenions d'écrire son histoire. Nous devons dire cependant qu'il était apparemment l'ami de Fernand, et pendant son séjour à Séville en rapports fréquents avec lui. Ainsi, décrivant la traduction de l'*Amphitryon* de Plaute faite en espagnol par Oliva, Fernand dit qu'il en tenait le manuscrit des mains de l'auteur qui le lui avait donné à Séville en 1525 [1].

Moraliste, orateur, poëte, helléniste [2], et le premier dramaturge de son temps [3], Oliva s'occupait aussi de mathématiques et de navigation. Notons en passant que son *Dialogue sur la Dignité humaine*, plus tard continué par Salazar y Cervantes, fut traduit en italien par Ulloa, à Venise, en 1563.

Oliva mourut à Salamanque en 1530.

1. « Es en 4° y diómelo el mesmo autor en Sevilla á 27 de noviembre de 1525. » Registrum B, N°. 4148.

2. Voyez la collection de ses œuvres, publiée à Cordoue en 1586, in-4, et à Madrid, 1787, 2 vol. in-8.

3. Montiano, *Discursos*, Madrid, 1750 et 1753, in-12.

4. Antonio, *Biblioteca Hispana Nova*, vol. I, p. 386; Navarrete, *Biblioteca Maritima*, vol. I, p. 415.

CONCLUSION



i dans un travail critique il était permis d'avancer une hypothèse, nous serions tenté de conclure en supposant que, vers l'année 1563, une copie du manuscrit d'Oliva a été apportée à Gênes par quelque aventurier qui l'aura donnée ou vendue à Baliano di Fornari, en l'attribuant à Fernand Çolomb pour en rehausser la valeur : supercherie dont la littérature de tous les âges et de tous les pays offre des milliers d'exemples. Ulloa aurait alors fait de cette histoire originale, qui n'était composée que de neuf livres, le nucleus des *Historie,* et y aurait ajouté les chapitres dont nous croyons avoir démontré le caractère apocryphe.

APPENDICES

I.

PRÉFACE DE L'ÉDITION ORIGINALE DES HISTORIE[1].

Al Molto Mag^{co}. S^{r}. il S. Baliano di Fornari, Gioseppe Molito.

Fvron sempre, Mag. S. mio, in grandissima stima tenuti tutti coloro che d'alcuna cosa profittevole sono stati ritrovatori; et in tal pregio appresso a gli antichi ascesero, che non contentandosi dar loro lode humana, li connumeravano tra gli Iddei. Quindi Saturno, Giove, Marte, Apollo, Esculapio, Bacco, Hercole, Mercurio, Pallade et Cerere, et quindi in somma tutti gli Iddei gentilitii, de' quali l'antiche carte son piene. Ne mi pare ch'essi facessero ciò senza qualche apparente ragione; poi che, non havendo lume di vera religione, adoravano quegl' huomini, da' quali havevano ricevuto notabile beneficio. Ne può meglio, a giuditio de' savii, mostrar l'huomo segno di gratitudine a colui, dal quale ha ricevuto giovamento tale, che non può, con doni communi remunerarsi, che con honorarlo; poiche solo le cose divine, o c' han raggio di divinità, s'honorano. Et qual maggior segno può dar l'huomo della divinità sua, che col ritrovar cose di profitto all' altro huomo? Et certa cosa è, che chiunque è primo inven-

1. Nous ne l'avons trouvée que dans les éditions de 1571 et 1676.

tore di cosa utile, sia sommamente amato da Dio, essendo egli solo et vero datore di tutti i beni : et il quale, spesse volte col mezo d'un solo huomo, si degna manifestar cose rarissime, et per molti secoli ascose; si come a' nostri tempi è avvenuto del Mondo nuovo, da gli altri o non conosciuto mai, ose pure conosciuto, la cognitione sua, s'era smarrita, in modo che tutto quello che se ne diceva, s'haveva per favuoloso; et hora col solo mezzo dell' Illustr. D. Christoforo Colombo, huomo veramente divino, l'è piaciuto manifestarlo. Là dove, da ciò si può concludere prima, che questo singolarissimo huomo, sia stato molto grato all' eterno Dio; et che appresso si può dire, che se egli fosse stato a quelle prime età, che non solo quegli huomini per un tant' effetto, l'havrebbono annoverato, e messo nell numero de gli Dei, ma ancora fatto principe di quelli.

Et certa cosa è, che non può questa età tanto honorarlo che di maggior honore degno non sia; et di grandissima lode è degno colui che s'adopra all' immortalità del nome d'un huomo cosi chiaro, degno veramente di vivere nella memoria de gli huomini, finche duri il mondo: si come si vede c'ha fatto V. S. che con ogni studio, ha procacciato di far venir' a luce, la vita di cosi egregia persona, scitta già dall' Illustr. D. Ernando Colombo, secondo figliuolo del sudetto D. Christoforo, et Cosmografo maggiore, dell' Invitt. Carlo V.

Fu questo D. Ernando di non minor valore del padre, ma di molte piu lettere, et scienze dotato che quello non fu; et il quale lasciò alla Chiesa maggiore di Siviglia, dove hoggi si vede honorevolmente sepolto, una, non solo numerosissima, ma richissi. libraria, et piena di molti libri in ogni facoltà, et scienza rarissimi : laquale da coloro che l'han veduta, vien stimata delle più rare cose di tutta Europa. Ne è da dubitare che l'historia non sia vera; poi che dal figliuolo per relatione et lettere, è stata con molta prudenza scritta. Ne è ancora da dubittare che non sia scritta di man del sudetto Illustr. D. Ernando, et che questo che V. S. ha havuto non sia il proprio originale; essendo che a V. S. fu dato per tale dall' Illustr. D. Luigi Colombo, amico molto a V. S.

E' questo Illustr. D. Luigi, al di d'hoggi, ammirante di S. M. Catolica : et Fu nepote del sudetto D. Ernando et figliuolo del illustr.

D. Diego, primogenito di D. Christoforo, il quale D. Diego successe et nello stato et nella dignità paterna. Del valore di questo D. Luigi, non se può dir tanto, chè più non sia.

V. S. adonque, come gentil'huomo et di honore, et di somma bontà, et desideroso che la gloria di cosi eccel. huomo resti sempre immortale, non havendo riguardo all' età sua d'LXX anni, ne alla stagione, ne alla lunghezza del viaggio, venne da Genova a Venetia con proponimento di far stampare il sudetto libro, cosi nella lingua castigliana nella quale fu scritto, come nell' italiana, et appresso con fine di farlo tradurre nella latina; accioche per tutto potesse la verità de' fatti di cosi valoroso huomo, honore veramente dell' Italia, et specialmente della patria di V. S., farsi chiara et aperta.

Ma vedendo il molto tempo che à far ciò bisognava, astretto dalle molte sue occupationi, et pubbliche et private, a tornarsene nella sua città, se ne prese cura il signor Gio. Battista di Marino, gentil' huomo ornato di nobiliss. parte di molto valore, et studioso molto; il quale essendo come è molto mio Sig., ha voluto che'n buona parte la cura di tal negotio fosse mia, ne io ho voluto a ciò mancare, conoscendo di far appiacere al sudetto S. et che a V. S. non doveva ciò essere discaro, osservandola io come fo.

Ecco adonque, Sig. mio, che 'l libro vien fuori, et a ragione sotto 'l nome di V. S., come quella c'ha procurato con tanta fatica che si stampi, et delquale n' ha havuto cosi diligente cura. Or essendo quasi come fattura di V. S., è dovere che gli effetti si rivolgano et reflettano alle sue cagioni. Riceva adonque V. S. con lieto viso il suo libro, et me tenghi per suo affettionatiss. sempre.

Da Venetia il dì 25 d'Aprile del 1571.

II.

Il ne reste plus que de vagues traditions sur l'emplacement, le plan et l'aménagement de la résidence de Fernand Colomb à Séville. Il serait oiseux de les discuter. Nous devons nous contenter de citer les quelques documents qui peuvent mettre le critique sur la voie.'

Annexée au testament, parmi les *Diligencias Judiciales*, se trouve une déclaration faite par l'exécuteur testamentaire, Marcos Felipe, datée du « sabado 12 julio 539 en las casas de la morada del magnifico señor D. Fernando Colon en la collacion de Santa-Maria, junto à la puerta de Goles ». Le greffier semble avoir d'abord confondu la paroisse du défunt avec celle de l'exécuteur testamentaire, qui était effectivement la « collacion de Santa-Maria », car en marge se trouve un renvoi où cette dernière dénomination est changée en « Colln de San Vincente ».

La résidence consistait en un édifice composé de plusieurs corps de bâtiments, dans l'un desquels se trouvait la *Biblioteca Fernandina*, dont les fenêtres donnaient en face de la Chartreuse de las Cuevas, aujourd'hui transformée en une fabrique de porcelaines, et où le père de Fernand, son frère Diégo et son oncle Barthélemy étaient enterrés. Contiguë à l'habitation était cette célèbre « huerta », immense enclos planté d'arbres, dont beaucoup avaient été importés des Antilles, et qui, en dehors de la porte d'Hercules ou de Goles, s'avançait du mur d'enceinte de la ville jusqu'au Guadalquivir, et, parallèlement aux rives du fleuve, jusque vers la porte de l'usine (*Puerta del Injenio*). Les bâtiments devaient former la limite extrême de la partie sud du faubourg actuel de *los Humeros*.

La seule description que nous ayons de cette superbe propriété ne remonte qu'à l'année 1570, et est des plus succinctes :

« Estaba desechada, dit Juan de Mal-lara[1], esta puerta (la que se llamó de Hércules y ahora de Goles) y baja, que se le venian á cubrir con la tierra que habia crecido casi la mitad, y tenia delante un monton grande de tierra, donde don Fernando Colon...... comenzó á hacer un edificio y plantar una huerta de más de 5000 árboles por lo largo del rio...... »

L'intention de Fernand était que l'on ne vendît la propriété qu'à la dernière extrémité, espérant que ses héritiers la conserveraient en y ajoutant à fur et mesure des annexes où l'on placerait les livres que l'on devait continuer d'acheter après sa mort.

« Digo é suplico á su señoria, que si eligiere de recebirla, que mi casa é huerta que á ella queda anexa la procure sostener é aumentar, porque segun he visto sitios de casas por la christiandad, ninguno pienso auer mejor[2]. »

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Les bâtiments et les jardins furent vendus, apparemment bientôt après la majorité de Luis Colomb, mais par qui et au profit de qui?

Ces immeubles suivaient la bibliothèque, puisque c'étaient les revenus ou le prix réalisé des propriétés qui devaient l'alimenter et la perpétuer. Le monastère de Saint-Paul ne reçut les livres qu'en dépôt, et le passage du contrat original[3] par lequel Maria de Tolède s'engageait à fournir aux moines les fonds nécessaires, prouve qu'elle ne leur transféra pas les immeubles. Le chapitre de la cathédrale, au contraire, parfaitement au courant de ses droits et entouré d'avocats, a dû, si c'est comme héritier qu'il est entré en possession de la *Biblioteca Fernandina*, se porter en même temps propriétaire de la maison et des jardins. En fut-il ainsi? C'est ce que nous n'avons pu découvrir, les archives de la cathédrale de Séville étant maintenant inabordables aux profanes.

1. *Recibimiento*, f. 50.
2. Testament, *Ensayo*, p. 134.
3. *Escritura otorgada por los PP. de S. Pablo*, *Ensayo*, p. 100.

Il est de tradition que, en l'année 1590, les religieux de l'ordre de la Merci établirent dans la maison même de Fernand un collége dédié à saint Laurent, lequel continua d'exister jusqu'à l'invasion française en 1808, année où il fut détruit en partie par un incendie. De là l'opinion générale que les magasins construits par le général Lara sur les ruines du collége de Saint-Laurent occupent l'emplacement de la maison d'habitation de Fernand Colomb, et sont peut-être bâtis sur les mêmes fondations.

Notre ami D. José-Maria Fernandez y Velasco, l'obligeant bibliothécaire de la Colombine, trouva en 1839, dans les registres des *Oficinas de Hacienda, en Amortizacion,* la notice suivante :

« D. Francisco Beamonte por escritura ante Juan de Tordesillas Escribano público de Sevilla, en 14 de Marzo de 1594 compró en venta judicial las casas que fueron del Almirante y otras á ellas anexas, de las cuales tomó la posesion. »

Il n'est guère probable que Beamonte ait acheté le collége impérial, et cependant les termes de l'acte montrent bien que toutes les maisons et leurs annexes furent vendues en 1594. Aussi, sauf la date de 1590, la tradition est exacte. Ce Francisco Beamonte était François de Beaumont, religieux français qui fit cette acquisition au nom de l'ordre de la Merci, auquel il appartenait. Voici ce que dit Zuñiga, sous la date de 1602, qui peut être celle de l'achèvement du collége de Saint-Laurent, sur un terrain acheté en 1594 :

« La religion de Ntra. Sra. de la Merced, dió este año principio á un Colegio, con título de S. Laureano, Arzobispo de Sevilla, por medio de los Maestros Fray Francisco de Veaumont y Fray Alonso Henriquez de Toledo, fuera de la Puerta Real, en unas casas ó Almacenes que se dice haber sido de recreacion de el estudioso D. Fernando Colon, en que meditaba poner su librería, y formar academia, y escuela de todas las ciencias Matemáticas, tan importantes á las cosas marítimas. »

Les registres que nous avons cités contiennent aussi la mention suivante :

« La qual dicha y otras en virtud de cédula de S. M. se vendieron por bienes de Pedro Juan Leardo, banquero de nacion Genovés. »

Beaumont tenait donc cette propriété par achat de P. J. Leardo, lequel en avait probablement hérité de son père, Francisco Leardo, qui, créancier de Fernand Colomb pour une somme assez considérable provenant, paraît-il, d'opérations de banque ou de commerce[1], l'a peut-être achetée à la vente des immeubles de son compatriote et ami.

Il ne reste plus aujourd'hui de ces jardins célébrés par les écrivains du XVI[e] siècle qu'un arbre exotique, un sapotier (*Achras sapota*, L.) de toute beauté, qui, dans quelques semaines, demain peut-être, succombera sous la pioche des terrassiers qui élèvent en ce moment le remblai d'une nouvelle voie ferrée. Et la ville de Séville, indifférente à la mémoire des citoyens qui l'ont le plus honorée, verra disparaître, sans y faire même attention, ce dernier vestige d'une époque où les lettres et les vertus civiques étaient récompensées en Andalousie. Et cependant cet arbre au feuillage touffu est le dernier témoin des généreux efforts d'un citoyen dont Séville surtout devrait honorer la mémoire et célébrer les vertus[2].

1. « 234, 831 mrs., por razon que salió por mi fiador en ciertas baratas que en su nombre se fizieron. » Testament, *Ensayo*, p. 135.

2. « Debe ser alabado, y merece que los que en esta ciudad vivimos roguemos á Dios por su ánima, la cual segun fué su vida tan virtuosamente gastada en letras y en honestos exercicios, y su tan christiana y buena muerte, yo creo cierto que está en la gloria de Iesuchristo » Mele, *Silva de varia leccion*, lib III, cap. 3.

Mexía,

III.

La *Biblioteca Fernandina* resta dans la maison de Fernand depuis 1539 jusqu'en 1544, époque de sa translation, par ordre de Maria de Tolède, au couvent de Saint-Paul de Séville. Ce dernier édifice existe encore; les bureaux du gouverneur civil y sont installés; et la salle dans laquelle la bibliothèque fut déposée pendant huit années est celle des sessions de la législature de la province (*Deputacion provincial*).

Les auteurs du XVIe siècle qui parlent de la Colombine, — nom qu'on lui donna lorsque le chapitre en prit enfin possession dans l'année 1552, — s'accordent à dire qu'elle fut transférée, une année après la décision du tribunal de Grenade, du monastère de San-Pablo à la cathédrale de Séville, et installée dans une salle située au-dessus de la voûte du lézard[1] (*nave del Lagarto*). C'était dans l'aile moresque qui s'étend de la Giralda à la muraille crénelée du nord, et dont on appelle aujourd'hui le palier « la galerie de la cour des orangers » (*Galeria del patio de los Naranjos.*) L'étage supérieur était divisé en deux longues galeries parallèles, séparées par un mur épais et ne communiquant pas entre elles.

1. Ainsi nommée à cause d'un crocodile empaillé qui est encore attaché au plafond. Quant à la tradition que le chapitre avait fait préparer à grands frais une salle superbe ornée de fresques et de peintures exécutées par le célèbre peintre Luis de Vargas, nous avons lieu d'en douter. Francisco Pacheco, dans son précieux ouvrage manuscrit : *Descripcion de verdaderos retratos de ilustres y memorables varones* (Bibliothèque de notre ami D. J. M. Asensio y Toledo, à Séville), et Cean Bermudez dans son *Diccionario de los Profesores*, assurent que Vargas n'était pas encore revenu en 1552 de Rome, où il vécut plus de vingt ans.

Dans laquelle de ces galeries fut d'abord installée la Colombine? Juan de Loaisa nous dit dans son introduction[1] au vieux catalogue manuscrit que, lorsqu'en 1678, il présida au déménagement de la bibliothèque à cause des réparations que réclamait la toiture, les livres se trouvaient encore sur les rayons où on les avait primitivement placés cent vingt-six ans auparavant. D'un autre côté, le seul écrivain qui nous ait laissé une description *de visu* et détaillée de la cathédrale, Pablo de Espinosa de los Monteros, dit dans un livre publié à Séville en 1635[2] :

« Encima de las Capillas de la Nave del Lagarto, está la librería desta Santa Iglesia, en una pieza que tiene de largo ciento y cincuenta piés, y de ancho veynte, y de alto treinta. A la parte de Oriente tiene seys ventanas con vidrieras, y está toda rodeada de estantes de lindas maderas de quinze piés de alto con veynte mil cuerpos de libros. »

De ces deux salles, celle qui fait face à la rue est la seule qui ait eu six fenêtres (une ou deux ont été murées depuis) et corresponde à la description de Espinosa.

Rafael Tabarès, qui possédait les traditions de cette bibliothèque, dans laquelle il vécut près d'un demi-siècle, et qui en a rédigé un excellent catalogue, dit à Gallardo que « la Biblioteca Colombina existio primero en la pieza que llaman ahora (en 1823) de las velas ó tapices, » ce qui est exact, car, jusqu'en 1852, certains ornements extérieurs du culte, de grande dimension, tels que les tentures (*colgaduras*) qu'on suspendait aux fenêtres les jours de fête, étaient déposés dans la salle donnant sur la rue. Il est donc à peu près certain que la bibliothèque fut d'abord installée dans cette dernière salle jusqu'en 1678; que, lorsqu'en cette année la toiture eut été réparée, le chapitre y plaça les ornements du culte et installa définitivement la bibliothèque dans l'autre salle, qui est celle donnant sur la cour des orangers.

Ce n'est qu'en 1853 que les deux salles furent mises en communi-

1. *Ensayo*, p. 180.
2. *Teatro de la Santa Iglesia Metropolitana de Sevilla*. In-18, p. 104.

cation par une large porte cintrée et affectées exclusivement à la bibliothèque.

Grâce aux efforts de D. José-Maria Fernandez y Velasco, bibliothécaire zélé et éclairé, qui depuis quarante ans la dirige avec une persévérance et une abnégation qu'on ne saurait trop louer, cette belle bibliothèque occupe aujourd'hui quatre salles renfermant plus de 34,000 volumes et 1,600 manuscrits, tenus dans un ordre parfait.

IV.

La Colombine possède un nombre considérable de manuscrits de Fernand Colomb. Ce ne sont malheureusement que des catalogues, des index, des inventaires et des livres de références comme les savants en composent encore aujourd'hui pour faciliter les recherches et vérifier les citations.

Les catalogues, nommés par Fernand *Registres,* sont au nombre de trois, que nous classons ainsi :

Registrum A.

C'est un catalogue de format petit in-4°, de 463 feuillets, d'une écriture moyenne et négligée. Il a dû être composé de quatre volumes, dont le premier et les deux derniers sont perdus.

Le volume qui nous reste commence au N° 914 et s'arrête au N° 2581. Les titres des ouvrages catalogués ne sont placés ni par ordre alphabétique ni par ordre de matières, et semblent avoir été inscrits d'après leur place dans les armoires ou à fur et mesure de leur entrée dans la bibliothèque. On n'y trouve que des livres achetés de 1521 à 1522. Des rubriques marginales indiquent la nature de chaque ouvrage : *Theologia, Historia, Musica, Philosophia, Medicina, Humanitas.*

Registrum B.

C'est un catalogue de format petit in-folio, de 300 feuillets, dont les 130 premiers seuls contiennent des titres. Il est sur deux colonnes

et d'une écriture si menue qu'il y a des pages de 170 demi-lignes. Il commence au N° 1 et finit au N° 4231. Chaque numéro placé en tête des titres et qui se distingue par un petit encadrement des numéros qui suivent sur la même ligne correspond exactement aux numéros aussi encadrés que l'on trouve au verso du dernier feuillet des livres provenant de la Fernandine, dont 4,000 existent encore ; malheureusement ils ne sont pas catalogués séparément.

Ce registre est évidemment l'inventaire que Fernand voulait rendre définitif. C'est le seul dont les numéros se rapportent aux volumes que l'on peut encore consulter à la Colombine.

Lorsqu'on rencontre un ouvrage acheté après l'année 1530 ou qui ne se trouve pas porté dans le Registrum B, il a souvent, il est vrai, un chiffre encadré continuant la série après le N° 4231, mais il lui manque la rubrique si connue : *Esta registrado;* c'est-à-dire que c'est une acquisition qui n'a encore été ni cataloguée ni classée définitivement. Enfin, le fait que ce Registrum se termine non au bas d'une page, mais au milieu d'une colonne, prouve que si la suite nous manque c'est parce que Fernand a interrompu son travail, soit en conséquence des nombreuses occupations que la construction du collége impérial lui imposait dans les deux dernières années de sa vie, soit par la maladie dont il devait bientôt mourir.

C'est un recueil fait avec un soin infini, sans ratures, d'une très belle écriture et copié presque d'un seul trait. Non-seulement les descriptions bibliographiques sont aussi exactes que minutieuses, mais nous y trouvons le coût et la provenance de chaque livre. Les dates ne se suivent pas avec autant de régularité que dans le Registrum A. On y remarque un nombre considérable d'ouvrages achetés en 1514, 1515, 1521 et de 1526 à 1530.

Ce précieux catalogue porte le titre suivant :

*Regestrum libro*rum *don Ferdinandi Colon primi almirantis india*rum *filii in queo tam autorum quam libro*rum *eorumque magnitudinem divisionem et impressionem reperiri datur nec non tps. loca et precium quib. ab* eo *prefata volumina fuerunt comparata.*

Registrum C.

C'est un catalogue in-4°, non des livres mais des gravures que Fernand possédait[1].

Viennent maintenant les index, appelés par Fernand *Abécédaires*.

Abecedarium A.

C'est un volume in-4°, de 506 feuillets, complet de la lettre A à la lettre Z, et dont les titres, tous abrégés et classés par le nom de baptême de chaque auteur, correspondent exactement au Registrum A, dont il est évidemment l'index. On lit sur un des feuillets de garde, écrite de la main de Fernand, l'indication suivante :

« Esta tabla se hizo para los libros en tpo. que estauan ordenados por el número que tienen al fin del esquina baxa, y porque ya se les puso otro número que es al de la tabla nueva, no podrá ya este servir para hallar libros por ella en la librería. »

Au-dessous se trouve un sonnet du chanoine Juan de Loaisa, qui mourut bibliothécaire de la Colombine en août 1709, de l'épidémie qui en cette année fit tant de victimes à Séville.

Abecedarium B.

Il consiste en deux volumes in-folio, d'une très-fine écriture. L'espace qui existait primitivement entre les titres a été en maint endroit rempli à différentes époques par des titres de livres nouveaux qu'on ne retrouve pas dans les autres index.

Le premier volume contient 297 feuillets dont les 235 premiers seuls appartiennent à cet abécédaire. Les autres feuillets sont des fragments provenant d'un autre ouvrage, et des pages couvertes de chiffres inexpliqués et inexplicables.

1. Notre ami don M. R. Zarco del Valle se propose de le publier sous peu. On y verra décrites des gravures de maîtres dont on ne soupçonnait pas l'existence.

Ce volume donne de la lettre A à la lettre K; les colonnes sont numérotées de 5 à 980. Le deuxième volume commence à la lettre L et se termine avec la lettre Z.

C'est un simple brouillon, malheureusement trop succinct, rempli de citations dont on ne s'explique la présence qu'en supposant que Fernand ait voulu faire servir le présent index à plusieurs fins, ou que ces citations nous donnent la première ligne de plaquettes anonymes et privées de titre. Nous devons néanmoins considérer cet abécédaire comme contenant la liste complète des livres et des manuscrits que Fernand possédait au moins en 1538, puisque nous y trouvons un volume acheté à Séville au mois de décembre de cette année[1]. Il est probable que dans les deux ans qui précédèrent sa mort, par suite des raisons que nous avons données, Fernand s'occupa peu de sa bibliothèque.

Chaque article est suivi de plusieurs rubriques chiffrées, dont une correspond invariablement à l'*index rerum* que nous décrivons plus loin, mais aucune ne se rapporte au Registrum B.

Si l'on retrouve jamais le catalogue auquel correspondait le présent Abecedarium, en admettant qu'il ait jamais été rédigé (ce dont nous doutons), les lettrés auront certainement le document bibliographique le plus curieux et le plus utile pour l'histoire de la littérature au XVe et au XVIe siècle. En attendant, nous croyons qu'il est du devoir des bibliographes andalous de publier *in extenso* les deux volumes de cet Abecedarium, en remplaçant les titres trop succincts par ceux beaucoup plus détaillés qu'il sera facile de retrouver dans les registres A et B.

Abecedarium B *bis*.

Ce sont trois volumes in-4°, appartenant à une série de cinq dont le premier et le dernier sont perdus. Ils vont de la lettre D à la lettre P, et ne sont qu'une copie faite au net, sur papier double, de l'Abecedarium B, avant que Fernand n'inscrivît dans ce dernier les

1. Voyez *supra*, p. 28, note 1.

titres des ouvrages qui dans les dernières années de sa vie entrèrent dans sa bibliothèque.

ABECEDARIUM C.

C'est un volume oblong de moyenne dimension, contenant 833 feuillets, où les titres sont transcrits d'une forte écriture. Le nom de baptême des auteurs y est arrangé par ordre alphabétique, mais avec cette particularité que ce nom, lorsqu'il est cité pour la première fois, est précédé d'un C, à la suite duquel vient la liste des ouvrages, livres ou opuscules du même auteur. Ce catalogue est complet, mais il a été endommagé par l'humidité. C'est à cause de son caractère isolé et pour éviter la confusion que nous l'avons placé le dernier. Il semble au contraire être le plus ancien de tous.

Ces manuscrits, pour la plupart, sont recouverts en parchemin, presque en lambeaux et souillés.

La Colombine possède d'autres volumes rédigés en entier par Fernand. Sous le titre de *Variæ eruditæ annotationes,* Raphaël Tabarès, dans son excellent catalogue, désigne quatre volumes :

Ceux qui correspondent à la rubrique moderne de BB, 150, 22 et 23, sont un véritable *index rerum,* tel que les étudiants des universités américaines s'en servent encore aujourd'hui ; c'est-à-dire un registre où chaque sujet est enregistré alphabétiquement, mais sous le nom ou le mot qui est le plus susceptible de raviver la mémoire du lecteur.

Le premier de ces volumes couvre de *Ad* à *Dux* et commence par ces mots :

> « *Dia de Sancto Mathia Año de MDXXVIIIJ°*
> *In te Jesu spes mea recumbit.* »
> « *Tam deest avaro quod habet : quam quod non habet.*
> *Multa luxurie desunt : omnia auaritie.* »

Le second volume s'étend de *Qu* à *Z*. Il y avait nécessairement deux volumes intermédiaires pour la série de Q à E. Ces derniers sont perdus.

On voit par les notes de ces deux volumes, que les lectures de

Fernand embrassaient un grand nombre de sujets, mais que ses préférences étaient pour Aristote et ses commentateurs, les poëtes latins et les Pères de l'Église. Bien qu'il cite Martin Fernandez de Enciso, Philesius (Ringman), et Hylacomylus (Waltzemüller), on remarque que Ptolémée, Pomponius Mela et Pierre d'Ailly étaient, en fait de géographes, ses principales autorités. Il n'indique pas sur ce sujet de sources manuscrites. Nous y avons aussi vainement cherché le nom du Dr Grajalès, afin de retrouver la trace de l'ouvrage sur l'usage des cartes marines, qui, d'après Pinelo[1], contiendrait un traité intitulé *Declaracion de la tabla navigatoria,* rédigé par Christophe Colomb.

Le troisième volume est la première partie d'une espèce de dictionnaire de définitions en latin, sans références aucunes, et qui promettait de devenir un ouvrage très-volumineux, puisque cet énorme folio ne contient que la lettre A et le commencement de B. Les notes marginales n'ont rapport qu'au texte et ne contiennent pas une seule de ces rubriques chiffrées dont Fernand était si prodigue. Sur la première page on lit :

« *Die lunæ septembris sexta. 1518. in ciuitate Secubiensi hora 8. ante meridie. incepi huc.* »

Le quatrième volume est un projet de dictionnaire géographique de l'Espagne. C'est peut-être l'ouvrage que le président du conseil des Indes lui interdit de continuer[2]. Il est écrit de la main du secrétaire de Fernand, et porte cette inscription :

Lunez de agosto de 1517 commence el ytinerario.

Nous trouvons ensuite quatre volumes in-4°, dans un piteux état, qui sous le titre de *Compendium* répondent aux rubriques BB. 147. 41-44 de Tabarès. C'est à tort qu'on les attribue à Fernand. Il n'a fait que les numéroter. Ce sont deux séries distinctes et incomplètes de résumés de plusieurs milliers de volumes choisis dans la Fernandine, sans commentaires et rédigés rapidement, surtout pour la seconde série, par un des secrétaires de Fernand, qui est peut-être le bachelier Juan Perez. Cependant, en voyant ces pages maculées et

1. *Epitome de la Biblioteca*, page 145.
2. *Supra*, page 15, note 2.

cette écriture négligée, on serait presque tenté de croire que les *Compendium* sont l'œuvre du page Alonso Lorenzo, à qui Fernand laissa dans son testament « 15 ducados de oro para ayuda à estudiar gramatica y escribir. »

De l'examen de tous ces manuscrits on peut se faire une idée des études de Fernand et de son système de bibliothéconomie.

Au moment de sa mort il n'avait réuni ni 20,000, ni 25,000 volumes, mais 15,370 : chiffre très-considérable pour l'époque, et qui devait faire de la Fernandina la bibliothèque la plus nombreuse qu'eût encore possédée un simple particulier.

Nous empruntons ce chiffre de 15,370 à la seule autorité contemporaine de Fernand qui nous reste. C'est la lettre adressée à Luis Colomb, lui annonçant la mort de son oncle, écrite par un commensal anonyme de la maison, mais qui pourrait bien être le même bachelier Juan Perez, de qui Fernand dit dans son testament : « Il demeure maintenant dans ma maison et la connaît bien. » Non-seulement les termes : « Heredole tambien de 15,370 libros condicionalmente », indiquent un chiffre précis; mais c'est à peu près celui qui résulte d'une addition que nous avons faite des volumes inscrits dans l'Abecedarium B, le plus complet de tous ces catalogues.

Nous possédons un document précieux, qui nous apprend quelles étaient les intentions de Fernand touchant l'organisation et le but de sa bibliothèque, ainsi que le système qui devait présider à la rédaction des catalogues. C'est le mémoire qu'il adressa à Charles-Quint[2].

Il voulait avoir d'abord un catalogue par ordre alphabétique des auteurs et de tous leurs ouvrages[3]. L'Abecedarium C nous en donne une idée.

Il désirait ensuite un catalogue par ordre de matières[4]. Nous n'en

1. Testament, *Ensayo*, p. 130.

2. *Infra*, Appendix VII.

3. « Reduciendo á órden alfabético todos los autores que ha habido, diciendo : Tal autor compuso tal y tal libro; poniendo todas las obras que oviere hecho, asimesmo por orden alfabético, para que con mayor facilidad sean halladas las obras y sus autores. »

4. « Otro libro diviso por título de las ciencias generales, como es *Theologia*, *Jus*

avons plus qu'un seul feuillet, qui semble n'être qu'un brouillon de la table.

Le troisième catalogue devait donner le résumé de chaque volume[1]. Les quatre volumes appelés *Compendiums,* et cités plus haut sont évidemment le brouillon de cette collection d'épitomés.

Enfin venait un catalogue de sujets[2], qui semble avoir fait double emploi avec le catalogue par ordre de matières. C'est incontestablement l'*Index rerum*, in-folio, dont il ne nous reste plus que le premier et le dernier volume.

Ce mémorial semble remonter à l'année 1537, et nous y lisons que ces catalogues étaient presque finis; quant aux épitomés, il en avait déjà réuni en quinze ans plus de 3,500[3].

Ainsi, lors de la mort de Fernand, on a dû trouver dans sa bibliothèque un catalogue alphabétique par noms d'auteurs, et un catalogue par ordre des matières, tous les deux complets et mis au net; et à l'état de brouillons, un recueil d'abrégés et un catalogue de sujets.

canonicum, Jus civile, etc., y en cada título de estos pone por órden alfabético todas las especies ó individuos que tiene aquella ciencia, expresando los libros que hay escritos en ella. »

1. « Un libro en que se dice y refiere la summa y sentencia de lo que cada libro contiene, que en efecto es un epítome ó compendio del tal libro. »

2. « De proposiciones ordenadas por alfabeto, segun la diversidad de las materias, en que dice : sobre tal cosa escribe fulano esto en tal parte, y fulano esto en tal. »

3. « De estos cuatro géneros de libros es muy gran parte hecha; porque los dos primeros se sacan ya en limpio, y los dos postreros que son de los Epitomes ó de las Proposiciones ó materias, estan sacados mas de 3,500 libros en quince años que ha que en ello se entiende. »

V.

Fernand achetait ses livres lui-même, presque toujours dans ses voyages. Il a pu recevoir quelques envois, mais tout nous porte à croire que, lorsque sa position auprès de Charles-Quint, ou des raisons que nous ignorons encore l'appelaient à l'étranger, il revenait porteur de livres choisis par ses soins chez les libraires de l'Italie, des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne.

Il est à remarquer qu'on ne trouve pas dans les comptes si détaillés que donne son testament la moindre allusion à une correspondance avec des imprimeurs ou des libraires. Et lorsque, s'occupant de l'avenir de sa bibliothèque, il donne des instructions pour que les livres que ses héritiers achèteront à Rome, à Venise, à Nuremberg, à Anvers et à Paris, viennent converger à Lyon[1], d'où ils devront être expédiés à Séville, rien dans ses paroles n'autorise la supposition qu'il ait adopté cette judicieuse méthode de son vivant.

La date et le lieu d'achat de chacun de ses livres coïncident avec les voyages que nous savons d'une manière certaine avoir été accomplis par lui. Lorsque, par exemple, nous lisons sur son Juvénal[2] : « Ego Fernando Colon audivi Romæ hunc librum quodam meo magistro exponente a 6 die decembris 1512 usque ad 20 ejusdem mensis ; » sur un des sermons de Dyonisius Vasquez[3] : « Hunc sermonem audivi viva voce

1. « Por manera que el mercader de cada ciudad de las susodichas no tiene mas que hazer sino rescebir los libros que le dará en su bala ó lio liados, y enviallos á Leon. » Testament, *Ensayo*, p. 146.

2. *Supra*, p. 9, note 3.

3. *Supra*, p. 10.

auctoris Rome mensis Martis 1513 ; » en marge d'un traité d'astronomie de Sylvestre Mazolini de Prierio[1] : « Prim. novembris 1515 incepi hunc librum exponente eum magistro Sebastiano Rome immediate post 24. horam octoque prima folia tantum in octo lectionibus exposint; » à la fin des tragédies de Sénèque[2] : « No lo pude acabar hasta el domingo ocho de julio de 1520 en Bruselas; » quand dans son testament il parle de la procuration[3] qu'il a reçue à Lyon, vers 1535, pour liquider l'héritage de son secrétaire, le Bourguignon Jean Antoine, et de son arrivée à Santander avec Charles-Quint qui venait d'Angleterre[4], il est incontestable qu'en 1512, 1513 et 1515, il était à Rome, en 1520 à Bruxelles, en 1522 à Londres, en 1535 à Lyon, etc., etc. Ces dates non-seulement correspondent exactement et exclusivement aux rubriques de ses livres, mais nous ne voyons pas qu'il en ait acheté dans ces pays lorsqu'il n'y était pas lui-même. Par exemple, comment se fait-il qu'après l'année 1522, on ne trouve pas un seul ouvrage portant les mots : « Costó en Brujas », ou « costó en Lobeina »? Pourquoi, avant l'année 1535, ne lit-on pas sur les feuillets de garde d'un seul de ses livres : « Costó en Monpelier, » « costó en Leon de Francia? » Pourquoi avant 1521, n'a-t-il écrit nulle part : « Costó en Colonia », « Costó en Francfort »? C'est qu'avant ces années il n'avait pas encore été de sa personne en Belgique, en Allemagne ni en France. Si les rubriques que nous avons citées dans le cours de notre travail avaient seulement voulu dire que des libraires avaient expédié de ces villes tous ces livres sans que pour cette raison on pût croire que Fernand fût lui-même dans ces pays, les registres originaux de la Colombine, qui ne s'arrêtent qu'à l'année 1538, nous auraient donné des titres d'ouvrages achetés en Belgique, par exemple, après 1522; ou à Lyon et à Montpellier avant 1535.

Cet argument s'applique aussi aux villes telles que Viterbe, Florence, Ferrare, Trévise, Venise, dont les noms viennent se grouper chronologiquement et naturellement autour de Rome; ceux de Lou-

1. *Supra*, page 13, note 3.
2. *Supra*, page 14, note 4
3. *Ensayo*, page 132.
4. *Loc. cit.*, page 130.

vain et de Bruges qui portent aussi des dates se rapprochant de l'époque de son séjour à Bruxelles; de Basle, de Nuremberg, de Francfort et de Cologne, qui désignent forcément par leurs dates les étapes de ses voyages.

Il y a encore une autre raison.

Si l'on suppose que sans sortir de Séville les libraires lui envoyaient de leur magasin les livres qu'il voulait, ce serait un fait bien extraordinaire qu'en vingt-cinq années d'achats aussi considérables et non interrompus, des libraires éloignés les uns des autres ne lui eussent pas quelquefois envoyé des livres à peu près en même temps. C'est-à-dire, étant donné, par exemple, le mois de mai 1525, nous devrions trouver un livre envoyé de Florence et un autre de Louvain, un livre de Barcelone et un autre de Londres, à cette date ou à une date si rapprochée, qu'il aurait été matériellement impossible à Fernand de se trouver à Louvain et à Florence, ou à Barcelone et à Londres, aux époques que désignent les rubriques des livres achetés dans ces villes. Or, nous avons lu attentivement, dans le but de trouver une de ces impossibilités, les 4,231 titres du Registrum B, les 1,667 titres du Registrum A, et compulsé environ un millier de volumes ayant appartenu à Fernand et annotés par lui. Eh bien, c'est à peine si une seule de ces sept mille notes s'est trouvée en contradiction avec une autre.

Il y en a deux ou trois, cependant, qui, sans se contredire, portent des dates assez rapprochées. Il nous dit, dans l'une d'elles, avoir reçu à Madrid, le 16 juin 1517, un livre que Pierre de Salamanque[1] lui avait envoyé de Rome; et nous voyons que dans ce même mois de juin[2], il a acheté dans cette ville le discours en l'honneur de Ferdinand d'Aragon prononcé à Naples par Marc Dandolo en 1507. Comme le jour du mois n'est pas donné, on peut supposer que, parti de Madrid pour s'embarquer à Barcelone après le 16 juin, Fernand se trouvait à Rome à la fin du mois.

D'ailleurs, sur des milliers d'annotations, où les chiffres abondent, on peut admettre un lapsus ou deux. Par exemple, il dit dans une de

1. *Supra*, p. 14.
2. *Supra*, p. 14, note 5.

ses rubriques : « Ce livre avec l'astrolabe en bois recouvert de papier, m'a coûté 50 thalers, à Strasbourg, le 1er juillet 1521. » Or, Fernand a passé l'été de cette année en Italie. D'un autre côté, cette annotation se trouve en marge du livret acheté en même temps que l'astrolabe, dont il explique le mécanisme; et ce livret qui est l'*Astrolabium* de Laurent Friess, imprimé à Strasbourg, porte, nous dit notre correspondant, la date 1522. Fernand n'a donc pas pu acheter à Strasbourg, en 1521, un livre qui n'a été imprimé qu'en 1522. Quant à nous, nous croyons ces deux dates erronées.

Mais ces lapsus sont extrêmement rares; nous ne pensons pas qu'il y en ait plus d'un sur trois mille annotations.

La concordance des dates se remarque aussi dans les livres achetés en Espagne. Bien que les villes d'achats soient très-rapprochées et nombreuses, nous n'y avons pas non plus découvert de contradictions. Au contraire. Ainsi, nous voyons fréquemment dans les catalogues que Fernand se procure dans la même ville un livre, puis le lendemain un autre, et le surlendemain un troisième. C'est là un fait de bibliophile, qui, fréquentant un magasin, voit un livre qu'il achète, se laisse tenter le jour suivant par un autre, et revient, vingt-quatre heures après, faire l'acquisition d'un troisième; tandis qu'un libraire n'envoie pas en trois fois au même acheteur à une distance souvent considérable : de Valladolid[1], de Medina del Campo[2], de Salamanque[3] à Séville, par exemple. Il ne fait qu'un paquet, qu'il expédie le même jour.

On peut nous répondre que Fernand a pu envoyer des agents choisir et acheter des livres pour lui. Dans ce cas, la rubrique le

1. *La cronica de D. Tristan de Leonis*, en espagnol. Sevilla, 1520, fol. Costó en Valladolid, 68 mrs. a 12 de noviembre de 1524. N° 4008, *id.* N°s 4029 et 4027.

— Jacobi de Lenda, *Sermones adventuales*, 1501, 4°. Costó en Valladolid 102 mrs, à 13 de noviembre de 1524. N°s 4013, 4031 et 4033.

2. *Historia de Arnalte y Lucenda, por Diego de Sampedro*. Burgos, 1522, 4°. Costó en Medina del Campo 11 mrs. à 19 de noviembre de 1524. N° 4055.

— *Egloga fecha por Diego de Guadalupe*. 4°. Costó en Medina del Campo 5 mrs. à 21 de noviembre de 1524. N° 4048.

— *Coplas sobre la toma de Fuentarrabia hechas por Lope Ortiz*. 4°. Costó en Medina del Campo 3 blancas à 23 de noviembre de 1524. N° 4083.

3. *Libro del instrumento o fabrica de la composicion de las armellas, por*

déclare explicitement. Décrivant la fameuse Bible, dite du cardinal Ximenez, il ajoute : « Ces volumes ont coûté à celui que j'ai envoyé à Alcalá de Henares pour en faire l'achat, le 4 novembre 1523, trois ducats[1]. »

Azarquel y por Rabicac. Ms. Costó en Salamanca 4 mrs. á 17 de abril de 1525. Nº 4126.

— *Tractatus Astrolabii, per Ameth filium Afar*. Ms. Costó en Salamanca 1 real y medio á 18 de abril de 1525. Nº 4127.

— *Secreto de los Secretos de astrologia por el infante D. Enrique de Portugal*. Ms. Costó en Salamanca 3 mrs. á 21 de abril de 1525. Nº 4129.

1. *Supra*, page 19, note 6.

VI.

TEXTE ORIGINAL DE LA LETTRE ÉCRITE A FERNAM MARTINS PAR TOSCANELLI, ET COMMUNIQUÉE PAR CE DERNIER A CHRISTOPHE COLOMB.

Copia misa christo*faro colonbo* per *paulum fisicum cum vna carta nauigacionis.*

*Ferdinando martini canonico vlix*iponensi *paulus phisicus salutem.* *a tua valitudine de gracia et familiaritate* cum *rege* vestro *genero[siss]imo [et] magnificentissimo principe iocundum* mihi *fuit intelligere. cum tecum allias locutus sum de breuiori via ad loca aromatum* per *maritimam nauigacionem* quam *sit ea* quam *facitis* per *guineam, querit nunc S[erenissimus] rex a me quandam declaracionem ymo potius ad occulum ostensionem vt etiam mediocriter doti illam viam caperent et intelligerent. Ego autem* quam*vis cognoscam posse hoc ostendi* per *formam spericam vt* est *mundus tamen determinaui,* pro *faciliori intelligencia ac etiam* pro *faciliori opera, ostendere, viam illam* per quam *carte nauigacionis fiunt illud declarare. Mito ergo sue Maiestati cartam manibus meis factam* in *qua designantur litora* vestra *et insule ex* quibus *incipiatis iter facere versus occasum senper et loca ad que debeatis* per*uenire et* quantum *a polo* vel *a linea equinotiali debeatis declinare et* per *quantum spacium siue* per *quot miliaria debeatis* per*uenire ad loca fertilissima* omnium *aromatum et gemarum, et non miremini si voco occidentales* partes vbi *sunt aromata* cum com-

muniter dicantur orientales, quia *nauigantibus ad occidentem senper ille partes inueniuntur* per *subterraneas nauigaciones. Si enim* per *terram et per superiora itinera, ad orientem senper* reperirentur[1] *linee ergo recte* in *longitudine carte signate ostendunt distanciam ab orientem*[2] *versus occidens,* que *autem transuerse* sunt, *ostendunt spacia a meridie versus septentrionem. notaui autem in carta diuersa loca ad* que *peruenire potestis* pro *maiori noticia nauigancium siue ventis vel casu aliquo alibi* quam *existimarent venirent;* partin[3] *autem vt ostendant incolis ipsos habere noticiam aliquam patrie illius,* quod *debebit esse iocundum satis. non considant*[4] *autem in insulis nisi mercatores aserit*[5]. *ibi enim tanta copia nauigancium est* cum *mercimoniis vt* in *toto reliquo orbe non sint sicuti* in *vno portu nobilisimo vocato ʒaiton. aserunt enim centum naues piperis magne in eo portu singulis annis deferri, sine aliis nauibus portantibus allia aromata. patria illa est populatisima ditisima multitudine* prouinciarum *et regnorum et ciuitatum sine numero, sub vno principe* qui *dicitur magnus Kan* quod *nomen significat* in *latino rex regum, cuius sedes et residencia* est *vt plurimum* in *prouincia Katay. antiqui sui desiderabant consorcium* christianorum *iam sunt .200. anni*[6], *miscerunt*[7] *ad papam et postulabant plurimos dotos* in *fide vt illuminarentur; sed* qui *missi sunt, inpediti* in *itinere redierunt.* etiam tempore *Eugenii venit vnus ad eugenium* qui *de beniuolentia magna erga* christianos *afirmabat et ego secum longo sermone locutus sum de multis, de magnitudine edificiorum regalium et de magnitudine fluuium*[8] in *latitudine et longitudine mirabili et de multitudine ciuitatum* in *ripis fluuium*[9], *vt in vno flumine .200.* circiter *ciuitates sint* constitute, *et pontes marmorei magne latitudinis et longitudinis*

1. Lisez *reperientur*.
2. Oriente.
3. Partim.
4. Considunt.
5. Aseritur?
6. Dans l'original il y a *annis*.
7. Pour miserunt.
8. Fluminum.
9. Fluminum.

vndique colonpnis ornati. hec patria digna est *et* per *latinos queratur*, *non solum* quia *lucra ingencia ex ea capi posunt auri argenti gemarum* omni*s generis et aromatum que nunquam ad nos deferuntur*, *verum* propter *doctos viros philosofos et astrologos peritos et* quibus *ingeniis et artibus ita potens et magnifica* prouincia *gubernentur*[1] *ac etiam bella conducant. hec* pro *aliquantula satisfactione ad suam peticionem*, *quantum breuitas* temporis *dedit et occupaciones mee* concepscerunt[2]; *paratus in futurum regie maiestati quantum volet latius satisfacere. data florencie 25 iunii 1474.*

*A ciuitate vlixi*poni*s* per *occidentem in directo sunt .26. spacia* in *carta signata* quorum *quodlibet* habe*t miliaria .250.* v*s*que *ad nobilisim[am] et maximam ciuitatem quinsay. circuit enim centum miliaria et* habe*t pontes decem et nomen eius sonat cita del cielo ciuitas celi et multa miranda de ea narrantur*, *de multitudine artificium et de reditibus. hoc spacium est fere tercia pars tocius spere; que ciuitas* est in *prouincia mangi*, siue *vicina prouincie Katay* in *qua residencia terre regia est. Sed ab insula antilia vobis nota ad insulam nobilisimam cippangu sunt decem spacia.* est en*im illa insula fertilisima aur*[o] *margaritis et gemmis*, *et auro solido cooperiunt tenpla et domos regias*, *itaque* per *ygnota itinera non magna maris spacia transeundum. multa fortasse essent aperitus*[3] *declaranda*, *sed diligens considerator* per *hec poterit ex se ipso reliqua prospicere. vale dilectisime.*

1. Gubernetur.
2. Concesserunt
3. Apertius.

VII.

MEMORIAL DE D. FERNANDO AL EMPERADOR SOBRE LA CONSERVACION DE LA BIBLIOTECA[1].

S. C. C. M

D. Fernando Colon besa los Reales pies y manos de V. M. porque fué servido de le hazer merced que su peticion sobre lo tocante á la perpetuidad de la Libreria se pusiesse para la Consulta : y porque á V. M. conste de los buenos efectos que de ella tienen de resultar :

Dice que el 1.º será que aya cierto lugar en los Reinos de V. M. á do se recojan todos los Libros y de todas las lenguas y facultades que se podrán por la Christiandad y aun fuera de ella hallar. Lo qual hasta oi no se sabe que Principe aya mandado hacer : porque una cosa es instituir Libreria de lo que en sus tiempos se halla, como algunos han hecho ; y otra es dar órden como para siempre se busquen y alleguen los que de nuevo sobrevinieren.

Lo 2.º es, que demás de estar los Libros Juntos para que no se pierda la memoria de tan notables varones como se desvelaron para nuestro bien, segun de muchos está ya perdida, de cuya copia é posession *pudiera resultar certidumbre y sosiego para en las cosas que tocan á la Religion y al govierno de la República*, assi mesmo servirán para beneficio comun y para que aya refugio donde los Letrados puedan recurrir á qualquier duda que se les ofreciere.

1. Copié d'après le Codex SS. - 254. - 30 de la Biblioteca Colombina.

Lo 3.° es que en todas partes aya de los susodichos autores noticia : el dicho D. Hernando Colon juntamente con los Ministros y personas de letras que consigo para ello tiene, reduce á órden alfabetico todos los autores que á avido, y se prosigue y proseguira en los que oviere, diciendo : tal autor compuso tal y tal libro, poniendo todas las obras que oviere hecho, assi mesmo por orden alfabetico, para que con mas facilidad sean halladas las obras y sus autores.

Lo 4.° es que hacen otro Libro diviso por titulos de las ciencias generales, como es, Theologia, jus Canonicum, Jus civile, etc. y en cada titulo de estos pone por orden alfabetico todas las especies ó individuos que tiene aquella ciencia expressando los Libros que ay escritos en ella, como si es en derecho, dira : Sobre el titulo de Summa Trinitate et Fide Catholica escrivio fulano y fulano, y sobre tal Ley hizo una Repeticion fulano y un Tratado fulano, etc. y assi se hace en todos los miembros de las otras ciencias, como seria decir : Sobre los libros de Anima, de Aristoteles escribió fulano y fulano : y sobre Job escrive fulano y fulano.

Lo 5.° es que para que aya mas noticia de lo que los tales Libros tratan, hace otro libro en que se dize y refiere la summa y sustancia de lo que cada libro contiene que en efecto es un epitome ó argumento del tal Libro, por manera que con leer aquel epitome ó argumento conoce quien lo lee si aquel libro satisfaze á su proposito para aver de buscallo ú de leello todo, ó si le basta y satisfaze aquella breve relacion, pues no puede leer toda la multitud de libros que en cada ciencia ay escritos.

Lo 6.° es que porque ay personas que para leer publicamente ó para componer obras querrian tener quien les enderezasse ó predicar ó les propusiesse las materias de que piensan de tratar y no tienen noticia de los lugares do lo podrian hallar : se hace otro Libro de Proposiciones ordenadas por el alfabeto segun la diversidad de las materias, en que dice : Sobre tal cosa escrive fulano esto en tal parte, y fulano esto en tal, y assi se ponen todos los autores que de aquello hablan con senal que denote si la tratan breve ó largamente : el qual Libro sera general para todas las ciencias y facultades como para muchos de derecho lo es el Bertachino.

De estos quatro generos de Libros es muy gran parte hecha, porque los dos primeros se sacan ya en limpio, y los dos postreros que son de los Epitomes ó de las Proposiciones ó materias estan sacadas de mas de 3,500 Libros en 15 años á que en ello se entiende : y este mesmo exercicio an de tener las personas, para cuyo sustentamiento y para allegar los Libros nuevos suplica el dicho D. Hernando por la merced en su peticion contenida. Por manera que con el tiempo verná esta Libreria no solo á tener todos los Libros que se pudieren aver; pero todo lo que en ellos ay estara en otros Libros reducido á orden alfabetico segun es dicho, á efecto que facilmente cada qual sea instruido de lo que saber quisiere.

Y pues que estas son obras que assi en general no se hallan hechas, y son de calidad de que N. S. y. V. M. seran tan servidos y la República Christiana aprovechada : suplica el dicho D. Hernando á V. M. que atento al buen fin á que se enderezan, y que es criado de V. M. el que lo procura, y que no dessea que de sus servicios y de quanto su padre le dexó, quede otra memoria ni mayorazgo, sino que esto sea hecho con la merced y favor de V. M. sea servido de acetar la merced que para ello suplica de la perpetuidad de los 500 pesos que para ayuda de lo susodicho de por vida se le hace merced, pues á V. M. como á Principe y Emperador compete ayudar y favorecer y ser acompanado de las letras juntamente con las armas segun que sus claros Predecessores en la copilacion de Sus Leyes lo testifican.

VIII.

CARTA NOTABLE DIRIGIDA A D. LUIS COLON SOBRE EL FALLECIMIENTO DE SU TIO D. HERNANDO[1].

Muy ilustre Señor :

Otras cartas he escrito á vuestra señoria, y nunca me ha querido favorecer en responderme á ninguna ; y ahora como mi señora está en la córte y ví que no habría persona que tan á la mano escribiese, acordé de escribir á vuestra señoría todo lo que acá ha pasado.

Ya sabe vuestra señoría como mi señora ha cuatro meses que está en la córte, y fué á llevar á mi señora Doña María á dalla en palacio, que se la recibió el Emperador y la Emperatriz, y como Dios la llevó al cielo no huvo efecto el pensamiento, y luego recrecióse Sta. Clara con su pléyto del Almirantazgo, que estaba ya hecho, y por tener gota el obispo de Sigüenza no estaba firmado, y ahora hase vuelto al pleyto de nuevo, y con las magnificencias de S. M. que ha hecho por la tristeza de su muger, no se entiende en nada en la Corte : todo está suspenso.

Un casamiento anda muy á la mano con el hijo del marques de

1. Le manuscrit de la Colombine porte le titre suivant : « *Carta de Sevilla escrita por julio de 1539 á D. Luis Colon, Almirante de las Indias sobrino de D. Fernando Colon y su heredero, sobre su muerte ejemplar y varias dependencias. Estaba en poder de Argote de Molina y hoy la tiene D. Bartolomé Perez Navarro, 24 de esta ciudad. Trasladose en 18 de junio de 1692,* » et se trouve dans les *Varios* in-4°. non catalogués. Cette lettre a été publiée pour la première fois dans la *Coleccion de documentos ineditos*, vol. XVI, p. 479, mais avec quelques erreurs.

Mondexar, y vtra. señoria con una hermana suya; encomiéndelo V. Señoria á Dios. Mi señor, y mi Sra. D.ª María, y toda la casa quedan buenos de salud. El Sr. Conde y la Condesa y todos sus hijos quedan muy buenos, loado Ntro. Señor.

Señor : V. Señoría sabrá que el sábado[1] á 9 dias de julio á las 8 del dia[2], falleció el bienaventurado D. Hernando Colon vtro. tio : V. Señoría no reciba pena de su muerte, sino haya placer, porque fué tal su acabamiento como de un apóstol. Cincuenta dias ántes que muriese supo que habia de morir con su gran saber, y llamó á sus criados, y les dixo que poco habia de estar con ellos en este mundo. Hizo inventario de todos sus bienes hasta de las baxillas de peltre, y todo lo apreció en su valor, y de todo dexó por heredero á V. Señoría, así de muebles como de plata, como de tapicería, como de todo lo demás.

Heredóle tambien de 15,370 libros condicionalmente que V. Señoría dé cada año 100,000 mrs. para reparo dellos, y de una persona que tenga cargo dellos y de limpiarlos. Dexale aquella casa y aquella huerta á V. señoría horra y libre salvo con esta condicion de estos 100,000 mrs. y rogaba á Ntro. Señor que le pusiese en el corazon á mi Sra. la Virreyna que acetase la herencia, como tutora y curadora de V. Senoría. Lo que queda de deuda, dice que debe quento y medio y que á él le deben dos quentos. Dexó por albaceas y testamentarios dos genoveses desta ciudad, los quales tienen los bienes en su poder hasta que mi señora enbie quien los tenga á su mandado.

Así, Señor, que lo que quedó es muy rica tapicería, la qual compró ahora dos años en 2,000 ducados, y muy buenos guadameciles y dos arcas de plata muy buena, y otras muchas cosas de muebles de casa, y mucha ropa blanca, y aquella casa en que estuvo el duque de Medina, ahora un año él y la Duquesa; y despues que se fueron le embió á rogar con un secretario suyo, que le daría por ella seis quentos; y embióle á decir que aunque le diesen diez, porque quería que quedase memoria de los Colones.

1. Ce samedi fut le 9.

2. Les déclarations de l'exécuteur testamentaire portent que ce fut entre midi et une heure.

Señor : Por no ser prolixo no quiero escribir mas de este paso; y es, que dos horas ántes que muriese demandó un plato de tierra, y truxeronlo, que no sabian para que la quería, y mandó que se la echasen en el rostro; y pensando que no tenia sentido, hacían que se la echaban, y no le echaban ninguna; y enojóse, y metió la mano en el plato, y hinchó el puño, y echósela encima del rostro y de los ojos, diciendo en latin : *Recognosce homo, quia pulvis es, et in cinerem reverteris*, y alzando las manos al cielo diciendo : *Te Deum laudamus*, dió el espíritu á Dios.

El se fué á la gloria; y por tal muerte, y tal hombre no es de llorar. Despues que supo su muerte dió de comer à trenta y tres pobres y él mismo les sirvió á la mesa. Mandóse enterrar en la iglesia mayor, cabe la Señora de los Remedios en medio de la iglesia, y mandó que llevasen mas de dos hachas con él, y el conde mandó que llevasen seis; y mandó que ninguno truxese luto, por él, y mandó que les diesen becas de paño. A un mayordomo á quien queria mucho[1], mandó trescientos ducados, y á Pedro de Arana, doscientos. No dexó cosa ninguna porque todo lo habia hecho en su vida : Ntro. Sor. lo heredé en su gloria.

Señor : Ya sabe V. S. que le he escrito otras dos ó tres veces sobre Juan de Rivos, y atendiendo la ida de mi Señora, nunca se quiso aviar hasta irse su señoria; y ahora como las cosas han sucedido, como Dias ha querido, acordó de se ir, y no esperar mas, y mi Señora, que se lo ha mandado dos años ha que se vaya, que le hizo merced de la vara menor. Suplico á V. Señoria que se la mande dar sin dilacion, como á criado viejo, y haga cuenta que es mi misma persona, pues leva por mujer á mi nieta, y mi nombre : y si alguna cosa hubiere menester porque llevan cambios y su hacienda.

1. Vincencio del Monte. (Note sur le MS.)

IX.

Nous avons dit que Fernand Colomb cultivait la poésie et était fier de ses vers [1]. On trouvera dans notre *Ensayo* [2] des chants et des villanelles, qui semblent provenir des *Varii Rythmi et Cantilene,* décrits comme étant son œuvre dans les abécédaires B et B *bis*. L'original est aujourd'hui perdu, et nous les avons empruntés à un *Cancionero* du XVI[e] siècle qui se trouve à la bibliothèque du palais, à Madrid, et que le marquis de Pidal a fait connaître dans son introduction au fameux *Cancionero* de Juan Alphonso de Baena [3].

Mais en décembre 1866, nous avons lu d'autres poésies, qui se trouvent dans un recueil copié en partie par Alexandre Galvez, l'ancien bibliothécaire de la Colombine. Après la mort de lord Stuart de Rothsay, ce recueil passa au British-Museum, où il est matriculé sous la rubrique suivante : *Additional manuscripts, n° 13,984.*

Don Pasqual de Gayangos ayant eu l'extrême obligeance de copier pour nous ces vers, nous les publions ici pour la première fois :

DE LA TEMPLANZA

Es temperancia tiento y manera
Que todos contino devemos tener
En nunca templar, dezir ni hazer
Cosa que deva no ser hazedera :

1. *Supra,* page 31.
2. Appendice F, page 184 *seq.*
3. Madrid, 1851, gr. in-8°, et in folio.

Es esta la larga y estrecha carrera,
A do de contino virtud es hallada,
Sin ser cometida, ni ser salteada
Del vicio, ni del que dalle dentera.

GLOSSA.

« *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* »

1.

Memorare con grand tiento,
O hombre, qual quier que seas,
Tener siempre en pensamiento
A Dios y su mandamiento.
Si con el reynar deseas;
Para mientes, que proveas
Pues necessario es morir
Que en el tiempo del partir
El camino llano veas.

2.

Novissima poseyeron
Siempre los sanctos varones
Del mundo se suspendieron
A Xristo siempre sirvieron,
Sufriendo tribulaciones,
Dexando las afectiones
Carnales de vanidad
Deveste con humildad
Refrenar de tus passiones.

3.

Tua que consideranҫa (?)
Dever muy muncho mirar
Y que en fin van á parar
Los malos y su pujanҫa
Y la bien aventuranҫa

Que á Dios y a segar pagar
Su deuda en igual balança.

4.

Et tu deves re (referir?)
Tu pensamiento en el Cielo
Y de las cosas del suelo
Con grand prudencia huyr
Y non quierar consentir
Ser de vicio subiugado.
Siempre seas avisado
A sabella resistir.

5.

In æternum gozaron
Los que lo bueno abrazaron;
Y aū mismo lloraron
Porque continuo arderon
Los que la malicia amaron:
Y pues siempre se agradaron
Del mundo y de sus eudicias
De las eternas divitias
Para siempre se privaron.

6.

Non peccabis, si el dolor
De los que mueren pensares:
Y la fatiga y terror,
Que padece el pecador,
Contigo bien contemplares:
Y si bien considerares
La patientia que terná
El justo quando verá
Que sale de tantos males.

GOZOS.

Del nascimiento de S. Juan Baptista.

Gozos d'en mas regocizo
Este dia, que otros dias
Que oy nació el muy santo hijo
De Isabel y Zacharias
Gozose el verbo Divino
Quando su Primo saltara
En el vientre viejo digno
Que su madre visitava
Y tu virgen que estarias
Al parto de tal sobrino
Gozo si tiento, ny tino
Rescibe con Zacharias.

X.

TESTAMENT DE FERNAND COLOMB.

Déjà, don Eustaquio Fernandez de Navarrete avait fait connaître le testament de Fernand Colomb, en le publiant *in extenso* dans le vol. XVI de *la Coleccion de Documentos ineditos*[1]. Mais ayant remarqué quelques erreurs, nous avons prié notre ami don José-Maria Asensio y Toledo de copier ce précieux document sur la çopie certifiée qui entra aux archives du chapitre de la cathédrale de Séville en 1611. Nous avons dû nous en contenter, car on ne sait ce qu'est devenu l'original. Aux archives des Indes, ils n'ont qu'une copie provenant de la même source :

« En nombre de la Santa Trenidad, Padre é Hijo y Espíritu Santo, tres personas é un solo Dios verdadero, que vive é reina en el siglo de los siglos; y de la bienaventurada Vírgen María nuestra Señora, y madre de nuestro Señor Jhuxpo, hijo de Dios vivo e de la corte selestial. Por quanto es natural á los hombres el morir, y del tiempo y lugar non tenemos sertinidad, y es bien que teniendo siempre cuydado del alma é de las cosas espirituales se tenga tanbien respeto á las del siglo é corporales, así por satisfacer, no á las non obligatorias deudas, como para destribuir con equidad aquellos que nuestro Señor Dios nos dexó en este mundo poseer, pues de todo tenemos obliga-

1. Madrid, 1850, in-4°, p. 424.

cion á dar entera quenta é razon : por ende deliberando como delibero de hacer mi testamento, y declarar my última voluntad, digo, que estando, bendito nuestro Señor, sano de salud corporal al tiempo que este mi testamento comenzé á ordenar, como parece por lo que de mi mano está escrito, lo qual non pude proseguir ni efetuar por muchos ympedimentos que e tenido, y embarazos sobre mi hacienda; y al presente aunque yndispuesto y enfermo en todo mi seso y entero juicio, qual Dios nuestro Señor tuvo por bien de me dar y dexar, quiero vivir é morir en su santa fée católica é tener y creer como tengo y creo todo aquello que tiene y cree la santa madre iglesia romana, y con tal fée me arrepiento de todos mis pecados, é pido á nuestro Señor dellos perdon, y le suplico que aya merced de mi ánima, y la quiera rescebir aunque yndina en su santa gloria : y al cuerpo hasta que sea servido de lo tornar á la union del alma, lo dexo á la tierra, é pido que falleciendo fuera de Seuilla sea sepultado en el mas cercano monesterio de donde yo falleciere; é si dentro de una legua non obiere monesterio que sea yo enterrado en la iglesia de la perroquia, donde fuere el comun uso é derecho de ser enterrados los que murieren donde yo muriere, y si fuere Dios servido que mi fallecimiento sea en el agua, ó fuera destos reynos de Castilla, pido que sea auido como si fallesciese dentro de Sevilla, ó cinco leguas á la redonda della : por quanto muriendo yo en la dicha ciudad ó cinco leguas á la redonda quiero que mi enterramiento sea en la iglesia mayor que dizen ser la collacion de mi casa, y el lugar, si es costumbre, o se puede sin mucha dificultad de costa obtener, querría que fuese en el cuerpo de la iglesia en el espacio que ay desde las espaldas del coro hasta la puerta del perdon, con que sea lo mas enmedio que ser pudiere así de luongo como de través; é si esto no si pudiere obtener, en tal caso yo elijo por enterramiento el monesterio de las Cuevas de Sevilla, para que mi cuerpo sea allí enterrado en el coro de los legos á un lado ó al otro, como non impida el paso de los que entraren. Lo qual yo elixo por la mucha devocion que mis señores padre y hermano Almirantes que fueron de las Yndias é yo siempre tuvimos á aquella casa; é porque sus cuerpos an estado mucho tiempo allí depositados.

Iten. Mando que sobre mi sepoltura ras con ras de todo el suelo, sea puesta una losa de marmol blanco que sea de dos varas y quarta de medir de luengo, y de vara y quarta de ancho, en la cual se haga un quadrángulo de dos varas é dos dedos de medir de luengo, y de una vara é un dedo en ancho, á causa que los anchores desto son una longura é estatura de mi persona, lo cual en mi conciencia non pongo tanto por curiosidad que se sepa qual fué, quanto porque cada cosa parezca que se funda en alguna justa causa : el quál quadrángulo se formará de un perfil cabado en la losa de medio dedo de gordor, é otro perfil como este que va por el canto de la dicha losa, que no quede sino una pulgada de márgen. y en el campo que queda entre estos dos perfiles todo á la redonda irá un follaje quan bien visto fuere, que no sea cosa sutil, porque es de menos dura, y la suciedad lo cubre más presto : y dentro dal dicho quadrángulo dos letreros é un escudo por la forma y proporcion que aquí se sigue, la que estimo que costará diez ducados, y este mesmo órden é forma se ha de guardar y tener muriendo en agua ó fuero destos reynos; porque quiero y es mi voluntad que se ponga la losa susodicha en el dicho lugar, aunque no esté allí mi cuerpo sepultado, con la misma limosna y osequias como si allí se enterrára.

Porque está borrado el capitulo precedente declaro que el campo desta losa en que está el escudo y los letreros es de dos varas de medir é de dos dedos de luengo de alto abajo, é de una vara é un dedo de ancho, y que la azanefa y márgen tiene una quarta menos los dichos dos dedos. Así que es toda la piedra de dos varas y cuarta de luengo, é de vara y cuarta de ancho [1].

. . . .

. . . .

Iten. Mando que en la iglesia donde fuere sepultado el dia de mi enterramiento, se diga una misá de los Angeles cantada con hornamentos blancos, si los tuvieren, así del preste como del diácono é subdiácono y acólitos, é si no los ay blancos, sea de color para denotar

1. Ici, dans le manuscrit il y a un dessin représentant la pierre tumulaire, et contenant l'épitaphe latine que nous reproduisons, *supra*, page 67.

el alegria que deve tener el que sale de cárcel deste mundo, para mediante nuestra fé alcanzar la gloria que está á los fieles aparejada.

Ninguno por me hacer merced llevara loba ni capirote de luto, ni capilla, bien que podra ir vestido de negro el que quisiere, pero nadie será llamado ni rogado para mis honras ni enterramiento.

A los que se hallaren en mi enterramiento se darán sus velas de cera á gente de honra, mayores, y á los comunes, menores; y con la cruz que estuviere ó fuere ante mi cuerpo, habrá de cada lado dos hachas, y cera del altar do se dixere la misa habrá dos hachas, una de cada lado; é toda esta cera, dicha la misa, se quedará á la iglesia para que las misas que sirviere participe mi ánima algun sufragio; y que los clérigos que ovieren de acompañar mi cuerpo sean los ordinarios que se hallan en otros entierros de los que mueren donde fallezco.

Iten. Mando que el dia de mi enterramiento en la iglesia donde fuere se digan siete misas en remision de los siete pecados mortales en que muchas veces ofendí á Nuestro Señor Jesu-Christo, y en cada monesterio de los que en el lugar ó un quarto de legua á la redonda oviere, se dirán aquel dia ó dentro de tercero dia tres misas á las ánimas de purgatório, y especialmente por las de mis padres y parientes y bienhechores, é si no hobiere monesterios se dirán en las tres Yglesias mas cercanas de donde fuere mi enterramiento.

Iten. Mando que por via de algun mercader ginovés se envien á Roma doze ducados de oro, para que se digan ciento é veynte misas dando á cada misa un Julio al que la dixere, con que se digan en los altares ó en los dias é iglesias en que se sacan ánimas de purgatorio, porque á nuestro Señor plega de sacar la mia si allí fuere, y la de mis padres, parientes mas cercanos, é de las personas á quien tuve en este mundo mas cargo, é de los que por mi causa en el purgatorio padescen. Demás de los quales doze ducados se enviarán seys ducados que se den de limosna al convento del Sr. San Francisco de Oservancia en Roma de spañoles, si spañoles oviere para que el padre Guardian mande á un religioso que tenga cuidado de ynquirir á do se an de dezir las tales misas, y fazer que se digan : y se dé dicha pitança para que el tal religioso envíe la memoria á mis testamentarios

por mano del mercader que le diere los dineros, porque si otro quisiere efetuar la dicha obra de misericordia, sepa donde y como se tiene de executar : lo qual ha de encaminar dende acá el mercader que ha de tomar cargo de esto y despacharlo en Roma dándole su justo interés.

(Aqui entra lo de las cuentas que dirà el licenciado Marcos Felipe.)

Iten. Mando que perpetuamente en el dia del año y mes en que yo falleciere se diga en la dicha iglesia donde se pusiese la dicha losa un responso sobre ella en acabando la misa mayor, al qual vayan el sacerdote y los que le ayudaren así vestidos juntamente con la clerecía que en el coro y oficio de aquella misa se hallaren, y que para limosna manual se empléen doscientos ducados en cosa perpetua que se entregue al cabildo, é se obliguen á hazer la dicha commemoracion diziendo en ella, que por el alma de D. Fernando Colon y de su padre y madre, que nuestro Señor perdone, é por quantos tuvieren el apellido de Colon : y que sean obligados á tener siempre la dicha losa entera é limpia.

Iten. Mando que por descargo de inciertas deudas que podria deuer, se repartan veinte ducados á los pobres mendicantes, con que á ninguno se dé mas que un real en el lugar do fuere mi enterramiento ; y si alli no oviere tantos pobres se de la resta á la ciudad de Sevilla donde soy vecino.

Iten. Mando que á los criados que yo tuviere al tiempo de mi fallecimiento se les pague el salario y demás de aquello se les pague y dé de gracia la tercia parte de lo que pudo montar su salario desde el tiempo que me sirven ; por tal manera que si uno me servió tres años y ganava á 3,000 mrs. por año se den graciosos 3,000 mrs., que es el un terzio del salario que llevó al tiempo que conmigo estuvo. Y esto se ha de guardar tambien con Vicencio de Monte é Pedro de Arana, é quales otros criados á quien yo fiziese alguna manda particular : el qual dicho Vicencio de Monte vive conmigo desde el mes de otubre del año de mil é quinientos é treynta años á razon de *15,000 mrs. por año.*

Iten. Porque por otro mi testamento que por este revoco ove mandado al dho. Vicencio de Monte dozientos ducados de que le dí una zédula firmada de mi nombre, é dos caballos que podrian valer hasta 100 ducados, declaro que sea á su escoxer si quisiere gozar de la manda supra próxima, ó destos *trezientos ducados,* ó de qualquiera dellas, podrá gozar aunque no esté al tiempo de mi muerte en mi servicio, con tanto que aya salido dél con mi licencia que conste por firma mia é por dos testigos que á la sazon que se partió de mi servicio pudiesen tener entera noticia de la causa porque se apartó dél; é mando que no se le pida cuenta alguna de lo que de mi hacienda a tratado é gastado hasta el dia que partió agora últimamente á entender en el negocio de D. Garcia, que fué por el mes de noviembre del año de treynta é ocho y que de ay delante se vea lo que a gastado en los negocios que por mí a tratado, y se le pague el alcanze que fiziere, no se entendiendo en esto los 50,000 mrs. de su salario, y las ayudas de costa que le he hecho para posadas y sus vestidos, porque todo aquesto yo se lo é donado y dono é mando.

Iten. Digo que á Pedro Arana mando dozientos ducados graciosos por la susodicha condicion de escogencia y de prueua de servicio ó salida, el qual comenzó por . . . . . . de 1538 años.

Iten. Mando que se paguen todas aquellas deudas que liquidamente paresciese que yo devo con que a de ver tambien los testamentos en la forma y letra porque ya a auido personas que la an yntentado de contrahazer, y tambien tengo aviso de cambios y mercaderes, que yo no sé que debo más que lo que en esta escriptura abaxo expresaré porque se quedan algunas vezes ellos con las zédulas y obligaciones por chanzelar.

Iten. Digo que por negligencia mia dexé en los primeros años que pudiera saber de un arryero de Santader llamado Juan de Aransolo, el qual en el año de veynte é dos allí en Santander quando volvío el Emperador nuestro señor de Flandes, me alquiló un mulo que podria valer hasta tres ó quatro ducados, que estava muy debilitado, y le dí luego un ducado para que lo auia de entregar en Dueñas á un mesonero llamado Juan de Gamarra, á la primera jornada con el balanze de la carga no se pudiendo tener, rodó por una questa abaxo, y

murió, é no supe mas de su dueño, pareziéndome que no auia sido á mi culpa; pero todavia se dé un ducado de limosna por el ánima del dueño.

Iten. Mando que al hijo mas pobre que dexó Francisco de Aguilar se le den seys ducados, porque tengo algun escrúpulo, si en una quenta que me dió puso cierta contia menos que lo que gastó, y que para mas satisfaccion se tomen dos bulas de composicion.

Iten. Mando que se den á Ana de Strada, casándose, para ayuda de su casamiento *diez* mill mrs.

Iten. Mando que á Alonso Lorenzo mi paxe se le den quinze ducados de oro para ayuda á estudiar gramática, y escrebir, los quales se le den y repartan cada año 3 ducados, y que estos se le den á los maestros que testificaren é juraren que lo enseñan : é que con estos quinze ducados, no lleve el terzio de su salario que arriba tengo mandado á mis criados.

Iten. Mando que se sepa por via de mercaderes franceses ó borgoñones, por que via segura se podrán inviar y se envíen nueve mill é quatrozientos é sesenta é un mrs. á los herederos de Juan Antonio, dotor en leyes, criado mio que falleció en mi casa, que era de Fontaneto, lugar del duque de Loringe, que es házia Borgoña, segun que mas largo paresce en un poder que me enviaron y en las escripturas que suyas tengo atadas en un faxon, de los que le soy deudor por razon de lo que montaron las cosas suyas que se vendieron, y lo que yo le quedaba deviendo de su salario al tiempo que fallesció, como paresce por la quenta que de todo ello fizieron Vicencio de Monte, é Juan Vaseo, y Desiderio, mis criados que se hallaron al tiempo de su fallecimiento. La qual quenta se hallará en el dicho caxon de sus escripturas.

Iten. Digo que á dos ó tres dias que el dicho Juan Antonio, fallesció el dicho mi criado Desiderio, que a por sobrenonbre Tavahon, que es Borgoñon, cerca del lugar que era Antonio, dió á guardar sesenta é tres ducados, que son veynte é tres mill é seiscientos é veinte cinco mrs. á Vicencio de Monte, mi criado, diciendo que el susodicho Juan Antonio ántes que muriese se los auia dado graciosos é yo por algunas causas que á ello me movian de que en alguna manera

me parecian justas, no quise que se los tornase sin que mostrase confesa de los herederos del dicho Juan Antonio, por quanto aquel dia que dize que se los dió habia muerto; y aunque tenia juizio á la mañana, después de comer lo perdió con grandísima frenesía. Pero es de notar que ántes una hora que lo perdiese, dixo á quatro que allí estábamos, que él tuvo á guardar ciento é diez reales del dicho Desiderio, y que se los auia restituydo y algo más; que aquello él se lo daba, y que todo lo otro suyo yo tuviese cuidado, é dispusiese lo que era razon, por manera que ya paresce que le dió algo, y que podrian ser aquellos sesenta é tres ducados susodichos, puesto que bien ponderada la palabra, algo mas, denotan tanta cantidad como la prezedente é prencipal de que se hablaba; pero segun la bondad del Desiderio, aunque tenia la mano en el arca del Antonio y la llave della, no creo que faria ni diria cosa contra la verdad é su consciencia. Por manera que se ha de ver si yo tengo obligacion á que se le restituyan sus dineros segun que los dió, sin que trayga otro confesa de los dichos herederos, porque no queria que fuese sobrello molestado, ni tampoco querria por otra parte ser á cargo á los herederos, porque ellos me enviaron poder para que sacase y cobrase estos dineros de mano del Desiderio, segun paresce por el dicho poder que está en el faxon de escripturas de mis criados, é yo le rescebi en Leon de Francia, ques para mi é para Monte. E por esto no sé si tengo obligacion á defender su causa, pues que ya tomé el poder, no enbargante que nunca he usado dél, porque con habello rescebido, que se dió causa á que los dichos herederos no se proveyesen ni remediasen por otra via. Por todo lo cual vista esta relacion por un legista é un teólogo digan de consciencia ques lo que por mi parte se debe hazer, y aquello se haga : puesto que el mio sería y es, quel Desiderio pidiese su dinero ante un juez, y que mostrándole lo que pasó, sentenciase lo que fuese de derecho. Y si se declarase quel dicho Desiderio ha de llevar los dichos dineros, en tal caso mando que lleve unos vidrios que yo tengo en prescio de 25 ducados, porque él dixo que los tomaría en aquel prescio; é si no se los mandaren dar, mando que le den graciosos la mitad de los dichos vidrios, bueno con malo.

Iten. Digo que labrando mis casas un Jurado Almansa que vivía

en Triana é tenia hornos de ladrillo, me vendió cierta cantidad para me los dar á los plazos asentados, é porque no cumplia segun la postura, con enojo le pedí la pena por justicia, é por no defenderse el segun debiera, é por otros puntos de derecho que faltó, le condené y le llevé *cinquenta* mill mrs. de pena por última sentencia de los Grados; y por ser tanta la pena por pequeña culpa, tengo algun escrúpulo. Y por tanto digo que se busque el prozeso, y lo vean un letrado y un teólogo sin que Almansa lo sepa, y con juramento digan y declaren si soy obligado á restitucion segun consciencia regurosa; es á saber : si declarasen haber sido mal llevado y lo declararen se restituya; é caso que manden que no le dé nada, quiero que á él ó á sus herederos les den 50 ducados que son 18,750 mrs., con que perdonen todo cargo que sobrello oviere auido sin fraude mio, mas de auer proseguido mi justicia.

Iten. Porque arriba mandé que á Vicencio de Monte se diese cierta contía de mrs., digo que si tan presto no se los pagaren, es á saber: dentro de un mes que yo fuere fallescido, que quiero y mando que mi universal heredero porque tenga cuidado de le pagar le dé entretanto el partido que yo agora le doy, es à saber: racion para su persona y bestia é un mozo, que llegue á real y medio cada dia, é su partido que son quinze mill mrs., é despues quel sea pagado, si quisiere servir al dicho mi universal heredero, con que sea persona de dos cuentos arriba de renta, mando quel dicho mi universal heredero sea obligado á servirse dél, si servir le quisiere por espacio de cinco años, y le dé el partido é racion arriba declarado, y que dende en adelante pueda despedillo, si quisiere, con tanto quel servicio sea honesto, y como lo suelen señalar á los continos de semejable salario é calidad. y en partes donde no haya de gastar en su vestido é mantenimiento, y en el de su bestia é mozo mas de lo ques el partido que se le da; y con que él tambien sirva bien y fielmente, segun siempre á mí lo ha fecho: porque incurriendo en deslealtad é mal caso, no sea obligado á tenelle en su servicio. E si todavía aunque él bien sirva lo quisiere despedir, mando que per cada uno de los cinco años que le quedare por servir le dé veynte ducados para que los gaste do quisiere, con que no se entienda ser despedido hasta que se los haya

pagado: é para este efeto notificarán luego mis albaceas esta cláusula al heredero y á él para que cada qual sepa lo que le conviene.

Iten. Mando á la Trenidad é Merced y hospitales de ynduligencias e limosnas en que sacan ánimas del purgatorio, y á los que en testamentos se ha de fazer de costumbre alguna manda se repartan diez ducados para que se ganen las tales ynduligencias por mi ánima y de mis padres y personas á quien yo soy en algun cargo de deuda ó de amor: el qual repartimiento no sea por ygual sino á rata de lo que á cada qual se suele dar para conseguir las tales ynduligencias.

Iten. Porque en lo tocante á la librería, como adelante parescerá, dexo á eleccion del Almirante D. Luys Colon, mi señor sobrino, ó á quien heredare su mayorazgo, que acete el depósito della y de mis bienes remanente que yo á ella anexo: digo é suplico á su señoria, que si eligiere de recebirla, que mi casa é huerta que á ella queda anexa la procure sostener é aumentar, porque segun é visto sitios de casas por la christiandad, ninguno pienso auer mexor. E asimesmo digo que no quiten los letreros que en ella yo dexare puestos, ó que mis testamentarios por mi comision pusieren; mas ántes que si por tiempo se envegecieren, que los mande renovar, de manera que estén siempre legibles; los quales dichos letreros prencipal serán dos, fechas las letras negras en azulejos blancos, como son los letreros que ay en casa del arzobispo de Sevilla; y el uno se a de poner en la moldura que a de pasar sobre los pilares redondos altos, y el otro sobre los pilares quadrados baxos de los redondos en la delantera de la casa que sale sobre la plaza: y lo que dirá el mas alto sea de letras y caractéres latinas capitales que diga en esta manera: DON FERNANDO COLON HIJO DE D. XPVAL. COLON PRIMERO ALMIRANTE QUE DESCUBRIO LAS YNDIAS FUNDO ESTA CASA AÑO DE MILL É QUINIENTOS É VEYNTE É SEYS. Y digo que este letrero tomará toda la linia ó lienzo alto de la pared. Y el letrero bajo deste dirá así: *Precien los prudentes — la comun estimacion; — pues se mueven las mas gentes — con tan fazil ocasion, — que lo mesmo que lanzaron — de sus casas por peor, de que bien consideraron — juzgan hoy ser lo mexor.* Y esto sinifica que del estiércol que

lanzan se fizo este muladar sobre que la dicha casa fué fundada.

Iten. Aviso á los que en esta dha. casa sucedieren, que si algo en ella ovieren de labrar, que sea formado las zanjas de la gordura y hondura que van todas las otras que yo fize en el quarto que dexo empezado, no labrando cosa de tapia, porque segun es malo el suelo todo lo que labrasen se perderia; y crean que si las piezas baxas quedaron badeas, no fué sino con temor de no alzar mucho el edificio, queriendo fazer los servicios de la casa en lo baxo y en los aposentos en lo alto; porque la dispusicion y maleza é confusion de los muladares é hoyos y barranqueras, que entónces por todo aun no parescia que podian dar lugar á labrarse como agora parescerá á quien lo viere todo lleno así en la plaza como en la huerta é por todo cabo, pues que muchos años y dineros se consumieron en llevar é mudar tierra de unas partes en otras para dalle la vista ilustre que agora tiene.

Iten. Mando que se mantengan los dos negros é dos bestias para sacar agua hasta en fin de Setiembre.

Confieso que soy deudor á Francisco Leardo, banquero, *ginovés*, dozientos é treynta é quatro mill y ochocientos é treynta é un mrs. por razon que salió por my fiador en ciertas baratas que en mi nonbre se fizieron é pagó él al plazo por mí, é fenezida quenta con él, yo le hauia de pagar por fin de hebrero deste año de mill é quinientos é treynta é nueve; y se le ha de pagar mas el cambio dellas hasta tanto que sera enteramente pagado del prencipal. . . . . 234,831 mrs.

Iten. Por la mesma forma é razon debo á Pedro Benito de Basiniana, *ginovés*, 114,478 mrs., que se le han de pagar al mismo plazo é por la manera susodicha. . . . . 114,478 mrs.

Debo mas á Gregorio Cataño, *ginovés*, que salió asímismo por mí en otras baratas, 225,760 mrs., que se le han de pagar á 24 de julio de 1579. . . . . . . 225,760 mrs.

Por manera que estas tres partidas montan 575,069 maravédís.

E otra deuda en que yo sé, no me acuerdo, ni la hay, porque todo lo he pagado.

Iten. Digo que por via de tributo que tengo asentado sobre mi casa, debo á Fernando de Illescas, mercader en Sevilla, 450,000 mrs. de los quales le pago 30,000 mrs en cada año por sus tercios, é se los tengo todos pagados hasta el principio deste año de 1539, y el tributo es abierto para que yo lo pueda quitar quando quisiere.

Iten. Quando yo cobrare cierta deuda que aquí adelante diré, que me debe D. Garcia de Toledo, é de pagar della al Almirante mi señor dozientos y cinquenta mill mrs.

Iten. En la dicha deuda del dicho D. Garcia tengo librada á Francisco Lomelin mill ducados en ciertas pagas que el dicho D. Garcia auía de azer á ciertos plazos é porque no las a fecho, héle yo de pagar al dicho Lomelin los cambios á razon de diez por ciento. Por manera que porque él abia de ser acabado de pagar en esta feria de mayo de Medina, y no ha rescebido nada, ni creo que lo rescebirá hasta la fin del año, se le acrecentarán de cambio 48,750 mrs., y si toma el cambio de los cambios serán 50,250 mrs. hasta en fin desde dicho año de 1539 é será toda su deuda 425,250 mrs.

Restituyendo, pues, todo lo dicho, digo que las mandas llegan á 450,221 mrs. segun que las tengo tasadas, en las márgenes. Y las deudas son 1,700,319 mrs., como paresce en estas seis últimas partidas, que es todo junto *2,150.540 mrs*. Para la paga de todo la cual pongo las siguientes deudas que se me deben.

Primeramente, Joan Villoria, difunto, vecino de Santo Domingo, que cobraba mi hacienda, me quedó debiendo 302,712 mrs., de que su mujer me tiene fecha obligacion, y aun sería obligado á pagarme los cambios de antes que muriese, como paresce por su carta, é asi lo mandó en su testamento.

Iten. Garcia de Aguilar, vecino tambien de Santo Domingo, que sucedio en el cobrar mi hacienda, fenesció quanta Bat.ª Justiniano por mí hasta principio de mayo del año de 38, y la enviaron para que yo la reviese, y hallé que ponía en ella de menos de lo que había de haber rescebido por mí, que fueron *294.012 mrs*., los quales ó los a de

pagar, ó a de mostrar como no los cobró del Almirante mi señor, ni de los Oficiales de S. M., para que ellos me los paguen.

Iten. Del alcanze que entónces el dho. Batista Justiniano claramente le fizo, fueron nuevezientos é noventa é ocho pesos y quatro tomines é quatro granos de quatrocientos cinquenta mrs. el grano, en que se montan quatrocientos quarenta é nueve mill trezientos quarenta é siete mrs. E ha enviado hasta hoy que son diez y seys de marzo del dicho año de mill é quinientos é treynta é nueve—nuevezientos é treynta é uno pesos é medio: por manera que aun le resta del dicho alcanze sesenta é siete pesos que son *treynta mill ciento é cinquenta mrs.*

Iten. Desde principio de mayo del dicho año pasado de mill é quinientos é treynta é ocho hasta la fin del a de auer cobrado por mí quatrozientos é cinquenta mill mrs., las dozientas é cinquenta mill de los terzios postreros de aquel año de S. M.; y las dozientas mill de los mesmos dos terzios del Amirante mi señor, que son *quatroẓientos é cinquenta mill.*

Iten. G.º de Guzman, que era gouernador en Cuua, comenzó allí á cobrar por mi quinientos pesos, que son dozientos é veynte é cinco mill maravedis que S. M. me da desde los veynte de novienbre del año de treynta é siete, de lo qual me ha enviado un año: así le queda otro año, que son dozientos veynte é cinco mill hasta los veynte de novienbre que agora pasó, y mas deberá loque desde entónces hasta el dia de mi fallescimiento cobrare, porque son aquellos de por vida.

Iten. Me deben los Oficiales de S. M. de la ysla Española ciento é dos mill mrs., que han de pagar de principal y ynterese, por virtud de una zédulade S. M. por razon de cien mill maravedis que Seuilla me tomó del armada de Perca, con lo otro, que de todos tomaron.

Iten. D. Garcia de Toledo, señor de Villoria, para el fin deste presente año de mill é quinientos é treynta é nueve me debe *quinientos é dieẓ y siete mill é treẓientos quatro mrs.* por razon de un conzierto que con él asentć de un quento que me deuía, sobre que le e estado aziendo execucion por mi parte.

Iten. El susodicho D. Garcia por la mesma causa me a de dar *seys cientos é cinquenta mill mrs.*, en fin del año que viene de quinientos é quarenta, so pena de setenta é mill é quinientos mrs. cada un año que me las detuviere, y aunque me pague las dozientas mill mrs. a de pagar la dicha pena por las quatrozientos é cinquenta milll mrs. restantes.

Las quales dichas ocho partidas montan de deudas que me deuen *dos quentos y medio y setenta é un mill doʒientos ocho,* de los quales sacando las susodichas mandas y deudas que yo deuo seria el remaniente quatrozlentas é veynte mill seyscientos é setenta é ocho mrs., y mas todo my mueble é plata é semovientes de mi casa que por lo menos valdrán mas de otro tanto que será todo ochozientos cinquen:a mill mrs.

Despues de verificado la dicha quenta e reszebido todo lo que se sigue aquí abaxo, de lo que en las Yndias por mí se cobra. No lo declaro aquí.

Digo que Leonardo Espindola, que cobra mis dineros, a reszebido cierta plata y oro, como pareszerá por los registros.

Iten. Ynstituyo por mi testamentario y Albacea al licenciado Márcos Felipe, para que entienda en el cumplimiento, execucion de mi testamento é en las cosas de mi hazienda, dentro de los muros de Sevilla, y dar hórden en todo lo que conviniere y se oviere de hazer fuera de Sevilla para que todo se haga por su hórden y acuerdo, y en todo entienda la forma y manera que yo lo tengo dispuesto en este mi testamento, como él lo a sabido é sabe de mi voluntad é comunicacion que con él e tenido, no siendo de la forma é manera que yo tengo dada en las cosas de la librería, et otras cosas que claramente están dispuestas; pero en todo lo demás que por mí no estuviere declarado ni determinado, ó estuviere escuro, de manera que sea menester declaracion, que lo declare é determine segun Dios é su consciencia é la confianza que dél é tenido é tengo, porque todo se lo cometo. E para ello le doy poder cumplido, é bastante tanto quanto de derecho deuo é puedo; é por el trabajo que en esto a de tener le mando cinquenta ducados de oro. Asi lo otorgo como en este suprapróximo se contiene. — D. Fernando Colon.

Iten. Mando que todos mis libros se haga lo que yo con el ayuda de nuestro Señor dexare mas largamente ordenado et firmado de mi nombre en cada plana; pero porque podria ser que ántes que yo lo acabase de ordenar nuestro Señor fuese servido de me llevar desta presente vida, entretanto que la dicha escriptura acabo, mando que los reciba é aya en depósito el Almirante D. Luys Colon, mi señor sobrino, y despues dél sus herederos y suzesores en el dicho Almirantazgo, entretanto y hasta tanto que gardaren las condiciones é instituciones que aquí serán por mí espresadas porqne luego que las quebrantare sucederán en el dicho depósito las Yglesias é monesterios que aquí abaxo serán por su órden espresadas.

Primeramente, que por razon que yo dexo el remaniente de mis bienes anexado á la sustentacion y aumento de los dichos libros, mando que el que tuviere cargo de los gastos é gobierno de mi casa, al tiempo de mi fallescimiento, dentro de un mes que yo fuere fallescido, haga estimar todo lo que vale juntamente con mis albaceas á tres personas idóneas juramentadas la casa por lo que vale con su huerta, y el mueble por consiguiente, é de todo lo que valiere, sacadas las mandas de mi testamento, ynquieran et vean quanto juro se puede comprar; y aquella cantidad ó la comprará el dicho señor Almirante si quisiere quedar por señor de los dichos bienes, casa y huerta, y la aplicará á la sustentacion de la dicha librería, ó obligará sus bienes por ella, por tal manera que la dicha cantidad esté segura él bien parada á contento de los dichos mis albaceas é de los dichos primeros sucesores que á falta uno de otro an de suzeder como abaxo se contiene.

Iten. Que en sustentacion y aumento de los dichos libros gastará en cada un año toda la dicha renta, y que si pasare un año en pos de otro sin la gastar, que yncurra en comiso, y pierda el accion de dicho depósito y de la renta á él anexada, é suceda el primero nombrado al tal depósito y administracion, salvo si dentro dellos depositase la tal contía que sobrase, como baxo será espresado que se deposite lo que sobrare.

Iten. Que el primer gasto que hará en cada un año será comprar los libros que aquí en Sevilla ó en Salamanca se fallaren á vender de

molde que no aya en la librería, ó que no los haya cumplidos, ó los que de mano se pudiere auer, se comprarán por precios moderados, segun bien visto fuere al que los compra, con tanto que un año con otro no se pueda gastar mas en comprar libros de la mitad de la renta, porque la otra mitad se gastará en enquadernaciones, é bancos, é cadenas é otros aderezos de la librería. Pero si por caso la dicha renta llegare á treynta é mill mrs. en cada un año, que no se gasten sino diez mill mrs. en los libros, los diez mill en enquadernaciones, y los otros diez mill se den al mejor latino que se opusiere á la prebenda conque sea obligado á proseguir las tablas de autores y sciencias, y epítomes é materias conforme al arte que dello dexo instituida, é que en esto empléen cada dia dos oras.

Iten. Que quando la renta fuere mas de los dhos. treynta mill mrs., tanto mas crezca el gasto de las dichas tres cosas, pero de tal manera que si en alguna dellas no se pudiese algun año gastar ni en el siguiente, ó por no auer en que la emplear, ó por no ser necesario emplealla, que la tal cantidad se deposite en parte ó se emplée en cosa que gane lícitamente hasta que aya crecido á tanta cantidad que se pueda comprar otros diez mill de juro, ó dende arriba.

Iten. Que siendo la dicha renta mas de los treynta é mill la tercia parte que se ha de gastar en letrado ó letrados si para ello oviere, se entiende que a de ser acrescentado veynte ducados por ora, por tal manera que si el que por los diez mill susodichos estaua obligado á emplear dos oras fuere hábil y quisiere emplear otra mas, que le den veynte ducados mas de salario, y asi otros veynte si quisiere gastar cuatro. Pero puesto que quiera subir de seys y obiese para ello, no se le conzederá, porque es de presumir que no trabaxará como deue tan luengo tiempo.

Iten. Que al que así se pagare por sus terzios lo servido, se le desquenten las horas que oviere hecho de falla, ó las restituya con trabaxallas otro tiempo demasiado.

Iten. Que á la tal persona se le dé una Cámara donde esté cerca de la librería, con una mesa é una cama de campanya que se dexe de mi ropa, con un jergon é dos colchones, é quatro sábanas, é quatro almohadas blancas é una colcha, é una manta, é una arca, é una silla

de espaldas é un banco de madera para asentarse, y el almario grande para libros y escrituras, y que se le torne á engonzar la puerta alta que se le quitó; é que todo lo susodicho esté siempre en pié para el que viniere, comprándoselo lo que se obiere de renovar del terzio que se dexó para las enqüadernaciones y los adminículos de la librería.

Iten. Que el maestro ó persona docta a de ganar la opusicion en Salamanca, notificándose un mes ántes del exámen en Alcalá, con que se obligue á residir tres años, porque el uno se le pasará en instruirse de lo que a de entender, y que aquellos pasados estará lo que quisiere con que cumpla las instituciones de la librería, cuya copia se mostrará en Salamanca al tiempo del exámen.

Iten. Que el segundo presidente á la sucecion envíe en fin de cada mes un dia mas ó menos una persona dota que vea é visite como se efetúa todo lo susodicho, con que so cargo de su consciencia envíe el mas idóneo que obiere, é por las doce vezes terná doze ducados de salario, con que emplée en ello todo aquel dia.

Iten. Que lo que fallare de faltas que sea á culpa del depositario ó del sumista de la librería, porque así se llamará el letrado o letrados dello, lo asentará en un libro blanco enquadernado para que se sepan lo que an de remediar, y al fin del año con el libro hará relacion al siguiente depositario para que le conste si él que le precede é posée yncurre en comiso, ó hay cosa que se le deua requerir que haga ó enmiende.

Quanto á la hórden en que an de estar los libros, digo que yo tengo esperanza, si nuestro Señor fuere servido de dar para ello vida y posibilidad, de labrar una pieza grande, y en ella á raiz de las paredes poner caxones como agora están, y los libros en ellos puestos de canto, cada qual con su título de nombre é número. Pero han de estar apartadas las facultades conforme á la tabla que de las sciencias se haze, y á seys pies de la pared, que son dos uaras de medir, todo á la redonda irá cercado de una reja, por tal manera que quien pasare por la sala no pueda tocar á los libros : é por parte de dentro de esta rexa hácia los libros, irá arrimado á la rexa un atril, altura de como se ponen en las librerías y en este se pondrán todos los libros que

cupieren de la facultad que fuere los que están en su librería, é por la parte de fuera de la rexa ácia la mitad de la sala irá un banco donde se sienten los que entraren en la librería, que diste un pié de la rexa, para que los que estuvieren en él sentados puedan leer en los libros que estuvieren puestos en la rexa, é por entre las vergas puedan meter la mano para volver las hojas; pero la tal rexa no a de ser de vergas de alto abaxo, salvo de red por do solo quepa la mano.

Iten. Porque algunos querrian ver ó leer algunos de los libros que estuvieren en los almarios, é no podrán alcanzar, digo que el que tuviere cuydaldo de guardar la librería, pondrá el libro que pidiere sobre el atril, y despues que ovieren leido, lo tornará á su lugar, y si dicen que desta forma no podrán estudiar á su placer los que quisieren, digo que esta librería no se hace tanto para estudio comun, como para guarda de todos los libros é para que se hagan dellos las tablas de los dotores y sciencias é los epítomes é materias; y que lo demás para el comun basta para satisfacerse de dudas, ó ver una cosa notable; que para estudiar *ad longum* no les a de faltar estudios y libros en que deprendan, pues que vemos que es ymposible guardarse los libros aunque esten atados con cien cadenas.

Esta guarda terná la memoria de todos los libros por su número, que en un libro en que conterná los libros por la órden de los números diciendo : uno es tal libro; dos es tal libro; y así por el consiguiente de número en número hasta el último número de los libros; y en este tal estarán los nonbres de los autores por órden que tuvieren en aquel volúmen con la ympresion é prencipio por la hórden que agora se haze el índice alfabético, que por el libro de los números se le pueda tomar fácil quenta por el número de los autores se sepa quien es el que falta si acaso alguno faltase.

Demás deste libro a de auer otro en que se asienten todos los libros que se compraren de nuevo, ó se desecharen de la librería porque ay otros mexores, é por este tal tomará el visitador quenta de los libros que ay, é verá si se an puesto por cargo en el susodicho libro de números que ha de tener la guarda, y si se pusieron en su lugar.

Iten Abrá otro libro que terná el depositario, en que se escriban

los gastos que se fizieren en la dicha librería, para que á fin de cada mes lo verifique el susodicho visitador, y al fin del año tornando á resumir los doze meses vea si está cabal el gasto con el rescibo, ó si se depositó algo que aya sobrado al fin de los dos años.

Iten. Que el depositario tenga poder amplio para tornar y procurar por todas las cosas tocantes á la librería en juizio é fuera dél, con que no pueda dar ni comutar ni enaxenar cosa della, sino fuere quenta del con noticia y con ciencia del visitador, para que se tenga supérflua, valor ó dinero porque se vende ó comuta.

Iten. Que no pueda el dicho depositario ni otra persona alguna dar ni prestar libro alguno, ni lo consentirá sacar de la librería en quanto en él fuere, so pena que por cada libro que diere, ó por su causa ó consensu faltare de la dicha librería, pague diez ducados de oro, la mitad para el siguiente depositario é la otra mitad para la mesma librería; y que si acaso llegase á enajenar ó á perder por su culpa diez libros, que demás de perder por cada uno diez ducados, si dentro de dos años no los tornare á buscar é poner en la dicha librería, que *ipso facto* pierda la administracion é depósito de toda la dicha librería é rentas é cosas á ellas anexas, é trasfiera al depósito en el depositario siguiente, con que lo acete con las mesmas condiciones é penas, é con dar fianza de las guardar.

Iten. En la primera tabla de cada libro dirá : *D. Fernando Colon, hijo de D. Xpoval. Colon, primero Almirante que descubrió las Yndias, dexó este libro para uso é provecho de todos sus próximos, rogad á Dios por él*. E si se trocare por otro mexor diga : *Este libro se trocó é puso en lugar de otro que aquí dexó D. Fernando Colon, hijo de D. Xpoval. Colon, primero Almirante que descubrió las Yndias, porque así dió comision que ficiese cuando se fallase otro de la mesma suerte que tuviese alguna mexoria*.

Iten. En el lugar mas cómodo é vistoso de la dicha librería se porná una losa como la de mi sepoltura, eceto las dos primeras palabras que dizen *Aquí yaze*, porque en lugar de aquellas se porná *Memoria de D. Fernando*, etc., la qual losa no será tan grande como la de la sepoltura con la mitad justamente, é paresce que sea tambien sobre el entrada de la puerta, ó frente con frente della dentro de la

librería en la pared, é con su yelmo sobre ella tambien de losa ó mármol.

Iten. Porque si el depositario piensa de proveerse siempre de libros en Sevilla ó en Salamanca abrá infinitos libros de que nunca terná noticia, ni se pornán en la librería porque nunca se traen á estas partes, digo que se debe tener la hórden y aviso que yo comenzé á proseguir que será la que se sigue.

Primeramente. Porque con todo género de libros que por la christiandad se imprimen, siempre los libreros acuden á una de seys ciudades que son Roma, Venecia, Nurenberga, Anvers, Paris y Leon de Francia; digo que por interzesion de mercaderes que residen acá en Sevilla se a de tener plática con algun banco ó mercader ginovés de Leon, y ponelle cien ducados en su poder á efeto que él escriba á sus respondientes en las otras cinco ciudades, y les diga á todos por un tenor que encomienden á un librero de los que mas conozieren, que tenga cuidado de le dar para cada mes de abril doze ducados de libros al prezio que valen entre los mesmos libreros, los quales libros an de ser de los que últimamente an salido á luz, que no fueren ante impresos. Pero porque los tales ó podrian subir á mas cantidad de los dichos doze ducados, ó no llegar á ella, an de avisar al tal librero que no le compre mas para aquel año de los dichos quinze ducados con que sean de los libros mas pequeños y que de los libros mayores que de nuevo oviere que esceden la dicha contia se los dé por memoria expresado en ella el nonbre y autor de cada uno dellos, y el prezio y grandor, diziendo que es de quarto ó de pliego, impreso en tal parte, á efeto que con los dichos libros pequeños que montaren los doze ducados pueda enviar la tal memoria para que rescriban de acá de Sevilla si se las enviaran ó no.

Por manera que cada año por abril en las dichas cinco ciudades de Roma, Venecia, Nurenberga, Anvers y Paris, un librero dará á su amigo mercader los dichos doze ducados de libros; é cuanto al prezio no se puede hazer sino lo que los mesmos mercaderes gruesos de libros hazen con los otros á quien envian libros á otras ciudades; es á saber: quales envian y la memoria de todos los libros, que son los que envian, y el precio puesto á cada uno segun su consciencia é su buen crédito.

Por manera que el mercader de cada ciudad de las susodichas no tiene mas que hazer sino rescebir los libros que le dará en su bala ó lio liados, y enviallos á Leon á su respondiente, juntamente con la memoria dellos, é de los que dexa de enviar.

Iten. El dicho mercader de Leon los rescebirá todos é pagará á sus respondientes lo prencipal y las traeduras, y tambien tomará allí en Leon del amigo librero que terná tanta cantidad de libros quanto fuere lo que resta; é pagado á sus cinco respondientes, es á saber : que si los cinco respondientes le enviaron sesenta ducados de libros y diez de costas y traedura, que son setenta, y le quedan treynta, dexará de aquellos treynta para pagar al mulatero que los a de traer á la feria de mayo de Medina; é la resta la comprará de libros, que podrán ser diez é syete ó diez é ocho ducados porque comunmente de Leon á Medina una carga de libros de mulo se suele traer por doze ó treze ducados, y la tal carga llegada á la feria de Medina el respondiente allí los rescibe y le envía á pagar los dichos cien ducados, y envía los libros á Seuilla.

Iten. Digo que se le han de pagar los dichos cien ducados porque los primeros que se le dieron son como depósito y prenda para que tenga certidumbre que le serán cada año tomados é pagados los dichos cien ducados de libros, y porque con tenellos siempre adelantados es una manera de gratificacion del trabajo que toma en recebillos y enviallos.

Iten. Se tiene de avisar á los libreros de las dichas seys ciudades, digo á los que ternán cargo de proveer de los dichos libros, que siempre tenga cuidado de comprar todas las obrecillas pequeñas de cualquier calidad que sean, y que proveidos primero de aquellas compren despues las mayores hasta la dicha cantidad. Y porque como arriba diximos que podría ser que no oviese cada año tanto de nuevo que se gastasen los doze ducados, que en tal caso compren hasta aquella contiá de otros libros de mano que no los aya estampados, con que no los merquen por más prezio que valdrian de estampa; y esto digo porque de otra suerte acaesceria, ó por no conoscer el libro de mano, ó por achaque enviar libros de mano que no valiese diez reales é costaría diez ducados por el : é si no los comprase de mano podría comprar libros que se tornan á estampar con alguna adicion de glosas ó

tablas alfabéticas ó sumarios, avisándoles que el de una ciudad no envie los libros impresos en la otra ó cerca de la otra, v. gr. que el de Roma no envie libros estampados en Venecia ó Milan, porque el librero de Venecia terná cuidado de enviallos : y así el de Nurenberga no enviará á los de Paris ó Leon.

Iten. Se ha de avisar á los mercaderes respondientes de las dichas seys ciudades que no tomen ni escojan librero para proveerse de los gruesos é caudalosos, lo uno porque no tratan ni curan de las obrecillas pequeñas, ni de coplas ni refranes é otras cosillas que tambien se han de tener en la librería : lo otro porque como son ricos dan de lo que tienen de su tienda, é no quieren ir ni enviar á saber que cosas ay en las otras : lo otro porque si tuvieren algunas obras gruesas, aquellas no se pueden encubrir, é do quiera se allan, y en las pequeñas hay mas dificultad en las buscar; y tambien porque un librero grueso no hará tanto caso de aquella poca compra como el pequeño, ni querrá tener memoria de los libros que a enviado para no tornar á enviar los mesmos otra vez segun que la an de tener; es á saber : que cada qual de los dichos libreros asentará en su cuaderno las memorias ó pilizas de los libros que envia para tener cuenta é razon dellos siempre, é no los tornar á enviar otra vez.

Iten. Porque desta forma susodicha y de cualquer otra no se puede excusar que no aya muchos libros duplicados en la librería, digo que los tales libros duplicados se an de poner en sus arcas y tabla alfabética, de los autores : en el nonbre del autor del tal libro se porná el número de la tal arca en que está, cercado en un quadro á diferenzia de los otros números, con dos cerqulitos á las esquinas; é porque no parezca número del pítomas ó las tales arcas de libros se pornán en algun monesterio en parte soberadada é que tenga sus maderas é pies debaxo, porque no se dauen, dos ó tres veces por año se abrirá cada arca, é se sacarán los tales libros, é se tornarán á meter, porque resciban algun oreo; y estos se ponen así en depósito para que si acaso uno se hurtare si ponga otro en su lugar, é tanbien para que por tiempo venga á estar librería duplicada, porque si por desdicha, lo que Dios no quiera, por fuego ó por otra violencia la una viniese á menos, quede la otra entera.

Pero porque con el tiempo podria ser que muchos libros no solo los oviese duplicados, triplicados ó mas, digo que para este respeto se a de tener conzierto con un librero ó enquadernador, que tome los dichos libros por inventario para los vender como pudiere, ó le señalare el precio con cierta ganancia que para él quede: y desta manera no solo no es inconveniente que aya libros triplicados, pero aun por tiempo podrá ser tan útil que aquella tienda se aga la más caudalosa de mexores suertes é mas varias que todas las otras, por razon de ser proveida de tantas partes, mayormente que creciendo el caudal prencipal de los libros podrían mandar traer más, es á saber: que como agora se dize que trayan ó envien doze ducados de cada ciudad, que mandasen traer ciento, y así creceria la ganancia, é podria la tienda tener fator que fuese hombre que acudiese por las dichas ciudades é por otras partes de la manera que yo lo fize; y así valdría más un camino que de quando en quando fiziese, que no estar siempre á benefizio de lo que enviar quisiesen los libreros.

Y aun digo que sin haber la tal tienda, de seis en seis años, algo más ó menos, como fuese la posibilidad, debria el dicho depositario ó uno de los sumistas ir á Nápoles por mar, para que allí de tienda en tienda ó libro por libro mirase si auia algo que en la dicha librería no oviese, y lo comprase, de tal manera que de las obras pequeñas de valor de un real ó dende abaxo las comprase aunque fuesen impresas en Francia ó en Alemania ó do quiera que fuese, porque despues suceden míll inconvenientes para que no se merquen aunque vayan á la mesma tienda donde se imprimieren; pero si fueren libros de valor de un real arriba impresos in Roma ó en Lombardía, ó en Francia ó Alemania, no curará de mercallos allí en Nápoles salvo porná por memoria que libros son, y de que grandor é impresion para despues comprallos por allá más cerca de donde fueren impresos.

Y el sumista que á esto tal fuere há de llevar consigo el indize ó tabla de los libros que ay en la librería, las de los autores y principios, á efeto de cado libro que oviere de comprar, cotejallo primero con la dicha tabla á ver si lo hay, y si aquel que le muestran es de mexor impresion ó de mayor marca que el de la librería, porque en

esto se a de procurar de mexorar siempre la librería: y asimismo a de poner por escrito los nombres de los libreros cuyas librerías oviere buscado, y lo que cada libro le costó, y en que dia é lugar, como yo lo hazia, asentándolo á las espaldas de cada libro : y dirá á los tales libreros como es sumista de librería Fernandina, y que le ruega que si algun libro ó obra nueva de molde ó de mano viniere á su poder que lo envie á tal librero que tiene cargo de comprar para la dicha librería, porque el se lo pagará por lo que justo fuere; y el librero que le nombrare a de ser el mas cercano de una de las dichas seys ciudades donde estuvieren los respondientes.

De que el dicho sumista haya fecho esta diligencia en Nápoles, no dexando tienda que no busque libro por libro, con el percacho, que es el correo que parte cada Domingo para Roma, se irá para Roma en un caballo alquilado. En Roma hará lo mesmo; y de Roma con otro percacho irá á Sena y de Sena á Pisa, y de Pisa á Luca, y de Luca á Florencia, haciendo en cada ciudad destas las mesmas diligencias.

Y porque en cada lugar ha de comprar libros, y llevallos de uno á otro le sería dificultoso, si no se socorriese á los ginoveses; digo que en qualquier lugar destos sepa si hay ginoveses mercaderes, viéndolo le diga como es su sumista de librería Fernandina, que instituyó D. Fernando Colon, hijo de D. Xpval. Colon, ginovés, primero Almirante que descubrió las Yndias, y que por razon de ser de la pátria del fundador, le pide por merced le favorezca en lo que se le ofreciere en aquella tierra, porque así lo dexó instituido y amonestado á los sumistas que lo fiziesen, y que en su nombre se lo pidiesen porque sabía que siempre hallaría de los de su pátria muy buena ayuda; é con este tal digo que se puede tener por muy cierto que no irá ciudad principal donde no alle mercaderes ginoveses de quien sea encaminado, así para encomendalle los libros que oviere conprado, é dejándoselos liados y en arca para que los envie donde quisiere, como para avisalle de qualquier otra cosa que le convenga; é para esto ayudará siempre auer cartas de recomienda de unos para otros.

Iten. Quanto á la comodidad de ayuntar los libros que se compran en diversas partes para que de allí se envíen á Seuilla, pues que en-

viallos dende cada lugar do se compran no abría esta posibilidad; digo que todos los que se compraren en Nápoles, y Roma, y Sena, y Pisa, y Luca y Florencia se pueden enviar á Roma en sus lios, fecho por medio é intercesion de los mercaderes ginoueses que en cada ciudad de estas oviere, y caso que no haya ginovés en alguna, aquel que estaba en la ciudad do partió el sumista terná amigo y respondiente, el cual escribirá encomendándole al sumista, v. gr.; si en Sena no oviere ginovés á quien el de Roma escribiese, abrá algun su fator ó respondiente que sea de cualquier generacion que fuere, que por respeto de lo que escribiere el de Roma abrá por bien de le favorecer. Y caso que no oviese ningun mercader onrado, hay en qualquier pueblo que sea quien huelgue de hacer placer á los extranjeros si se le encomiendan : y esto lo digo como bien experimentado en ello; porque como los mercaderes viven de trato é van por diversas partes, uelgan de fazer lo que por ellos querian que fuese echo; y ellos tienen mas inteligencia de envíar las cosas de unas partes á otras seguras et y á buen recaudo, lo que otra calidad de personas no sabe, é por eso siempre el sumista por donde fuere se allegue á los mercaderes.

Pero quiero avisar al depositario que quando acaesciere de poder enviar sumista ó otra persona por los libros, que procure que sea italiano, é si italiano no fuere, que sea francés ó aleman, que aya tenido mucha plática fuera de Alemania en Italia, ó Francia ó España; porque siendo de cualquiera destas tres naciones va mas seguro fuera de España, é le miran con mexores ojos que no al español. Y esto tengo muy experimentado quando yo andaba fuera destos reinos de España siempre hablaba italiano do quiera que fuese, por no ser conocido por español. Y con esto, bendito nuestro Señor, me escapé de muchos peligros en que me ví y en que fenesciera si supieran que era español.

Tornando al ayuntar de los libros digo, que dende Nápoles é Florencia se ayuntará en Roma, para que dende allí los envie el respondiente, á Cáliz, é de Florencia se partirá el sumista para Boloña : y de allí hará la mesma deligencia en el buscar las tiendas como arriba se dixo : y de allí irá á Módena, y á Brescia, y á Parma, y á Plasencia, y á Pavía, y á Milan, que son todas ciudades media jor-

nada una de otra, en que hay libreros en cada una, do tiene de hazer la mesma deligencia, de buscar libros. Y de Milan se irá á Lodi, y de Lodi á Cremona, de Cremona á Mantua é de Mantua á Venecia, y de Venecia á Pádua, y de Pádua á Treviso; y de todas estas ciudades se han de recoger los libros en Venecia, porque es fázil de llevar los que se mercaren por el rio é por los canales que van dende las mismas ciudades hasta Venecia, á do se podrán entregar al respondiente ó á otro ginovés que los envie aquí en las galeras ó en alguna nao que vaya á Cáliz.

Dexo por eredero á D. Luis Colon, Almirante de las Yndias, mi sobrino, en el remaniente de mis bienes, con tal cargo é condicion que gaste cada año en aumento y conservacion de la librería perpetuamente cien mill mrs.; é si no quiere acetar, dexo por eredero á la fábrica de la Yglesia Mayor desta ciudad, con tal cargo que se conpre de mis bienes tanta renta que baste para sustentar la librería de la forma y manera que la dexo ordenado. É si no acetare, al monesterio de S. Pablo de esta ciudad, el cual dicho monesterio y cada uno de los arriba qui acetare mi herencia haga se cumpla lo que dexo ordenado de mi librería, é compre de mi hacienda renta que bastare para aumentalla é conservalla.

Asimesmo dexo por mi albacea juntamente con el lizenciado Marcos Felipe al dicho Vicencio de Monte, é mando que quando yo fallesciere le envien á llamar, y entretanto que todas mis escripturas las junte este dicho Licenciado y Desiderio, mi criado, y las pongan en un arca con su llave, la qual tenga el dicho Licenciado, é no se abra hasta que venga el dicho Monte, é venido le entreguen todas las escripturas para que aparte las que fueren menester para mis negozios, como persona que tiene dellos noticia, y entienda en la cobranza de todos mis bienes, de qualquiera parte donde estuvieren, con acuerdo del dicho Licenciado, y por su órden ó consentimiento. É que de todo en lo que entendiere dé quenta é razon al dicho Licenciado para que él la dé al que fuere mi eredero; que durante el tiempo en que esto se detuviere, mi eredero, le pague el salario que agora gana.

Iten. Mando que para regir é gouernar las cosas de la librería esté é quede en ella el bachiller Juan Perez, que al presente está en

mi casa, y entiende en ella, y se le dé cada año, pagados por sus meses tres ducados cada mes de salario, é mas otros veynte é seys ducados, que serán todos sesenta ducados con que tenga cargo de residir cada dia y trauaxar cinco oras entre la mañana y tarde, y lo que un dia faltare que lo cunpla é pueda conplir otro dia é otros en aquella semana; é sino que se le descuente por rata al respecto del año de lo que cabe á làs cinco oras. Mando mas dos ducados de oro á los erederos de Diego Mendez de una carta de marear é de un mortero de mar.

D. FERNANDO COLON.

De lo qual que dicho es segun pasó de pedimento del dicho licenciado Márcos Felipe di el presente testimonio, que es fecho en la ciudad de Seuilla el dicho dia, mes y año susodichos. Y el dicho alcalde lo firmó de su nombre : testigos que fueron presentes á todo lo suso, dicho, García de Fuentes, Alc. — Bernaldo Dorta, escribano de Seuilla — Melchor de Portes, escribano de Seuilla — Rodrigo Velazquez, escribano de Seuilla — Martin de Ledesma, escribano de Seuilla.

Segun por el dicho registro consta y paresce, y de la manera que en él está escrita la dicha escriptura á que me refiero : y de pedimento de Luis Gerónimo de Quadros en nombre é como procurador mayor del Dean y Cabildo de la Santa Yglesia de Seuilla, dí esta fé é testimonio, que es fecho en esta dicha ciudad de Seuilla, á veynte dias del mes de Agosto, año de mill seyszientos é onze años. Testigos que fueron presentes Diego Fernandez y Agustin de Villaverde, escribanos de Seuilla.

Yo Francisco Fermin de Hocelobos, escribano público de Seuilla, lo fize escribir é fize aquí mi sig ✝ no.

XI.

Declarationes del Albacea Marcos Felipe para la ejecucion del Testamento[1].

CAPITULO I.

La perpetuidad y conservacion de las cosas humanas importa mucho á los que viven, porque sin ella humanamente no pudieran vivir y conservarse : quanto las cosas son mayores, tanto mayor a de ser el quidado que se ha de tener en que siempre permanezcan y estén, y se aumenten siendo posible; y porque en nuestros tiempos plugo á Dios nuestro Señor que naciese el Señor D. Hernando Colon, hijo del memorable primer Almirante que descubrió las Yndias, D. Xpobal. Colon; el cual por la capacidad y viveza de su alto y encumbrado ingenio emprendió cosas grandes y de mucha alteza, entre las quales la una y mas principal fué que hizo juntar todos loslibros de todas las lenguas y facultades que por la christiandad y fuera de ella se pudiesen hallar, lo qual aunque por algunos Príncipes se aya hecho fué de los libros que en sus tierras se allaron; pero él no solamente juntó los que encontró con mucho trauaxo, y largo tiempo, y crecida costa alló, pero devó dada órden como perpétuamente se buscasen los que despues de él se fiziesen de nuevo volúmen, que viniesen á las manos de los ombres, y que despues de ansí juntos los tales libros,

1. Nous omettons les chapitres qui ne présentent qu'un intérêt secondaire. Le lecteur les trouvera dans notre *Ensayo*, pp. 157-168.

de ello vendrian grandísimos y utilísimos provechos como mas largo se declara en otro lugar; mucha parte de lo qual dexó comenzado y acabado; y porque prevenido con la muerte por las grandes afliciones de los juizios de Dios, y por muchos impedimentos que en la vida tuvo, no solamente no pudo efetuar del todo perfetamente su debida animosidad en esto y otras grandezas, pero hazía su testamento y postrimera disposicion no quedando tan limada como él quisiera, segun su condicion y costumbre, que siempre tuvo de dar á sus cosas toda la mayor perfectud que en esta vida pudiesen tener, sin que de ellas resultase duda ó conferiencia alguna no bien sanante, aunque en la substancia y cosas necesarias no dexó que añadir, ni declarar ni disponer; y por satisfacer á su voluntad y condicion y querer que sus grandes obras tuviesen toda integridad, usando de profunda y alta fialdad confió de mí el Licenciado Márcos Felipe, vecino de la ciudad de Seuilla en la collacion de Santa María, la declaracion del dicho su testamento y disposicion, mereciendo el deseo que siempre tuve de su servicio y la conformidad con que siempre me conformé en sus cosas, y deseo que siempre vió en mí que esta voluntad y otras tan heróicas lo efetuase y continuase con todo crecimiento; por tanto yo el dicho Licenciado Márcos Felipe, acatando á todo lo susodicho, y deseando que la memoria de tal persona, hijo de tal padre, se perpetúe, de que el mundo espera recibir tantos aprovechamientos, correspondiendo á la confianza que de mí tuvo; acepté el cargo y facultad que por su testamento tan largamente me conzedió, el qual le otorgó cerrado ante Pedro de Castellanos, escribano público de Seuilla en tres de Julio deste presente año de mill é quinientos é treynta é nueve. — Despues fallesció á doze dias del dicho mes — por virtud del cual y de las cláusulas en él contenidas, auiendo respecto á lo que conmigo habló y comunicó é platicó, y á lo que de su voluntad resulta y aparece querer y auer querido, hago las siguientes declaraciones :

Habiéndole comunicado y tratado muchos años con muchas particulares y familiares pláticas, como viendo la cumbre que Dios nuestro Señor tuvo por bien de le dar en su entendimiento y juizio, y el razonable y profundo deseo que tuvo del provecho general, del amor de paz, poniendo todo ynterés, aciendo onra y desvelo á él, y habiendo

visto sus contínuas vigilias, y congojas y ansias que siempre pasó por el amor de las letras y sciencia, siendo enemigo de toda delicadéz y vicio, y verdadero é entrañable amigo de las sciencias, y virtud y facultades de ella, con mucha lástima y aflicion que aya el mundo perdido persona tan calificada y para él tan provechosa, y que la muerte tan señora nos le aya arrebatado casi en el medio de sus dias, teniendo grande dolor y pena de los que no le vieron; ni conocieron ni conprendieron sus grandezas, sus costumbres, su alto yngenio, su bondad, su virtud, su piedad, su pureza, su conversacion y facilidad.

CAPITULO II.

En el capítulo 2° que habla de la losa digo y declaro que porque el señor D. Hernando Colon fallesció de esta vida presente, sábado entre las doze y la una del dia doze dias del mes de julio de este año mill é quinientos é treynta é nueve años, y en tal dia él habia cinquenta años diez meses y veynte é un dias, porque por memorias suyas fidedignas paresze que nació en Cordoua á quinze dias del mes de agosto, dia de la Asuncion de nuestra Señora, año de mill é quatrozientos é ochenta é ocho, que se yncha lo blanco del deseño de dicha losa, y se ponga *siendo de edad de cinquenta años, diez meses y veinte é siete dias*, etc., y que se yncha el otro blanco que diga : *fallesció en esta ciudad de Seuilla á doze dias del mes de Julio de mill é quinientos é treynta é nueve años;* y por adelante ay otro blanco para poner quantos años fallesció despues de la muerte de su padre; y parece asimismo por memorias fidedignas que D. Xpobal. Colon primero Almirante de las Yndias, su padre, fallesció en Valladolid á veynte de mayo año de mill é quinientos seys, dia de la Ascencion de nuestro Señor, que son treynta é tres años ántes de su muerte; póngase en el dicho blancho *treyñta é tres años despues del fallescimiento de su padre;* y porque quede memoria del tiempo en que se descubrieron las Yndias, y cuando fallesció el Almirante primero, digo y declaro que se ponga todo en el dicho letrero; y que el dicho letrero se ponga

de la manera que aquí se sigue, no quitando lo que él mandó que se pusiese :

Aqui yaze D. Hernando Colon, hijo de D. Xpoval Colon, primero almirante que descubrió las Indias; que, siendo de edad de cinquenta años, diez meses y veinte é siete dias, auiendo trauaxa de lo que pudo por el aumento de las letras, falleció en esta ciudad de Sevilla á doze dias del mes de julio, año de mill é quinientos é treynta é nueve, y treynta é tres años despues del fallecimiento de su padre, el cual falleció en Valladolid à veynte dias de mayo, año de mill é quinientos é seys; habiéndose despedido de los reyes católicos de gloriosa memoria, D. Fernando y Doña Isabel, para yr á descubrir las Indias á doze dias de mayo de mill é quatrozientos noventa é dos, y partido del puerto de Palos á hazer el dicho descubrimiento con tres carabelas y noventa personas, á tres de agosto del dicho año; el qual descubrió y halló las Indias y Nuevo Mundo á onze de otubre del dicho año.

Rogad à Dios por ellos[1].

Y porque segun lo que ahora se añade, parece que el grandor que el Sr. D. Hernando Colon mandó que tuviese la dicha losa es pequeña, y aun segun otras losas ay en la iglesia, será desproporcionada y pequeña la dicha losa, siendo de dos varas y quarta de luengo, y de vara y quarto de ancho, auiendo respeto al lugar donde se a de poner, digo y declaro que la dicha losa sea mayor, de manera que pueda caber en ella el dicho letrero y venga proporcionada al lugar donde a de estar.

1. Cette épitaphe diffère de celle que nous reproduisons, *supra*, p. 68.

INDEX

1. Nous omettons les noms de Christophe Colomb et de Fernand Colomb, qui se trouvent presque à chaque page.

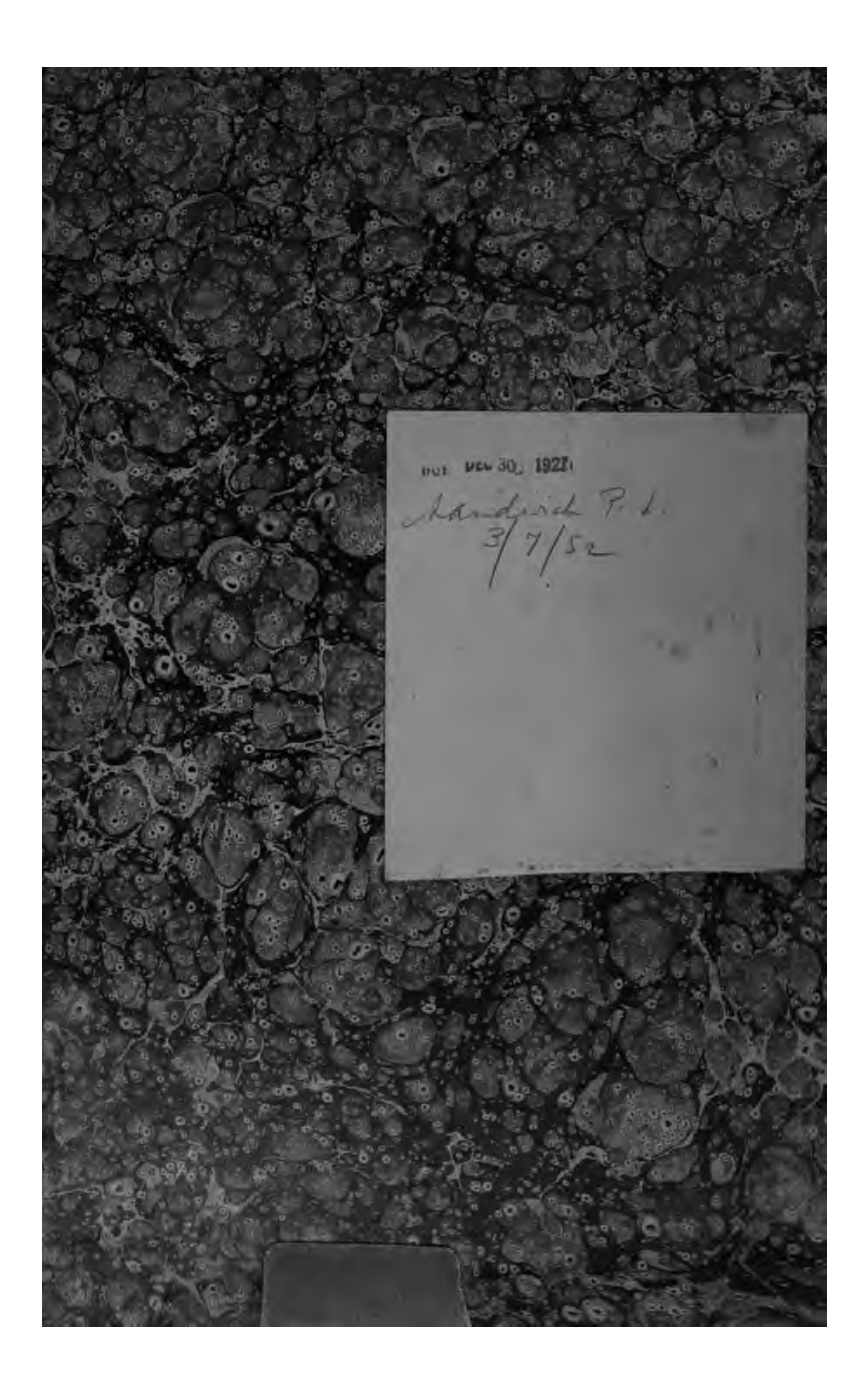


ADDENDA ET CORRIGENDA.

Page	10,	ligne	31,	*lisez :*	Vol. XVI.
—	13,	—	23,	—	GG. 177. 23. Cat. de Tabarés.
—	14,	—	27,	—	GG. 177. 5. Cat. de Tabarés.
—	16,	—	21,	*ajoutez :*	1.
—	19,	—	4,	*lisez :*	*alto.*
—	22,	—	26,	—	Edificó.
—	24,	—	28,	*ajoutez :*	D. 21. 36. Cat. de Tabarés.
—	—	—	33,	—	GG. 179. 16. Cat. de Tabarés.
—	25,	—	14,	*lisez :*	Loaysa.
—	—	—	21,	*ajoutez :*	GG. 177. 3. Cat. de Tabarés.
—	—	—	23,	—	L. 66. 10. Cat. de Tabarés.
—	—	—	25,	—	GG. 177. 15. Cat. de Tabarés.
—	—	—	27,	—	L. 66. 3. Cat. de Tabarés.
—	26,	—	25,	—	GG. 177. 14. 7. Cat. de Tabarés.
—	55,	—	18,	*lisez :*	rostri, cuipiam.
—	64,	—	24,	—	et de Gutierre de Cetina.
—	67,	—	8,	—	OFFERREMQUE.
—	—	—	9,	—	TRANSCVRRENS.
—	75,	—	20,	—	fuerunt.....
—	—	—	21,	—	inaccessum.
—	78,	—	22,	—	cités.
—	86,	—	16,	—	prodromi.
—	—	—	17,	—	inscriptionem.
—	—	—	19,	—	Ludovico.
—	—	—	20,	—	Gulielmum.
—	91,	—	22,	—	*Zeitalter.*
—	98,	—	28,	—	interpellat.
—	126,	—	22,	—	trajicientibus.
—	141,	—	20,	—	N° 4178.
—	143,	—	26,	—	hae.
—	152,	—	4,	—	occeani.
—	155,	—	3,	—	Moleto.
—	161,	—	22,	—	Mexia.

Paris, J. Claye, imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.





DUE DEC 30 1927
3/7/52